



Ce livre apparti[ent]

Antoine

L. Gruney

[illegible] aubert

1789

Liberté égal[ité]

LES VOYAGES DE ZULMA DANS LE PAYS DES FÉES,

Ecrits par deux Dames de Condition.



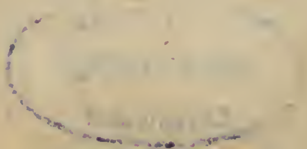
A PARIS,

Chez BRIASSON, rue S. Jacques, à la Science.

M. DCC. XXXIV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.







AVERTISSEMENT.

DEux Dames d'une haute conſideration, & que le reſpect qui leur eſt dû m'empêche de nommer ici, me confierent il y a quelques années un manuſcrit qui avoit pour titre: *Les Voïages de Zulma*. Je crus reconnoître au ſoin qu'elles prirent de me dépaïſer ſur l'Auteur de l'ouvrage, qu'elles pourroient

bien y avoir quelque part; je crus le reconnoître encore davantage à je ne sçais quelle négligence, ou plûtôt à une noble simplicité qui y étoit répanduë; & dont l'effet est sûrement plus aimable qu'une exactitude scrupuleuse. Je ne fus chargé que de voir si les regles de la Grammaire Françoise n'y étoient point blessées; si dans les maximes qui s'y rencontrent il n'y avoit rien contre la morale; s'il ne s'y trouvoit point de

contradictions entre les incidens. Un de mes amis à qui je communiquai le manuſcrit, & qui malheureuſement alors travailloit en ſocieté à un livre périodique, jugea par ma complaiſance à le lui avoir laiſſé quelque tems entre les mains, qu'il pouvoit ſans s'expoſer à aucun reproche de ma part, faire paſſer ſucceſſivement dans l'eſpece de Journal dont il étoit chargé, des morceaux qui lui ayant plû infiniment ne pou-

voient manquer de faire la même impreſſion ſur le public. Je lui ai paſſé cette infidelité en faveur des ſentimens qui nous uniſſoient depuis long-tems ; & la mort de l'une de ces Dames reſpectables, dont je viens de parler, étant ſurvenuë, je me ſuis trouvé par-là en poſſeſſion du manuſcrit, & j'ai cru que ce ſeroit faire au public un larcin plus ſerieux que celui qui m'a été fait, ſi je lui dérobois une production auſſi ingenieuſe, &

qui même a été la ſource où l'un de nos Auteurs n'a pas dédaigné de prendre le ſujet d'un divertiſſement qui a amuſé la Cour & la Ville. C'eſt ſur ce principe que l'ouvrage a été livré à une édition plus exacte que ce qui en a été donné à repriſes & ſubrepticement : non-ſeulement il ne doit être regardé que comme le fruit d'une imagination brillante, mais comme le délaſſement d'un eſprit juſte

& raiſonnable, dont tous les ſentimens ſont auſſi purs que la Diction.



LES



VOYAGE DE ZULMA.



N Marchand de Bagdad, nommé Zarucma, retiré du commerce par les pertes qu'il y avoit faites & le mauvais état où elles avoient mis ſes affaires, après avoir fait l'ablution & la priere du matin, appella ſon fils & lui dit : Zulma, voici le tems où je dois vous faire part de votre deſtinée ; vous ſçavez déja que je n'ai point d'autres en-

ſans que vous & votre ſœur Zulima, mais vous ne ſçavez pas encore ce qui m'oblige & vous auſſi à vivre dans une auſtére retraite, pendant que les autres Marchands de Bagdad & leurs enfans vivent dans l'abondance & dans les plaiſirs; je vais vous l'aprendre.

J'ai été ſi malheureux dans les entrepriſes que j'ai faites, que non ſeulement je n'ai rien acquis, mais que le bien que j'ai eu de mon pere, qui étoit riche, ne s'eſt pas trouvé ſuffiſant pour payer mes dettes & me laiſſer de quoi vivre ſelon mon état: j'avois épouſé votre mere par amour, elle s'appelloit Zulima comme votre ſœur; elle mourut de chagrin de l'état de mes affaires, vous n'aviez alors qu'un an; depuis ſa perte j'ai vêcu dans la retraite où vous me

voïez, & je vous ai fait vivre de même : je n'ai cependant rien oublié, mon fils, pour votre éducation, & si ma pauvreté m'a servi quelquefois de prétexte pour vous retenir & vous empêcher d'imiter les jeunes gens de votre âge, je ne me suis servi d'aucune raison pour me dispenser de vous donner les Maîtres qui vous étoient nécessaires pour orner votre esprit & former votre corps ; graces à Dieu mes soins ont réussi, j'ai lieu de me flatter que votre destinée sera plus brillante que la mienne.

Après la mort de votre mere, mon affliction jointe à mes malheurs me tint enfermé chez moi pendant un tems considérable.

L'un des Ministres de notre Religion (homme d'un pro-

fond ſçavoir & d'une réputation au-deſſus de celle des autres, qui avoit toûjours eu de l'amitié pour moi) vint à ma maiſon pour me parler. On lui refuſa ma porte, comme on faiſoit à tout autre par mon ordre, mais il voulut me voir, & prit un ton ſi haut, que mon eſclave le laiſſa entrer; il vint juſqu'à ma chambre ſans trouver d'obſtacle, je n'avois d'eſclaves alors que celui qui lui avoit ouvert; vous étiez, mes enfans, encore l'un & l'autre en nourrice.

Il me dit en arrivant: Ne ſoiez point fâché Zarucma de me voir, je ne viens ici que pour vous procurer de la conſolation & du bonheur, ſi vous étiez aſſez ſage pour m'écouter & me croire. Le rang que vous avez ici, lui répondis-je, & le reſpect que j'ai

toûjours eu pour vous, doivent vous faire juger de mon attention, & de ma docilité, quelque chose qu'il vous plaise de me dire.

Zarucma, continua-t-il, mettez-vous sur ce sopha auprès de moi, & suivez exactement ce que je vais vous dire: ne songez plus au trafic, vous avez été malheureux, & vous le seriez encore.

Quel conseil me donnez-vous, lui répartis-je? mes dettes excedent mon bien, & si mes créanciers me voient long-tems dans le dessein de ne rien faire, ils le saisiront: ils ne me laissent en repos que parce qu'ils me croient encore trop affligé pour songer à mes affaires; ils esperent que je pourrai les rétablir avec le peu de bien qui me reste quand je serai en état de tra-

vailler : de plus, j'ai des enfans pour lesquels j'ai une extrême tendresse, & auxquels je ne pourrai donner d'éducation, si je me tiens dans l'inaction pendant que je suis encore jeune. Que vos enfans ne vous inquietent point, me dit-il, ils seront plus heureux que vous ne l'avez été jusqu'ici ; mais vous serez à l'avenir plus heureux qu'eux si vous suivez mes conseils.

Aïez donc la bonté lui dis-je, de me les donner, & je vous jure que je les suivrai aveuglement.

Vendez votre bien Zarucma, continua-t-il, ou l'abandonnez à vos créanciers, j'aurai soin de vous donner tout ce qui sera nécessaire pour vivre en sage : j'aurai soin aussi de l'éducation de vos enfans, à condition qu'ils demeure-

ront dans une retraite pareille à la vôtre, jusqu'à ce que je vous permette de laisser aller votre fils sous sa conduite, & que je puisse établir votre fille.

Ma tendresse pour vous, mon fils, m'obligea de le presser sur le secret de votre destinée ; il s'ouvrit enfin à moi, il déchira le voile qui couvre les divers événemens dont votre vie doit être mêlée, & il me quitta après m'avoir donné des Livres.

Au bout de quelque tems je fus assez heureux pour prendre un goût très-vif pour les sciences ; & je fis tant de progrès dans celles dont mes Livres & lui m'ont ouvert le chemin, que s'il m'étoit permis, mon fils, de vous parler là-dessus, vous n'auriez pas de peine à croire que je

ſuis le plus heureux de tous les hommes.

Il me vint revoir hier comme à ſon ordinaire, & me dit: Il eſt tems, Zarucma, que vous vous ſépariez de votre fils : vous ſçavez à quoi la ſageſſe ſuprême & ſa bonne éducation l'ont deſtiné ; vous le ſçavez, dis-je, auſſi-bien que moi ; mais il lui falloit ma permiſſion & à vous auſſi pour le faire ſortir de Bagdad. Demain après votre priere, parlez à votre fils, il faut le préparer au voïage qu'il doit faire & à vous quitter ; vous irez enſuite à Baſſora avec lui ; vous y trouverez tout ce qui eſt néceſſaire pour ſon voïage ; je me charge de Zulima, nous l'établirons à votre retour.

Voilà, mon fils, ce qui m'oblige à vous parler pour la

premiere fois, de mes affaires & de ce qui vous regarde ; je partirai demain avec vous à la même heure, après notre priere, je vous conduirai à Baſſora, & vous ne ſçaurez à quoi vous êtes deſtiné, que lorſque vous ſerez embarqué.

Zulma s'attendoit ſi peu à ce que ſon pere lui venoit de dire, qu'il n'eut pas un mot à lui répondre ; & lorſqu'il le vit ſortir de ſa maiſon pour la premiére fois depuis qu'il avoit l'âge de connoiſſance, ſon étonnement redoubla encore. Il fit une infinité de réflexions toutes différentes ; ſon premier mouvement fut d'être bien aiſe de voïager, quoiqu'il ne ſçut pas où il alloit. C'eſt toûjours ſortir de cette maiſon, diſoit-il en lui-même ; quoique le reſpect que j'ai pour mon pere & pour

mes maîtres m'ait empêché de me révolter contre la sévérité avec laquelle j'ai été retenu, je n'ai pas laissé d'en ressentir beaucoup de chagrin, je vais au moins avoir ma liberté.

Il passoit ensuite à d'autres réflexions : il croïoit quelquefois que son pere, à qui il ne connoissoit en effet aucun bien, vouloit se défaire de lui, mais il étoit si bien né qu'il chassoit ces dernieres pensées ; il étoit même fâché de les avoir euës : il crut ensuite qu'il vouloit éprouver son amitié, & qu'il falloit lui désobéir au moins en apparence.

Il étoit dans cette résolution lorsque Zarucma arriva quelque tems avant la priere du soir. Il dit à son fils en l'embrassant : Je suis plus content que je ne suis fâché des

réfléxions que vous avez faites depuis que je vous ai appris votre départ ; mais ne croïez pas que je veüille me défaire de vous, mon fils, ni éprouver votre tendresse : vous voiez bien, puisque je sçai si positivement ce que vous pensez, que tout ce que je vous ai dit n'est pas sans mystére, & que même il ne vous est pas possible, quand vous le voudriez, de résister à mes volontés ; je ne puis douter de votre amitié, & quoique vous ne m'aïez pas rendu justice, je vous la rends mon fils ; un jeune homme doit sentir le premier moment de sa liberté : il est naturel par la connoissance que vous avez de mes affaires, que vous aïez soupçonné moins de verité dans ce que je vous ai dit, que de ménagement pour

vous apprendre ma résolution sans vous flatter.

Zulma ne put être en doute que son pere ne sçut tout ce qu'il avoit pensé, mais il étoit encore si loin d'imaginer par où il le pouvoit sçavoir, qu'il crut que ce n'étoit que de simples conjectures que l'âge & l'expérience lui avoient fait tirer fort justes sur les sentimens ordinaires de la jeunesse.

Zarucma fut triste tout le soir, quoiqu'il n'eut pas sujet de l'être par ses connoissances & celles de son ami ; il ne devoit pas regarder le départ de Zulma comme un malheur pour lui, mais il le quittoit & il l'aimoit. Quelque élevé que soit un homme au-dessus de la condition humaine, il lui en reste toûjours quelque chose.

Le lendemain après la priere du matin, Zarucma qui s'étoit pourvû de chameaux & de tout ce qui étoit néceſſaire pour ſon voïage, mena Zulima à ſon ami pour la lui confier, & ſon fils pour lui dire adieu : ils partirent enſuite pour Baſſora ; ils y arriverent ſans aucune avanture digne d'être recitée. Les diſcours de Zarucma à ſon fils furent ſans doute admirables, mais je n'ai pas prétendu faire ici un Livre de morale ; mon intention n'eſt que de reciter des faits auſſi ſurprenans que véritables.

Le pere & le fils arrivés à Baſſora, Zarucma alla dans le port pour parler à celui que ſon ami & ſon ſçavoir lui avoient marqué être deſtiné pour conduire ſon fils. Le Capitaine ſoûrit, & l'appel-

lant par ſon nom lui dit: Amenez-moi demain Zulma, je ſçai ce que j'en dois faire.

Après la priere, Zarucma dit à ſon fils de le ſuivre; il le mena au patron & le laiſſa ſans vouloir lui parler ni lui dire adieu: Zulma ſe trouva par ſon ſaiſiſſement hors d'état de pouvoir rien dire à ſon pere, & dans le même moment que Zarucma fut ſorti, le vaiſſeau mit à la voile, & il le perdit de vûë.

Zulma fut quelque tems comme une perſonne qui a perdu connoiſſance; & lorſqu'il fut revenu de cette eſpece de léthargie, où le chagrin d'avoir quitté ſon pere l'avoit mis, il s'aprocha du patron; il fut ſurpris de l'entendre parler une langue qu'il n'entendoit point, & de n'en être point entendu. Me ſuis-je

trompé, diſoit-il, ne parloit-il pas la même langue que moi ? il voulut s'adreſſer à quelques autres perſonnes de l'équipage, mais il trouva partout la même difficulté, & il ne put ſe faire entendre ; ſon embarras augmentoit à chaque inſtant.

Après quelques réflexions ſur un accident auſſi ſingulier, il prit le parti d'examiner les actions & la conduite de ces gens pour tâcher de comprendre qui ils étoient, & quelle route ils tenoient. Il étoit tout occupé de cette idée lorſqu'il s'éleva un orage épouvantable ; le vent devint furieux ; la mer extraordinairement agitée portoit le vaiſſeau juſqu'aux nuës, & le plongeoit auſſi-tôt au centre des eaux ; la gréle, les éclairs, le tonnere augmentoient l'épou-

vante. Le Pilote lutta quelque temps contre la tempête; mais le peril croiſſant à tout moment la confuſion ſe mit à la fin parmi les Matelots, & la mort parut inévitable.

Zulma réſiſta aux premiers effets de la crainte que lui inſpiroit ce deſordre affreux; mais dès qu'il vit que le vaiſſeau faiſoit eau, & qu'il n'y avoit aucune eſperance de ſalut, il s'aſſit ſur un banc le cœur pénétré d'épouvante, il promena ſes regards inquiets ſur tout ce qui ſe preſenta à ſes yeux, & il ne trouva partout que des nouveaux ſujets de déſeſpoir.

Un ſommeil favorable ſurprit ſes ſens agités, & effaça de ſon eſprit pour quelques momens les funeſtes idées du danger où il ſe trouvoit. Heureux d'échapper en quelque

façon à l'horreur de sa situation.

Zulma se réveilla enfin, il ne fut pas peu surpris de trouver une tranquillité parfaite dans le vaisseau ; il le parcourut d'un bout à l'autre, & n'y rencontra personne. Il n'y avoit plus dans tout ce vaste bâtiment qu'un peu de biscuit, & de l'eau douce pour quelques jours. Cette solitude le fit frémir, & il pria humblement le Grand Prophéte de lui donner assez de fermeté pour soûtenir la mort terrible qu'il envisageoit, ou de lui inspirer les moyens de l'éviter.

A peine eut-il achevé sa priere, qu'il vit à ses côtés un vieillard venerable qui lui dit : Zulma, prens des vivres, descends dans la chaloupe, coupe le cable, & t'abandonne au Tout-puissant ; il sçait

les desseins qu'il a sur toi. Zulma obéit avec une tranquillité peu ordinaire à un homme sans expérience. Un moment après le soleil qui étoit au milieu de sa course fut obscurci, & le jour se changea tout d'un coup en une nuit si sombre que le jeune Voyageur ne distinguoit plus les objets qui étoient auprès de lui. Un globle de feu qui parut en l'air suppléa á l'astre du jour; ce globe s'éloignoit avec vitesse, & la chaloupe le suivoit avec la même promptitude.

La mer étoit bornée en cet endroit par une chaîne de rochers, dont la cime se perdoit dans les nuës ; ils paroissoient si pressés & si serrés les uns contre les autres, que Zulma n'y voyoit aucun passage pour la chaloupe, qui

cependant alloit ſe heurter contre, & le globe qui la conduiſoit auſſi. Sa confiance & ſon courage le ſoûtenoient au point qu'il regardoit cette avanture de ſang froid, & qu'il étoit perſuadé qu'il en ſortiroit bien. En effet, le globe heurta le premier contre le roc; il y fit une ouverture avec un bruit terrible, que Zulma malgré ſa fermeté en fut étonné.

La chaloupe entra ſous une voûte dont le globe de feu venoit de lui ouvrir le chemin d'une largeur & d'une hauteur admirable; elle étoit faite de pierres de taille ſi bien jointes, qu'il ſembloit que ce n'en étoit qu'une: elle étoit éclairée par le feu qui marchoit toûjours devant lui, qui lui en faiſoit diſtinguer parfaitement toute la beauté;

après quelques heures de marche il arriva dans une eſpece de port où il voïoit très-clair, le jour & le ſoleil étoient auſſi beaux que lorſque la nuit l'avoit pris après avoir deſcendu dans ſa chaloupe : il ſe trouva donc dans un baſſin environ de quatre lieuës en quarré, fermé de tous côtés par des murailles de marbre blanc d'une hauteur ſi prodigieuſe que l'on voioit à peine le ciel par en-haut ; il ne lui parut aucune iſſuë, de quelque côté qu'il put regarder : cependant la chaloupe marchoit toûjours, elle s'approcha enfin d'un côté de cette magnifique muraille ; il remarqua avec plaiſir qu'il y avoit de gros anneaux d'or qui paroiſſoient avoir été mis pour arrêter les chaloupes ou les vaiſſeaux qui entroient

dans ce port ; auprès de chaque anneau il y avoit une petite porte d'or à fleur d'eau : la chaloupe s'arrêta par une chaîne d'or vis-à-vis l'une de ces portes, elle s'ouvrit ſans qu'il parut perſonne qui eût arrêté la chaloupe avec la chaîne, ni qui l'eût ouverte ; il ſe poſa de même un petit pont, qui alloit de la chaloupe à la porte. Zulma paſſa deſſus le pont & entra dans la porte : il y trouva un petit degré de marbre blanc, taillé dans l'épaiſſeur de cette muraille ; une lampe de cryſtal très-clair, qui étoit à deux marches dans le degré, monta devant lui, elle le conduiſit au haut de la muraille, qui formoit une eſpece de terraſſe qui tournoit autour d'une ville qui lui parut très-magnifique, quoiqu'il ne fut pas

en état d'en juger parfaitement. Une baluſtrade d'or terminoit la muraille & faiſoit le bord de la terraſſe qui donnoit ſur le port d'où il ſortoit, & que l'on voïoit étant appuié deſſus. La terraſſe étoit large, pavée de marbre de toutes couleurs différentes & de piéces rapportées. Vis-à-vis du degré par lequel il étoit monté, & qui étoit à fleur de la terraſſe, étoit une grande ruë pavée de même, & bâtie en cimetrie de marbre de toutes couleurs; chaque croiſée étoit ſéparée par des colonnes d'ordre corinthien, qui ſoûtenoient une corniche de marbre comme le reſte du bâtiment: un ornement d'or en feüilles de pampre regnoit le long de la corniche, elle terminoit le premier étage; au-deſſus de

la corniche il y avoit un ordre de cariathides de femmes posé au-dessus de l'allignement des colonnes de marbre, qui étoit de même couleur que les colonnes; elles formoient un attique qui étoit terminé par une balustrade d'or.

Nul habitant ne paroissoit à Zulma dans une aussi belle ville, sa surprise ne se put exprimer de ne voir personne aux portes des palais & dans les ruës. Il disoit en lui-même en marchant : Ce n'est point la chaleur, comme dans mon païs, qui empêche les habitans de sortir, car il ne fait ni chaud ni froid; quoique le jour soit très-clair, l'on ne voit ni l'on ne sent point le soleil : peut-être que le peuple est occupé à quelque grande feste hors la ville; peut-être aussi que

ce n'eſt là que des maiſons de grands Seigneurs, & que je trouverai un quartier de Marchands où je rencontrerai du monde. En faiſant ces réfléxions, il apperçut au bout de la ruë un Dôme d'une hauteur & d'une grandeur prodigieuſe; il lui parut couvert d'or comme les baluſtrades, il ſe faiſoit voir au-deſſus des autres maiſons: le reſte du bâtiment étoit d'une matiere ſi brillante, qu'il en pouvoit à peine ſoûtenir l'éclat; plus il approchoit, & moins il pouvoit le regarder, cela l'obligea de marcher les yeux baiſſés.

Il arriva enfin dans une place d'une grandeur prodigieuſe, bâtie autour de pareilles maiſons que celles de la ruë dont il ſortoit; quatre ruës paralleles

paralleles y aboutiſſoient: le Dôme & le bâtiment dont j'ai parlé, faiſoient le centre de la place; il y avoit quatre portes qui répondoient aux quatre ruës: elles étoient ouvertes; il entra par celle qui étoit vis-à-vis de lui dans ce magnifique bâtiment, qui étoit de pierres précieuſes ſi bien aſſorties par les couleurs & par la façon dont elles étoient poſées, qu'il eſt impoſſible d'en comprendre la beauté ſans l'avoir vûë; le Dôme étoit au milieu de ce bâtiment, il étoit entouré d'une grille d'or qui en défendoit l'entrée de quelque côté qu'on y arrivât. Au milieu de cette enceinte étoit une eſpece d'autel, ſoûtenu par quatre colonnes d'émeraudes, une figure qui paroiſſoit endormie étoit couchée

deſſus. Lorſque Zulma fut auprès de la grille, cette figure leva la tête & prononça ces paroles : Que tout ce qui eſt ici paroiſſe à Zulma, & qu'on lui frotte les yeux de l'eau de verité, dont j'ai privé les Mortels.

Zulma ſentit ſes yeux pleins d'eau dans le moment; après les avoir eſſuiés il trouva que tout le temple étoit rempli d'hommes & de femmes d'une beauté ſinguliere, & habillées très-magnifiquement.

La figure reprit la parole & dit : Zulma, choiſiſſez dans toutes ces femmes celle qui vous plaît le plus, elles paſſeront toutes devant vous, les unes après les autres.

Elles étoient, comme j'ai déja dit, en grand nombre; mais elles étoient ſi belles que la céremonie ne

devoit pas l'ennuïer : après qu'il en eut paſſé pluſieurs, il en remarqua une qui étoit grande, bien faite & pleine de graces ; elle excita dans ſon cœur un mouvement inconnu : les autres lui avoient donné de l'admiration, celle-là lui cauſa une agitation qu'il n'avoit point encore ſentie ; il voulut dire qu'il la choiſiſſoit, mais il ne put le prononcer. Il ne fit depuis aucune attention à celles qui paſſerent après elle, il la ſuivit des yeux juſqu'à ce qu'elle eut repris ſa place. La céremonie finie, la figure couchée reprit la parole & dit : votre choix eſt fait Zulma, je le ſçai ; & s'adreſſant à la perſonne qui avoit frappé Zulma, elle lui dit : Gracieuſe, ſortez de votre place, prenez Zulma par la main, condui-

ſez-le à votre palais ; exécutez ce que j'ai réſolu pour ce mortel que je favoriſe.

Gracieuſe vint auſſi-tôt prendre Zulma par la main, elle le mena à la porte du temple ; un petit char attelé de deux licornes blanches comme la neige avec les crins couleur de feu l'attendoit, elle y monta la premiere, & dit à Zulma de s'y placer auprès d'elle : le char répondoit à la magnificence de tout ce qu'il venoit de voir, & le goût y ſurpaſſoit encore la magnificence.

Quand Zulma fut auprès de Gracieuſe, il voulut lui dire quelque choſe, mais il ne put l'exprimer. Gracieuſe ſe mit à rire & lui dit : Vous êtes encore ſi ſurpris de tout ce qui vous eſt arrivé depuis votre départ de Baſſora, que

je ne ſuis pas étonnée que la parole ne vous ſoit pas revenuë ; il n'eſt pas néceſſaire non plus que vous me parliez, vous aurez du tems pour reprendre vos eſprits ; je ſuis chargée par un ordre ſupérieur de vous inſtruire, il n'eſt queſtion préſentement pour vous que d'écouter.

En achevant ces paroles le char arriva à la porte d'un palais pareil à ceux dont je vous ai déja parlé, les portes s'ouvrirent, & le char entra dans une grande cour que formoit une colonade du même ordre, dont le devant de la maiſon étoit orné, les grilles d'or qui étoient entre les colonnes laiſſoient voir des deux côtés des jardins admirables : un corps de logis au milieu vis-à-vis la porte par où on venoit d'entrer, & où le char

arrêta, étoit l'habitation de Gracieuſe ; ce qui étoit bâti ſur la ruë n'étoit fait que pour les choſes néceſſaires à ſon ſervice.

Un ſalon au milieu de ce bâtiment ouvert, vis-à-vis de l'entrée, faiſoit voir encore ce beau jardin qui tournoit autour du palais.

Le ſalon diſtribuoit deux très-beaux appartemens, l'un à droite, & l'autre à gauche ; Gracieuſe mena Zulma dans celui qui étoit à droite, elle ordonna qu'on lui ſervît à manger, (il en devoit avoir beſoin) quoiqu'il y ſongeât peu.

Des domeſtiques qui reſſembloient plûtôt à des Dieux qu'à des hommes, ſervirent une table en un moment.

Gracieuſe s'y mit ſeule avec Zulma ſur un ſopha, elle

ne tint à Zulma aucun diſcours que ceux qui conviennent à la table, & ſes prieres encore plus que la délicateſſe du repas l'obligerent à manger.

Quand il fut fini, Gracieuſe entra dans une autre chambre plus belle & plus brillante que celle qui la précedoit, les meubles répondoient à ſa magnificence & aux ornemens; elle fit aſſeoir Zulma auprès d'elle, comme elle avoit fait en mangeant, & elle commença ſon diſcours en ces termes:





HISTOIRE DES FÉES, *& de leur origine.*

VOus avez ſans doute entendu parler des Fées, mais ſûrément vous n'êtes point au fait de leur origine & de leur païs ; car les Mortels les connoiſſent peu : vous êtes, Zulma, au milieu de leur païs, & je vais vous apprendre leur origine.

Nous ſommes toutes ſœurs & toutes filles du Deſtin & de la Terre ; la theologie païenne a donné pendant long-tems aux hommes une quantité de Dieux qui n'ont jamais été : il y a cependant quelque choſe de vrai dans ce qu'ils ont cru de mon pere ;

les Païens le croïoient fils de la Terre, ils l'ont nommé Deſtin, & je me ſervirai de ce nom-là avec vous, pour m'accommoder à leur façon de parler, & pour être mieux entenduë.

Notre mere eſt ce que vous nommez la Terre: elle & lui ne nous ont jamais donné connoiſſance de leur origine; nous n'imaginons rien avant eux.

Peu de tems après notre naiſſance ma mere accoucha d'un fils qu'ils nommerent le Tems: il étoit très-joli étant petit, mais en vieilliſſant ſes inclinations devinrent ſi mauvaiſes, qu'il donnoit à la Terre toutes ſortes de chagrins; il étoit venu au monde avec des aîles, il alloit & venoit inceſſamment du palais de ma mere qui étoit ſur la Terre,

dont elle tire ſon nom, à celui de mon pere qui eſt le Firmament.

Il devint ſi cruel, ſi méchant & ſi fort, qu'il détruiſoit tout ce qu'il rencontroit: à nous-mêmes, il n'y avoit point de jours qu'il ne nous fît quelques malices; le Deſtin ſeul pouvoit le tenir en reſpect.

Un jour qu'il avoit détruit une maiſon de campagne de ma mere, & que pour ſatisfaire ſon horrible faim il avoit mangé juſqu'aux pierres du bâtiment & bû la riviere, qui faiſoit aller les jets d'eau, la Terre s'en plaignit au Deſtin, il lui répondit: J'ai déja ſongé à ce que nous devions faire pour le ſéparer abſolument de nous; il faut que vous faſſiez une boule ronde de tout votre empire, & que vous vous éta-

bliſſiez dans le centre, j'y ferai porter vos palais, vous y enfermerez le peuple (les Gnomes) que vous aimez le mieux, je ferai ſur la ſurface de cette boule des choſes propres à l'amuſer & à le nourrir. Mettez-donc, lui dit ma mere, nos filles hors de ſa portée; faites un empire pour elles. C'eſt mon deſſein auſſi, lui dit-il.

Comme il peut tout ce qu'il veut, il eut en un moment formé l'établiſſement de ma mere, il nous reſerva les terres que nous habitons, que les hommes nomment Auſtrales ou Inconnuës, parce qu'ils ne peuvent y arriver que par le pouvoir & la permiſſion du Deſtin. Ces horribles murailles que vous avez vuës, cette chaîne de rochers ſous leſquels vous avez paſſé en dé-

fendent l'entrée à tous les mortels & à mon frere. Il fut bien ſurpris, lorſqu'il deſcendit du Firmament, où le Deſtin l'avoit amuſé pendant qu'il faiſoit ce changement, de trouver qu'il avoit mis ma mere à couvert de ſes inſultes, & qu'il avoit pourvû auſſi à nôtre ſureté : il ſe mit à creuſer la terre, manger les rochers, & faiſoit des trous ſi profonds que le Deſtin craignit avec raiſon qu'il ne parvînt juſqu'au centre : il voulut lui donner d'autres occupations ; il forma pour lui les hommes, ſur leſquels il lui laiſſa la permiſſion d'exercer toutes ſes cruautés.

Quoique nôtre véneration pour ſes ordres ſoit ſans reſerve, il trouva bon que nous lui diſſions quelquefois qu'il eſt opiniâtre, qu'il eſt bizarre,

& qu'il eſt trop diſſimulé ; car il nous fait à nous-mêmes des méchancetés dans le tems que nous nous croions le mieux avec lui : pour vous autres pauvres mortels, comme vous n'êtes à ſon égard que des marionnettes indépendamment du pouvoir qu'il a donné à mon frere le Tems ſur vous, il vous fait ſouffrir une infinité de peines dont il ne fait que rire. J'avoüe que je trouve qu'il a tort ; puiſqu'il a fait des hommes aimables, & qu'il leur a donné de l'eſprit, je voudrois qu'il en uſât mieux avec eux : à la verité il nous permet quelquefois de leur donner du ſecours, il en a laiſſé le pouvoir à nôtre ſœur aînée qui eſt nôtre Reine, mais elle eſt bizarre comme lui : demain vous aprendrez les mœurs &

la conduite de nôtre Etat, &
je compte de vous mener chez
la Reine; quoiqu'elle ſoit nô-
tre ſœur elle nous commande,
c'eſt la volonté du Deſtin,
nous y ſommes ſoûmiſes par
ſon pouvoir ſuprême & le de-
voir des filles.

Voilà, dit Gracieuſe, votre
origine & la nôtre: il me reſte
à vous apprendre une infinité
de choſes de ce qui nous re-
garde & vous regarde auſſi,
mais cela viendra en tems &
lieu; il faut préſentement
que vous ſatisfaſſiez à la né-
ceſſité que les hommes ont de
dormir, le Deſtin ne vous a
pas encore tiré de l'état de
mortel, quoiqu'il vous ait fait
une faveur ſinguliere de vous
faire conduire ici.

Gracieuſe quitta Zulma en
achevant ces paroles, & le
laiſſa dans la liberté de dor-

mir s'il avoit pû le faire. Il eſt aiſé de croire qu'un jeune homme qui n'a jamais ſorti de la maiſon de ſon pere, qui commence un voïage auſſi extraordinaire comme celui-ci, a plus d'une réflexion à faire.

Zulma paſſa la nuit ſans dormir & le plus agréablement du monde, enchanté de Gracieuſe, ſurpris de tout ce qu'elle lui avoit dit, impatient d'en ſçavoir davantage, & encore plus de la revoir.

Il ſe leva de très-bon matin, il ſortit par une fenêtre de ſa chambre dans le jardin: il y trouva pluſieurs de ſes domeſtiques qui travailloient aux fleurs, ils étoient tous très-beaux & vêtus fort legerement, à peu près comme on peint les Zephirs; n'étant point avec Gracieuſe il eut le tems de faire des réflexions

ſur la nouveauté pour lui de voir des eſclaves ſi aimables & ſi bien vêtus, car il ne connoiſſoit point d'autres domeſtiques que ceux que l'on nomme de ce nom à Bagdad ; il eut même un mouvement d'inquiétude de voir au ſervice de Gracieuſe des hommes ſi bien faits : comme ils en avoient la figure, il ne les ſoupçonnoit point d'être autre choſe.

Il s'approcha de celui qui étoit auprès de lui, il arroſoit un oranger ; Zulma lui fit quelques queſtions, mais il lui répondit froidement & ſimplement, qu'il ne ſe mêloit que des occupations que Gracieuſe lui donnoit.

Il augmenta par cette réponſe ſon inquiétude : Tous les hommes que je vois, dit-il, ſont les amans de Gracieuſe, elle

elle les occupe au travail qu'il lui plaît, ils ſont tous cent fois plus beaux & mieux faits que moi ; quand elle aura exécuté l'ordre du Deſtin & qu'elle m'aura inſtruit de tout ce que je dois ſçavoir, elle me traitera ſelon mon merite, j'aurai l'emploi le plus bas de la maiſon ; mais je ſerai encore trop heureux pourvû que je la voie. Zulma demeuroit peu dans des penſées ſi triſtes ; l'eſperance prend toûjours le deſſus avec des gens d'un certain âge, c'eſt même le premier de leur bonheur : celui de la figure eſt moins déſirable, on en eſt aiſément détaché par l'experience qu'elle eſt peu utile & ſouvent nuiſible : il n'en eſt pas de même de l'illuſion de la jeuneſſe, elle eſt toûjours à ſouhaiter ; on ſent par avan-

ce des plaiſirs dont la jouiſſance eſt quelquefois moins agréable que l'idée qu'on s'en eſt faite : les plaiſirs ſont préſens, les malheurs ſont éloignés ; une chimere ſupplée à une réalité. En un mot, l'on ne voit les choſes que telles que l'on les ſouhaite, jamais comme elles ſont ; & c'eſt ce qu'il y auroit de plus ſolide dans la condition des hommes, ſi l'on pouvoit le conſerver.

Zulma continuoit ſa promenade & ſes réflexions, lorſqu'il apperçut Gracieuſe au bout d'une allée de citroniers avec une perſonne très-belle ; mais par ſon habit & le reſpect qu'elle lui portoit, il jugea qu'elle étoit deſtinée auſſi bien que ceux qui travailloient dans le jardin, à la ſervir, mais que ſon ſexe lui donnoit ſeu-

lement plus de liberté avec elle que les travailleurs du jardin & les autres domeſtiques qu'il avoit vû travailler la veille. C'étoit la premiere femme qui avoit paru à Zulma dans le palais de Gracieuſe.

Zulma, lui dit Gracieuſe, vous me paroiſſez avoir envie de ſçavoir ce que c'eſt que les domeſtiques que vous voiez ; je vais vous en inſtruire.

Ces jeunes hommes & cette jeune fille ſont des eſprits de l'air ; le Deſtin qui a la même autorité ſur eux que ſur nous, les a attachés à toutes nos volontés : ils ne laiſſent pas d'être ſur la terre où vous vivez, mais vous ne les pouvez voir ; & ſi le Deſtin ne vous avoit pas fait mettre de l'eau de verité dans les yeux, vous ſeriez encore dans la même ignorance des autres mor-

tels qui croient que les élemens ne ſont pas habités : il faut cependant vous dire qu'il y en a quelques-uns de qui le travail & la ſcience lui ont été ſi agréables qu'il leur en a donné la connoiſſance, mais l'on parvient difficilement à ce point-là, & le nombre en eſt ſi petit, que c'eſt comme s'il n'y en avoit point ; ces hommes-là même ont peu de commerce avec les autres, ils ne peuvent les éclaircir ſur leurs doutes : la condition de laiſſer les autres dans l'erreur leur eſt impoſée par le Deſtin, qui ne veut pas que les hõmes penétrent plus qu'il ne veut, & qu'ils paſſent les connoiſſances qu'il leur a données, ſeulement pour les mettre à portée de raiſonner ſur cette matiere, mais jamais de prouver.

C'eſt la grace que la ſageſſe de votre pere & ſon ſçavoir lui ont procurée ; c'eſt par là que lui & ſon ami ont ſçû les volontés du Deſtin ſur vous : en un mot, c'eſt ce qui fait que vous êtes ici.

Je vais vous apprendre le nom des habitans des Elemens : tous ceux que vous voiez devant vous ſont nommés des Sylphes, les femmes de l'air des Sylphides ; celles qui habitent le feu, des Salamandres ; celles qui habitent l'eau, des Nymphes ; ceux qui habitent la terre, des Gnomes : pour ceux-là, ma mere les a choiſis, elle les a enfermés avec elle & ſes richeſſes : c'eſt ce qui les met à portée quand le Deſtin veut favoriſer un mortel, de lui fournir par ce peuple tout l'or & l'argent dont il a beſoin.

Il eſt inutile que je vous parle plus long-tems là-deſſus, je vais continuer ma promenade.

Elle le vint rechercher après ſa promenade pour le mener dîner, (les Fées ne mangent pas par beſoin comme les hommes) Gracieuſe ſe mettoit à table pour ſon plaiſir, elle étoit même celle de ſes ſœurs qui l'aimoit le mieux.

Gracieuſe étoit à peine à table, lorſqu'un Sylphe de la part de Belle des Belles, (c'étoit le nom de leur Reine) lui vint dire qu'elle demandoit pourquoi elle ne lui avoit pas encore amené le Mortel que le Deſtin lui avoit confié.

Gracieuſe fut embaraſſée du diſcours de Belle des Belles, elle ſortit avec précipitation, prenant Zulma par la

main ; elle répondit au Sylphe, qu'elle y ſeroit auſſi-tôt que lui, & qu'elle feroit elle-même ſes excuſes à la Reine.

Elle monta dans ſon char avec Zulma, elle arriva dans le moment au palais de la Reine : trois grandes cours bâties des deux côtés ſeulement & fermées par des grilles d'or laiſſoient voir au fond de la derniere un palais ſurprenant par ſa beauté ; l'or, le marbre & les pierres précieuſes formoient le bâtiment auſſi-bien que les ornemens : un ſalon d'une grandeur prodigieuſe étoit au milieu ; le char de Gracieuſe s'y arrêta : il y avoit dans ce ſalon un nombre prodigieux de Sylphes deſtinés pour le ſervice de Belle des Belles ; il y avoit quatre portes égales : celle qui étoit vis-à-vis de l'entrée,

donnoit dans un jardin qui parût à Zulma d'une grandeur & d'une magnificence extraordinaire ; celle qui étoit à gauche ouvroit une galerie très-longue & très-large, & d'une hauteur proportionnée: un autre ſalon au bout de la galerie, au fond duquel étoit le trône de Belle des Belles, terminoit ce côté-là du bâtiment, tellement que de la porte du ſalon en entrant dans la galerie l'on voïoit la Reine ſur ſon trône, toutes ſes ſœurs ſe promenoient dans cette galerie avec les grands Officiers de la Reine : quoiqu'ils ne fuſſent que des Sylphes comme ceux qui étoient dans le premier ſalon, ils paroiſſoient être avec elle en familiarité.

Il en eſt de même parmi nous : nous ſommes tous des hommes, nous ne ſommes diſtingués

ſtingués les uns des autres que par nos rangs, nos emplois, ou notre faveur ; & tout cela dépend du caprice du Deſtin qui nous place comme il lui plaît : vous croiez bien que dans ſon empire même & dans celui de ſa fille il donne les mêmes préferences. C'eſt ce que je puis dire de mieux pour expliquer ce que c'étoit que la Cour de Belle des Belles, & ce qu'elle parut à Zulma.

Les Sylphes & les Sylphides de qualité formoient ſa Cour ; les Fées ſes ſœurs étoient comme les Princeſſes du Sang ſont ici : elles ont aſſez de bonté pour s'humaniſer juſqu'à nous ; la Reine même quand il n'étoit queſtion que de cérémonies, comme les jours d'audience ou d'autres fêtes, étoit au milieu de ſa Cour à parler, à jouer, à

ſouper avec ceux qu'elle nommoit & qu'elle diſtinguoit des autres : quand elle vouloit encore donner des marques d'une faveur plus grande, elle s'en alloit dans ſon appartement particulier qui étoit de l'autre côté du ſalon vis-à-vis de la galerie. C'étoit dans cet appartement qu'elle entretenoit ſes favorites, dont elle changeoit ſouvent, tant de ſes ſœurs que des Sylphes & des Sylphides. Elle apprenoit d'elles toutes les nouvelles de l'Univers ; elle donnoit ſa protection aux mortels, fort ſouvent à la priere de quelques-unes de la compagnie, quand elle étoit entêtée. Elle ne refuſoit jamais ce qu'on lui demandoit, elle aimoit même naturellement à faire du bien, il n'y avoit qu'à bien prendre ſon tems avec elle ;

il falloit lui laiſſer paſſer des momens d'humeur & de jalouſie qu'elle avoit ſouvent contre ſes ſœurs, quand elle les croïoit plus aimées qu'elle.

Elle étoit dans un de ces momens-là contre Gracieuſe fâchée de la préference que Zulma lui avoit donnée; quoiqu'il ne fût qu'un mortel, le Deſtin lui donnoit des marques de diſtinction ſi grandes qu'il n'en falloit pas davantage pour rendre ſon choix flatteur, & piquant par conſéquent pour celle qu'il ne regardoit pas.

Zulma arriva à peine juſqu'au trône de la Reine; il étoit arrêté à tout moment par la foule qui le vouloit voir, ou par celles des Fées qui vouloient lui faire des honnêtetés en paſſant. Gra-

cieuſe de ſon côté étoit embaraſſée de la commiſſion que le Deſtin lui avoit donnée ; elle ne vouloit pas que Zulma s'arrêtât avant d'avoir parlé à la Reine. Vous devez, lui dit-elle, vos premiers hommages à Belle des Belles ; elle nous voit, elle me ſçauroit mauvais gré de vous laiſſer amuſer à toute autre.

Il arriva enfin au pied de ſon trône : il s'y proſterna, la Reine le reçut agréablement ; elle lui fit cependant entendre qu'il avoit manqué à ſon égard de l'avoir fait attendre. Gracieuſe prit la parole, & dit : que c'étoit ſa faute, qu'elle avoit commencé par malheur à lui dire quelque choſe par l'ordre que le Deſtin lui avoit donné de l'inſtruire, en attendant l'heure qu'elle lui avoit marquée,

qu'elle n'avoit pas même achevé. La Reine lui répondit: Vous aurez encore dans quelques momens une nouvelle à lui apprendre; la fille du Roi de Perse que j'ai pris sous ma protection est présentement au pouvoir du Genie Mahoufmaha, il faut l'en tirer si nous pouvons. Cela ne sera pas aisé à cause de la Reine ma sœur qui est fort alerte, comme vous sçavez, pour les interêts de son fils; mais je vous donnerai mes ordres, car c'est vous que je charge de cette commission. Gracieuse rougit au discours de Belle des Belles, elle n'avoit pas envie de s'éloigner & de laisser Zulma avec elle. La Reine comprit la raison de sa rougeur; elle lui dit: Sans doute vous craignez de quitter Zulma, mais que cela ne vous inquiéte pas;

le Destin m'a fait sçavoir sa volonté, il veut qu'il vous suive & qu'il se baigne auparavant dans les deux fontaines. Gracieuse répondit à la Reine, Qu'elle avoit mal interprêté sa rougeur, qu'elle venoit de la nouvelle qu'elle avoit apprise, à laquelle elle ne s'attendoit pas, croïant la Princesse fort en sûreté. La Reine ne répondit point à Gracieuse, elle se tourna du côté de Zulma, & lui dit: Comme vous allez faire un voïage, vous serez peut-être bien aise de voir ce palais avant de partir. Elle descendit de son trône en achevant ces paroles, pour mener Zulma dans son appartement, elle traversa la galerie; quand elle fut au milieu du premier salon dont j'ai parlé, elle lui en fit remarquer la beauté, & les

quatre portes dont la vûë étoit admirable ; l'une faiſoit l'entrée de la cour, l'autre du jardin, l'autre de la galerie d'où elle ſortoit, & la quatriéme celle de ſon appartement où elle alloit entrer. Toutes les portes s'ouvrirent en même-tems ; rien n'étoit ſi grand & ſi magnifique : Zulma fut très-long-tems pour arriver au cabinet de la Reine, qui étoit au bout de cet appartement. Elle y demeuroit ordinairement, elle lui fit beaucoup de queſtions ſur ce qu'il avoit penſé de ſes avantures depuis qu'il étoit parti de Bagdad ; il y répondit naturellement & très-bien. La Reine finit par lui dire : Que Gracieuſe étoit fort heureuſe d'être obligée par ſon devoir de le mener avec elle, qu'elle ſe ſeroit

chargée du ſoin de l'amuſer pendant ſon abſence, ſi le Deſtin n'en avoit décidé autrement; mais qu'elle eſperoit le voir plus long-tems à ſon retour. Zulma la remercia de ſes bontés, & lui marqua une grande joye de ce qu'elle lui faiſoit eſperer qu'il reviendroit.

La Reine parla enſuite à Gracieuſe en particulier, pour lui donner les ordres qui regardoient la Princeſſe de Perſe.

Gracieuſe ſe retira après la converſation, pour ſe préparer au voïage qu'elle alloit faire, Zulma la ſuivit; & toute la compagnie remarqua qu'il n'avoit pas attendu que la Reine le lui eût ordonné.

Gracieuſe regarda derriere elle en s'en allant, pour examiner le premier mouvement

de Zulma ; elle fut fort aiſe de voir qu'il la ſuivoit. Quand ils furent l'un & l'autre dans le premier ſalon, Gracieuſe dit à Zulma : Vous avez entendu ce que la Reine m'a ordonné ; il faut vous baigner, avant de partir, dans les deux fontaines, ſuivez-moi dans ce jardin, je vais vous y mener. Zulma lui demanda en riant à quoi cette cérémonie étoit bonne ; ſi c'étoit l'ablution de leur païs ? Non, répondit Gracieuſe ; je vais vous dire de quoi il eſt queſtion.

Les deux fontaines, dans leſquelles vous allez vous baigner, communiquent deux choſes néceſſaires pour notre voïage à ceux qui, comme vous, ont le malheur d'être mortels ; vous ne pourriez me ſuivre ſi vous n'aviez ces deux qualités-là : c'eſt l'inviſibili-

té & l'impaſſibilité. Je dois vous mener parmi les mortels ; vous aurez le plaiſir de les voir, & de n'en être point apperçû ; vous entrerez dans les lieux les plus ſecrets, ſans que les portes ni les murailles vous en puiſſent empêcher : en un mot, vous pourrez me ſuivre partout. En achevant ces paroles qui mirent Zulma dans le plus grand étonnement où il eût encore été, ils ſe trouverent au bord des deux fontaines ; Gracieuſe, après lui avoir dit qu'il falloit qu'il s'y jettât ſans rien craindre ; mais qu'il étoit néceſſaire qu'il y plongeât la tête, le quitta un moment pour aller dire adieu à celle de ſes ſœurs qu'elle aimoit le mieux : elle venoit la chercher dans le jardin ſur ce qu'elle avoit entendu dire à la Reine qu'elle venoit de lui

donner une commiſſion très-délicate, & qu'elle ſeroit quelque tems ſans la voir.

Gracieuſe alla au-devant d'Aimable, qui venoit à elle les bras ouverts, elle la pria de venir paſſer avec elle le tems qu'elle laiſſeroit à Zulma pour repoſer; Aimable y conſentit. Et quand Zulma fut ſorti du bain, elles reprirent avec lui le chemin du palais de la Reine, pour s'en aller enſuite dans celui de Gracieuſe; elles monterent dans ſon char avec Zulma: Aimable dit au Sylphe attaché à elle, de ne revenir que lorſque Gracieuſe ſeroit partie, qu'elle demeureroit avec elle juſqu'à ce moment-là.

Gracieuſe fit ſervir le ſouper pour Zulma, & elles ſe mirent à table toutes deux avec lui: Zulma trouvoit Ai-

mable telle que ſon nom la repréſentoit ; cependant il étoit moins libre qu'avec Gracieuſe, il fut triſte même de trouver un tiers entr'eux.

Gracieuſe prit la parole, & dit à Zulma : Je ſuis ſûre que vous avez envie de ſçavoir le ſujet de mon voïage ; la Reine vous en a dit aſſez pour vous donner de la curioſité. J'avois cependant envie, ma ſœur, dit-elle, en adreſſant la parole à Aimable, de ne lui point parler de nos méchantes ſœurs : c'eſt une eſpece de honte pour nous que je lui voulois cacher ; mais il n'y a pas moïen de le faire, puiſqu'il va être témoin lui-même de la ſuite de l'hiſtoire de la Princeſſe de Perſe, du Prince des Tartares, & du Genie Mahoufmaha. Epargnez-vous cette peine, lui dit Aimable,

vous avez peut-être des ordres à donner ; & je lui parlerai de meilleure foi que vous ſur nos ſœurs. Vous me ferez plaiſir, répondit Gracieuſe : auſſi-bien je dois entretenir le courier qui a apporté cette nouvelle à la Reine ; je prendrai ce tems-là pour lui parler.





SUITE DES VOYAGES de Zulma dans le païs des Fées.

HISTOIRE de la Princesse de Perse, du Prince des Tartares, & du Genie Mahousmaha.

AIMABLE prit la parole, & dit à Zulma : Vous sçavez ce qui regarde notre naissance ; mais Gracieuse ne vous a pas dit que nous ne sommes pas les seules filles du Destin & de la Terre. Il y en a encore un plus grand nombre que celui que vous avez vû dans le temple le jour que vous êtes arrivé ici ; mais elles n'habitent point avec nous, leur empire est séparé du nôtre, parce que nos humeurs &

nos figures ſont très-differentes : elles partagent en effet avec nous les terres qui ne ſont point connuës des hommes ; mais elles ne peuvent empiéter ſur nous, ni nous ſur elles, par la barriere que le Deſtin a miſe entre nous, & par ſa volonté plus forte encore que toutes les barrieres.

Elles ſont laides, méchantes, & de ſi mauvaiſe humeur qu'elles ne s'appliquent qu'à faire du mal & à détruire tout le bien que nous pouvons faire : ce n'eſt pas qu'elles & nous puiſſions rien changer à ce que les unes ou les autres ont fait ; mais elles ſont ſi allertes qu'elles arrivent preſque toûjours avant nous dans tous les lieux où le Deſtin nous commande d'aller : elles ſe trouvent aux naiſſances des grands Princes & des gran-

des Princeſſes, aux mariages & aux cérémonies des mortels, où nos Reines nous envoïent de part & d'autre. Tout ce que nous pouvons faire de mieux, quand elles nous ont devancé, & qu'elles ont diſpenſé quelques mauvaiſes qualités du corps ou de l'eſprit, c'eſt d'y ſuppléer au plûtôt; & nous tâchons de reparer les défauts qu'elles leur ont donnés.

Ce n'eſt pas que nous ne prenions quelquefois des meſures aſſez juſtes pour être les premieres, comme vous le verrez dans l'hiſtoire que je vais vous conter; mais cela eſt rare: & c'eſt ce qui fait que les Princes ont ſouvent plus de défauts que les particuliers, ſur leſquels elles ſe ſoucient moins de répandre leur venin; parce qu'il n'eſt pas d'u-

ne

ne ſi grande conſéquence pour leurs méchancetés qu'un particulier ſoit bon, ſoit genereux, ſoit aimable de ſa perſonne, qu'un Prince qui tourmente les autres par ſes cruautés, qui les ruine par ſon avarice, & qui leur rend par-là les dons, qu'ils ont reçus de nous, inutiles & très-ſouvent nuiſibles par la jalouſie qu'ils en ont.

Outre ce que je viens de vous dire, nos ſœurs ſont ſujettes à toutes les paſſions des hommes, & ſur tout à l'amour, à quoi elles ne mettent point de bornes; c'eſt du commerce honteux qu'elles ont avec eux, que ſont venus les Genies. Ils ont de leurs peres la mortalité, & de leurs meres le pouvoir d'être inviſible, & de faire une partie de ce qu'ils veulent: ils ſont ſujets aux paſſions comme elles, &

n'en connoiſſent que la brutalité : ils demeurent ordinairement dans leur empire ; mais ils viennent ſur vos terres ſelon que cela leur plaît : outre le pouvoir que je viens de vous dire qu'ils ont par eux-mêmes, leurs meres les aident encore du leur, dont ils ne ſe ſervent que pour faire du mal.

Il y a environ ſeize ans que la Princeſſe de Perſe vint au monde ; le Deſtin avertit la Reine Belle des Belles d'envoïer une de nos ſœurs comme à l'ordinaire, & de prendre ſes meſures ſi juſtes, qu'elle put arriver la premiere ; Gracieuſe fut chargée de ce ſoin ; & comme elle vouloit en ſortir à ſon honneur, elle arriva au pied du lit de la Reine qui accouchoit : comme elle faiſoit les derniers cris, elle reçut Ameſie la premiere,

& prononça en diligence les dons qu'elle vouloit lui faire ; ce fut la grace, la beauté & tous les agrémens de l'eſprit qui peuvent rendre une Princeſſe parfaite. Ma ſœur Diſgracieuſe arriva auſſi dans le moment ; elle étoit envoyée par l'ordre de la Reine Laide des Laides, comme Gracieuſe l'avoit été par Belle des Belles.

Il faut encore que je vous diſe que nous ſommes toutes jumelles, & que nous avons les noms oppoſés les unes aux autres ; il eſt vrai qu'il y en a plus de méchantes que de bonnes, ce ſont les derniers venuës : c'eſt ce qui a fait prendre le parti au Deſtin de n'avoir plus d'enfans ; le dernier eſt le Tems ; je croi que ma ſœur vous l'a dit.

Diſgracieuſe fut déſeſperée de voir qu'elle étoit prévenuë,

& de n'avoir point de mal à faire ſur la perſonne de la petite Princeſſe, elle dit : Que ſi elle voïoit un ſeul homme avant ſeize ans, elle ſeroit livrée au plus cruel & au plus laid de tous leurs enfans ; qu'elle ne pourroit ſortir de ſes mains par aucun pouvoir humain.

Gracieuſe dit dans le même moment: qu'il ne pourroit, quoiqu'elle fût en ſon pouvoir, attenter à ſa perſonne que par ſa permiſſion.

Les choſes demeurerent en cet état. Gracieuſe fit ſemblant de ſe retirer, pour laiſſer partir Diſgracieuſe ; elle s'en alla en effet outrée de dépit : c'étoit un coup de partie pour elle. Cette Princeſſe tenoit au cœur de Belle des Belles & de Laide des Laides également ; l'une pour lui faire du bien,

l'autre pour lui faire du mal.

Diſgracieuſe fit en s'en allant ces réflexions : J'ai dit, que ſi la Princeſſe voïoit un ſeul homme avant ſeize ans, elle tomberoit au pouvoir du plus méchant de nos enfans. Dès qu'elle aura les yeux ouverts, elle en verra ſans doute, quand ce ne ſeroit que ſon pere, que je n'ai pas excepté ; & nous ne pouvons manquer par-là de l'avoir en notre puiſſance. A quoi lui ſeront bons les dons de Gracieuſe dans ce tems-là ? ils ne peuvent ſervir qu'à la déſeſperer. Elle partit avec cette eſpece de conſolation.

Mais Gracieuſe, qui avoit prévû cet inconvenient, quand elle la crut rentrée dans leurs terres, au lieu de revenir dans les nôtres, retourna ſur ſes pas pour ne pas

rendre ſon voïage inutile : elle arriva au palais du Roi de Perſe, elle entra dans l'endroit où l'on avoit mis la petite Princeſſe avec ſa nourrice ; tout le monde étoit endormi, elle la prit avec la nourrice, & les tranſporta avec l'aïde des Sylphes dans le lieu le plus déſert de toute la Perſe, & le plus inacceſſible par ſa ſituation. C'étoit ſur le haut d'un rocher au bord de la mer ; elle y bâtit une fortereſſe, dont les murailles étoient d'une hauteur prodigieuſe. Elle ne fit ni portes ni fenêtres par le dehors dans l'enceinte de cette muraille ; elle fit conſtruire le palais où elle vouloit que la Princeſſe demeurât enfermée juſqu'à l'âge marqué par notre méchante ſœur : pour rendre encore cette fortereſſe plus ſûre,

elle mit un foſſé large profond & plein d'eau, qui faiſoit le tour de la muraille en dehors ; elle donna ordre aux Nymphes qu'elle y envoïa, de ne laiſſer mettre aucunes planches ni batteaux ſans les renverſer.

Enſuite elle ordonna aux Sylphes de ſervir la Princeſſe & ſa nourrice, de leur donner tout ce qui étoit néceſſaire pour vivre, juſqu'à ce qu'il lui plût de les faire ſortir. Voilà, je crois, toutes les précautions que l'on peut prendre en pareil cas. De plus : avant que vous ſoïez venu dans notre empire, il ne ſe paſſoit guere de jours que Gracieuſe n'allât voir ſi l'on ne cherchoit pas à tromper les Gardes de la Princeſſe, ce qu'elle faiſoit, & ce qu'elle diſoit.

Quelques années après que la Princeſſe fut ſevrée, Gracieuſe trouva que ſa nourrice lui parloit ſouvent de ſa naiſſance, elle lui donnoit envie de voir ſon pere & ſa mere; elle lui diſoit que, quoiqu'elle ne manquât de rien, la liberté étoit bien douce.

Gracieuſe, qui craignoit que cela ne donnât envie à la Princeſſe de ſortir, quoiqu'elle crut la choſe impoſſible, ſongea à lui ôter ſa nourrice; & pour l'empêcher d'aller trouver le Roi, & lui apprendre où étoit ſa fille, elle jugea à propos de l'enlever, & de la confier à un Sage de ſa connoiſſance qui demeuroit dans l'Arabie; elle le pria de lui rendre la vie ſi douce, qu'elle n'eût rien à regretter.

La Princeſſe fut d'abord inquiéte de ne la point trou-

ver,

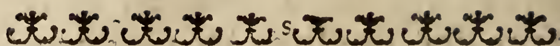
ver, elle la chercha long-tems, mais ſon chagrin fut bien-tôt diſſipé par les ſoins que prirent les Sylphes de la divertir : cependant malgré toutes leurs attentions Amaſie ſe rapelloit quelquefois ſa nourrice, & les douceurs que lui procuroit ſa préſence; ce ſouvenir lui arrachoit des ſoûpirs & des larmes. Les Sylphes alors pour la diſtraire de ſes triſtes penſées, formoient un concert, illuminoient les jardins, lui racontoient des Hiſtoires agréables, la flatoient toûjours d'une deſtinée glorieuſe qu'on lui reſervoit, & dont elle joüiroit dans peu : c'eſt ainſi qu'on l'a amuſée juſqu'à ſa quinziéme année qui vient de finir.

Notre Reine apprit hier, que le Genie Mahouſmaha s'eſt

emparé de cette Princeſſe : il en eſt amoureux, & ſûrement elle ne ſera pas épriſe de lui ; car ſuivant le ſouhait de Diſgracieuſe, c'eſt le plus horrible, & le plus cruel de leurs enfans. Amaſie doit paſſer de triſtes momens avec ce monſtre, dont la vûë & le regard font horreur. Belle des Belles n'a pas encore déclaré par quels détours nos méchantes ſœurs ont reüſſi dans leurs deſſeins. Gracieuſe qui ſort de chez le Deſtin, en ſera peut-être inſtruite. Ma ſœur, lui dit-elle, Zulma n'ignore aucun de vos ſoins pour la Princeſſe de Perſe ; il voudroit ſçavoir quel eſt ce mortel, qui a détruit dans un moment les ſages précautions de tant d'années ? C'eſt, répondit Gracieuſe, Ormoſa, ce Prince Tartare, que notre

ſœur Agréable doüa en naiſſant des qualitez les plus propres à s'attirer l'eſtime & l'amour. Avant de parler des dernieres avantures de ce Prince, Zulma ſeroit ſans doute charmé d'apprendre l'heureux hazard qui le garantit en naiſſant de la fureur de nos mauvaiſes ſœurs : & je vais l'en inſtruire.





HISTOIRE DU PRINCE ORMOSA.

NOTRE Reine deputa ma sœur Agréable pour assister à la naissance d'Ormosa. Ermilienne mere du Prince est très-cherie dans cette Cour, & nous avons toûjours favorisé ses desseins. La brigue avoit retardé de quelques instans le choix de Belle des Belles, parceque plusieurs Fées desiroient cet emploi. Les momens sont précieux lorsqu'on a des rivales d'un caractere aussi vif que les nôtres. Agréable fut prévenuë par la Fée Desagreable, qui étant seule en ce fatal instant auprès d'Ermilienne, exerça pleinement

ſa malice ſur le Prince nouveau né. Heureuſement pour Ormoſa, Agréable comprit à un cri d'Ermilienne qu'elle étoit encore enceinte, elle ſe tint cachée juſqu'à ce que la Reine fût délivrée; elle reçut ce ſecond enfant, & pour le rendre parfait, elle le doüa des qualitez contraires à celles dont la méchante Fée avoit doüé ſon frere; perſonne ne s'y oppoſa, parceque Deſagréable empreſſée auprès du premier né, l'avoit ſuivi dans l'appartement où on l'avoit porté.

Nos deux ſœurs contentes ſe rendirent dans leurs Empires, & rapporterent à leurs Reines le ſuccès de leurs voïages. A peine les deux Princes ſe connurent-ils, qu'il fallut les ſéparer: on craignit les ſuites d'une antipathie naturelle. L'humeur douce d'Or-

mosa, le porta à dix-sept ans à demander à son pere la permission d'aller voyager. Si le Kam qui n'aimoit que ce fils, ne voulut point s'opposer à son départ de peur que trop de prédilection n'irritât la fureur de son aîné; il ne consentit à son éloignement, que sous le prétexte d'envoyer Ormosa pour apaiser les troubles de quelques Provinces, dans l'esperance que les grandes qualités de ce Prince, lui attireroient l'affection & le cœur des peuples.

En traversant une forêt Ormosa rencontra une bête, dont la tête ressembloit à celle d'un lion, & le corps à celui d'un tigre; cet animal étendu par terre, & les yeux fermez paroissoit endormi : il appuyoit sa tête sur un miroir qu'il tenoit entre ses pattes. Le Prince picqué de curiosité descendit de cheval,

& mettant le ſabre à la main, il approcha doucement. Le miroir lui repreſenta une jeune fille parfaitement belle, qui ſe promenoit ſeule dans une chambre magnifique; ſurpris d'un objet ſi aimable, il la conſidera à loiſir ſans que la bête fît le moindre mouvement. Ormoſa tâchant de profiter de ce temps, leva ſon ſabre & il avança la main pour prendre le miroir: mais l'animal ſautant tout à coup en l'air, rompit toutes les meſures du Prince, & mettant le miroir dans ſa gueule, il s'enfuit; Ormoſa le pourſuivit & arriva auſſitôt que lui au bord d'un étang bourbeux; le monſtre s'y précipita: une force ſuperieure entraîna le Prince après lui, il tomba au fond ſans ſe troubler, & cherchant toûjours cet animal: il pénétra juſques dans une grotte où

une ſemme l'arrêta par la main & lui dit : Ormoſa, vous n'êtes point né pour la crainte, écoutez-moi.

La perſonne que vous avez vûë dans ce miroir merite votre attachement, elle a beſoin de vos ſervices, & je vous aſſure de toute ſa tendreſſe, ſi vous avez aſſés de reſolution pour aller à ſon ſecours. Madame, répondit Ormoſa, rien ne rebutera mon courage, tandis qu'il ſera animé par l'eſpoir, & tout m'eſt poſſible lorſqu'il s'agit d'obtenir le prix glorieux, que vous propoſez à mes travaux. Ouvrez cette porte, reprit cette femme, & ſuivez le ſentier qui ſe préſentera à vous, rien ne vous manquera dans la route, & votre voyage, quoique long, ſera heureux. Au reſte, il n'y a plus à ba-

lancer, vous n'avez que cette voye pour retourner ſur la terre. Que vous êtes cruelle, Madame ! repliqua le Prince, de me rendre néceſſaire un voyage qui m'étoit agréable par le ſeul déſir d'être utile à cette adorable fille, dites-moi du moins à qui je dois être redevable des promeſſes dont vous me flattez ? Partez au plûtôt, reprit la Dame, vous ſçaurez mon nom de la perſonne à qui je vous envoye.

Ormoſa ouvrit la porte & ſuivit un chemin que lui traçoit une infinité de vers-luiſans. Il ſe répoſa dès qu'il ſe ſentit fatigué, & auſſi-tôt un lit de gazon, & une table couverte de viandes s'éleverent devant lui ; il mangea, & dormit : à ſon réveil il trouva de nouveaux mets, & il

en fit provision pour le reste de la journée. Enfin, après trois mois de marche, il entrevit le jour. Il monta un escalier, & entra dans un jardin, où il rencontra sous un berceau, une femme endormie sur un lit de fleurs : il en approcha en tremblant, & la reconnut pour la même personne que le miroir lui avoit répréfenté. Au comble de ses desirs, il se jetta aux pieds de cette fille avec tant de transport, qu'il l'éveilla. Amasie effrayée à la vûë de ce jeune homme, poussa un cri si vif, que tous les Sylphes l'entendirent. Ils n'avoient pu prévoir ni détourner cette visite. Ce malheur arriva le jour que vous abordâtes ici, Zulma ; ainsi ma trop grande attention pour vous, est en partie cause de l'enle-

vement de la Princeſſe.

Ormoſa pour raſſurer Amaſie, lui dit : ſerois-je aſſez malheureux, Madame, pour que ma préſence vous déplût ? Je ne ſçai, répondit Amaſie, ni qui vous êtes, ni d'où vous venez : l'on me ſert & l'on me parle ici, ſans que je ſçache qui c'eſt, car je ne vois perſonne ; je demeure dans ce château qui eſt au bout de cette allée ; ſi vous voulez y reſter avec moi, vous me ferez plaiſir, & rien ne vous manquera, vous m'apprendrez quel chemin vous a conduit ici. Je vous ſuivrai, Madame, reprit Ormoſa, partout où il vous plaira, votre abſence ſeule me ſeroit inſupportable. Tant-mieux, repliqua la Princeſſe, quand nous ſerons deux, nous nous ennuyerons moins : & je n'ai

regretté ma nourrice que parce qu'elle me parloit, & que je la voïois. Si le Prince ne comprit rien à ces dernieres paroles, l'accomplissement d'une partie des esperances dont on l'avoit flatté, le combloit d'un plaisir sensible; l'air content, & les entretiens naïfs de la Princesse, sembloient l'assurer, que le reste des promesses auroit bientôt son exécution. Ils se rendirent ensemble au château. Amasie lui fit toutes les questions que la curiosité excite dans une jeune personne, à qui tout est nouveau: Le Prince lui raconta par quelle heureuse rencontre il étoit parvenu jusqu'à elle. La Princesse lui dit à son tour, qu'elle n'avoit jamais vû que ces jardins & ce château, & qu'elle ne sçavoit pourquoi

on l'y tenoit renfermée.

Disgracieuse qui avoit tramé tout ce projet, auroit pu, suivant ses vûës, enlever Amasie dès le premier moment où cette Princesse avoit apperçu Ormosa : mais instruite de mon attachement auprès de vous, Zulma, elle a mieux aimé les laisser quelques jours ensemble, afin que s'enflâmant l'un pour l'autre, leur séparation fût plus douloureuse. Connoissez, à cet horrible trait, le caractére de nos méchantes sœurs. Je n'avois pas prévenu la Princesse contre l'amour ; je n'avois pas même cru devoir lui parler de cette passion avant le temps qu'elle auroit la liberté de voir les hommes ; ainsi Amasie, sans craindre le malheur qui la ménaçoit, a suivi son penchant pour un Prince aimable, qui paroissoit formé

& conduit par les mains de l'amour.

Au bout de deux jours, lorſqu'ils cuëilloient enſemble des fleurs, pour ſe les offrir mutuellement, ils furent enveloppez par un nuage obſcur. Ormoſa perdit la Princeſſe; Mahouſmaha l'enleva, & la tranſporta dans le Pavillon inviſible, ſuivant le rapport du Sylphe qui les a ſuivis.

Qu'eſt devenu Ormoſa? demanda impatiemment Zulma. Il eſt reſté dans la même place où il étoit, répondit Gracieuſe, mais le palais & les jardins ont diſparu; car dès que les bâtimens que nous conſtruiſons ne ſervent plus aux deſſeins pour leſquels nous les avons élevez, ils doivent rentrer dans le néant d'où nous les avions tirez. Au retour de notre voyage nous ſçaurons

la ſuite des avantures de ce Prince. Agreable va à ſon ſecours, tandis que je délivrerai Amaſie du pouvoir du Genie.

On avertit alors Gracieuſe que ſon équipage étoit prêt, elle embraſſa Aimable, & partit avec Zulma dans un char très-leger, attelé de deux aigles inviſibles. Ils arriverent au bord d'une forêt, ſituée dans une des Iſles de Salomon. N'allons pas plus loin, dit la Fée; examinons de cet endroit comment Mahoufmaha s'introduit dans le Pavillon où il retient la Princeſſe. Gracieuſe arrêta ſon char ſur la cime du plus haut des arbres, & s'entoura d'une nuée à travers de laquelle ils voïoient tout ce qui ſe paſſoit aux environs, ſans qu'on pût les appercevoir.

Zulma cherchant à profiter du premier moment où il ſe trouvoit tête à tête avec cette Fée, alloit lui faire l'aveu de l'amour dont il étoit épris pour elle : Gracieuſe qui liſoit juſques dans les moindres penſées de ce jeune homme, tâchoit d'éloigner une déclaration à laquelle elle auroit été embarraſſée de répondre, lorſqu'un Sylphe arrivant avec empreſſement, lui parla à l'oreille, & la tira d'inquietude. Dès que le Sylphe fut reparti, Zulma demanda à la Fée ce qu'on venoit de lui annoncer. C'eſt, répondit-elle, une nouvelle commiſſion, que Belle des Belles me charge d'exécuter avant de retourner dans notre Empire. Afin de vous rendre ſenſible, continua-t-elle, pour le mortel que le deſtin favoriſe, je vous apprendrai ſon ſort

ſort déplorable, après que je vous aurai raconté les amours de ceux dont il tient la vie. Gracieuſe, ſous ce prétexte, vouloit éviter que Zulma ne lui parlât d'amour pendant le tems qu'elle ſeroit obligée de reſter ſeule avec lui. Le profond reſpect qu'il avoit pour cette aimable Fée, étoit une aſſurance certaine, pour elle, qu'il n'oſeroit l'interrompre dans ſa narration : & ſans attendre ſon conſentement, elle parla ainſi.





HISTOIRE

d'Almansine, d'Attalide, du Visir Amulaki, & d'Achmet son fils.

SOLIMAN à son avénement à l'Empire, trouva dans le Serrail des richesses immenses, & un nombre prodigieux de Sultanes. Son prédécesseur avoit aimé passionnément les femmes. Quiconque lui offroit une fille d'une beauté rare, pouvoit compter sur la faveur de son Prince, & sur une recompense proportionnée au present qu'il lui faisoit. Personne n'ignore, que les Empereurs Ottomans mettent, s'il semble, une partie de leur grandeurdans la quantité des femmes reservées pour leurs plaisirs.

Un des premiers soins du

nouveau Sultan, jeune & bien fait, fut de rassembler toutes les femmes du Serrail, esperant dans la multitude en trouver quelqu'une digne de son attachement, il ne put cependant se fixer. Il s'imagina que le trop grand nombre causoit son incertitude; il les vit séparément, & il n'en devint que plus irresolu; il ne sentit pour elles qu'une simple admiration, sans aucun desir. Fâché de son indifference, il s'en plaignit à Amulaki: Que je suis malheureux, lui dit-il, j'ai vû toutes les Sultanes en général, & chacune en particulier, sans qu'aucune ait touché mon cœur. Seigneur, lui répondit le Visir, que votre Hautesse ordonne à tous les Gouverneurs d'envoyer, selon l'usage, au Serrail, les plus belles filles

de l'Empire, & si Elle veut je leur marquerai ses intentions. De pareils ordres, répondit l'Empereur, troubleroient trop la tranquillité de mes Sujets : ta fille, m'a-t-on dit, peut inspirer une véritable passion, améne-la-moi demain, je sçai qu'elle t'est chere, ainsi ta gloire & ton bonheur dependent de l'impression que ses attraits féront sur mon cœur.

Amulaki étonné, ne repliqua pas ; il n'avoit d'enfans qu'Achmet son fils, & sa fille Attalide, qu'il aimoit si éperdûment, que dans la crainte de s'en séparer, il n'envisageoit qu'avec horreur l'ordre du Sultan. Pénétré de douleur, il rentre chez lui ; son fils qui le reçut à la porte, voyant son inquiétude, lui en demanda la raison. Je suis

perdu Achmet, lui dit-il, si tes conseils ne me tirent de l'embarras où me met Soliman. Quelle apparence, répondit Achmet, qu'à mon âge mes avis vous soient de quelque utilité dans une affaire où votre esprit & votre experience vous abandonnent.

N'importe, réprit le Visir, tu es de sang-froid, & le chagrin m'accable. Le Grand Seigneur, continua-t-il, insensible à toutes les Sultanes, me demande ta sœur. Est-ce là tout le sujet de vos allarmes, repliqua Achmet? Tu raisonnes, reprit vivement Amulaki, comme le Sultan: mais je pense bien differemment! Si Attalide ne plaît pas à Soliman, elle sera toûjours malheureuse; je l'aime & je la perds; car dès qu'une fille est entrée dans le Serrail, elle

n'en ſort plus, ſoit qu'elle partage les plaiſirs du Sultan ou qu'elle lui ſoit indifférente. Quand ta ſœur lui plairoit aujourd'hui, l'Empereur a ſi peu de penchant pour le Sexe, qu'il s'en dégoûtera peut-être demain, & je ne reverrai plus Attalide, qui m'eſt cent fois plus chere que ma propre vie.

Seigneur, répondit Achmet, Soliman eſt jeune, le recit que vous lui avez fait des beautez d'Attalide a excité en lui l'amour qu'il reſſent pour elle, & le mépris qu'il a pour le reſte des femmes. Mais puiſque l'abſence de ma ſœur vous paroît ſi funeſte, il faut déſobéir. Je ne veux point, repliqua le Viſir, refuſer l'Empereur, je ne cherche qu'un moyen de conſerver ma fille ſans irriter ce Prince.

Seigneur, reprit Achmet, Attalide n'eſt encore connuë de perſonne, toujours enfermée dans ce Palais, elle n'a paru qu'à nos yeux. Cette heureuſe circonſtance favoriſera un deſſein que j'imagine. Il faut chercher une Eſclave d'une beauté ſinguliere, & la conduire au Palais ſous les habits de ma ſœur, & couverte d'un voile, pour que vos Domeſtiques ne la voyent point.

Cette fille charmée de l'honneur où vous l'éleverez, ſera autant intereſſée que vous à garder le ſecret. Vous témoignerez au Grand Seigneur combien il en coûte à votre tendreſſe de vous ſéparer pour toujours de votre fille, & vous le conjurerez de vous la rendre, ſi

elle n'eſt pas aſſez heureuſe pour lui plaire. Par-là vous éviterez l'unique inconvenient qui vous perdroit ; car elle pourroit découvrir votre ſecret ſi Soliman n'avoit pas pour elle tous les égards dont elle ſe flattera ; mais s'il consent de vous la remettre, vous n'aurez plus d'indiſcretion à redouter.

Amulaki, charmé de ce conſeil, laiſſa à ſon fils le ſoin de choiſir une Eſclave. Seigneur, lui répondit Achmet, votre confiance m'honore, cependant je ſuis encore trop jeune pour qu'on me laiſſe choiſir des filles d'un grand prix ; & quand je me ferois connoître, on ſçait qu'à mon âge il ne m'eſt pas permis d'avoir des femmes, il vaut mieux ordonner

ner à un Marchand de mener chez vous ſes plus jeunes & ſes plus belles Eſclaves. Cours, mon fils, réprit le Viſir, va lui porter mes ordres ; je ſerai dans mon appartement au fond du jardin, fais les-entrer par la porte de derriere, afin qu'on ne les apperçoive pas.

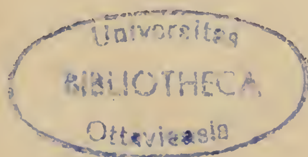
Achmet annonça les volontez du Viſir au plus fameux Marchand d'Eſclaves ; celui-ci les reçut avec reſpect, & ſe rendit avec quatre filles au lieu qu'on lui avoit indiqué. Achmet les introduiſit auprès de ſon pere. Dès qu'elles eurent levé leurs voiles, Amulaki fut ébloui de leur beauté ; une des quatre qui pleuroit amérement, lui plut davantage : Il demanda le ſujet de ſes larmes : Seigneur, lui répondit le Marchand, cette

fille, beaucoup plus belle que les autres, eſt accablée de ſa ſituation préſente, mais dès qu'elle reflêchira ſur l'honneur que vous lui faites, ſon chagrin ſera bien-tôt diſſipé, & ſa beauté réprendra tout ſon éclat.

Tandis que le Viſir & le Marchand s'entretenoient, Achmet, à la vûë des charmes de cette Eſclave affligée, s'attendriſſoit à ſes pleurs, & un regard qu'elle porta ſur lui, acheva de le ſoumettre. Lorſqu'il réfléchiſſoit qu'elle étoit deſtinée pour le Serrail & qu'elle y entroit dès le lendemain, il n'eſperoit pas dans un eſpace ſi court, détourner Amulaki d'un deſſein dont il avoit lui-même ſuggeré le plan, ni l'engager à ſubſtituer une ſeconde Eſclave à la place de

celle-ci; & quand même son pere y eût consenti, il n'étoit pas certain qu'il lui voulut ceder ce cher objet de son amour. Cependant le marché se conclud & le Visir amena avec lui cette fille. Almansine (c'étoit son nom) jetta en partant un coup d'œil si touchant sur Achmet qu'il en seroit mort de plaisir dans un état plus tranquille. Il connut à ce tendre regard, que s'il aimoit cette beauté, elle n'étoit pas insensible.

Les cris & les pleurs de cette Esclave redoubloient à mesure qu'elle s'éloignoit. Achmet ne les entendit que trop, il succomba à sa douleur, & passa la nuit dans le jardin; le jour seul le rappella à l'appartement d'Amulaki pour revoir encore une fois cette chere Esclave, avant son départ



mais le Visir impatient de hâter le succès de son stratagême, étoit déja sorti pour la conduire au Sultan. Cette diligence parut déplacée à l'amoureux Achmet, & il la traita de precipitation, dans le desespoir où il étoit de n'avoir pas fait quelque démarche pour retenir cette Esclave, qu'il ne pouvoit trop regretter. Il se ralluma cependant quelque legere esperance dans le fond de son cœur : Soliman disoit il, aussi indifferent pour Almansine que pour les autres beautez du Serrail, la rendra peut-être au Visir, & en ce cas je l'obtiendrai aisément. La beauté seule d'Almansine l'allarma. Il fut bien-tôt détrompé ; Amulaki revint seul du Palais. Que je te suis obligé, mon fils, lui dit le Visir en l'embrassant, l'Esclave a plû

malgré ſes larmes : l'Empereur amoureux l'a placée lui-même dans le plus bel appartement du Serail. Achmet à cette nouvelle perdit tout ſentiment. Laiſſons-le aux ſoins que l'on prend pour le rappeller à la vie, & apprenez ce qui étoit arrivé à Almanſine.

Dès qu'Amulaki eut renvoyé le Marchand, il conduiſit cette Eſclave chez Attalide ; voilà, lui dit-il, une fille que je preſenterai demain au grand Seigneur, afin qu'elle touche ſon cœur ; parez-la de celui de vos habits qui relevera le plus ſes charmes. Le lendemain le Viſir prit Almanſine en particulier, & lui dit, je vous ai achetée pour le plus grand Empereur de l'Univers: vos pleurs & votre beauté vous ont gagné mon affection au point que j'ai déclaré au Sultan que

vous étiez ma fille, afin qu'il eut plus de consideration pour vous. Il m'a donné parole de vous renvoyer si vous n'avez pas le bonheur de lui plaire, & si ce malheur arrive, je vous mettrai au nombre de mes enfans, & je vous ferai un sort agréable. Mes bontez pour vous, nous couteroient la vie à tous deux, si Soliman soupçonnoit votre veritable condition, mais vous soutiendrez aisément le personnage de ma fille puisque personne ne l'a jamais vûe, & que je vous presenterai sous son nom.

Ce discours flatteur fit couler de nouvelles larmes des yeux d'Almansine; si elle avoit conçu du chagrin lorsqu'elle s'imaginoit que le Visir l'achetoit pour lui, l'idée de vivre dans le même Palais qu'Achmet calmoit un peu sa douleur;

mais, destinée au Serail, elle perdoit toute esperance de revoir ce cher objet. Elle suivit Amulaki sans répondre ; & l'Empereur, malgré les pleurs qu'elle répandoit en abondance, fut tout à coup si frappé de l'éclat de ses charmes qu'il remercia le Visir & introduisit lui-même Almansine dans le Serail en amant passionné, & en la priant de mettre des bornes à son affliction. Ah Seigneur, lui répondit-elle, mes larmes coulent d'une source trop juste pour qu'elles tarissent si-tôt. Quel en est donc le sujet, demanda le Sultan ? je pleure, dit-elle, votre malheur & le mien. Mon malheur, reprit l'Empereur, je vous possede, & n'ai rien à craindre. Ne me cachez pas plus long-tems, je vous conjure, la cause de votre douleur, je m'y

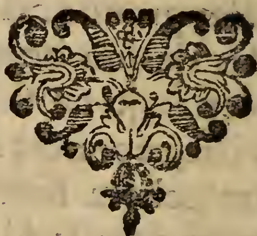
intereſſe d'avance, & je ferai mes efforts pour la diſſiper & vous procurer tous les agrémens poſſibles.

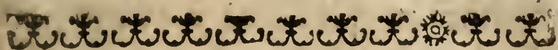
Seigneur, continua-t-elle, votre malheur eſt de penſer que l'amour dépend de votre rang & qu'il doit ſuivre neceſſairement vos ordres. Pour moi, je ne regarde cette paſſion que telle qu'elle eſt en elle-même. L'autorité n'a jamais decidé de ces douces préferences qui raviſſent. Il vous ſuffit, Seigneur, qu'une femme vous touche pour que vous vous croyez heureux : certain qu'on ne peut vous l'enlever, vous ne vous embaraſſez point de plaire, ainſi vous ne ſentez jamais le retour mutuel de tendreſſe qui fait tous les charmes de l'amour. On vous jure qu'on vous aime ; comment

vous en assurerez-vous lorsque votre seule volonté décide toujours des faveurs qu'on vous accorde?

Vous en sçavez trop, répliqua Soliman en couroux, pour une fille qui n'a dû voir d'autre homme que son pere ; sa trop grande complaisance vous a sans doute facilité l'occasion d'apprendre l'amour aux dépens de son honneur & de mon bien.... je ne suis point fille du Visir, répondit Almansine, il m'acheta hier, & ne m'a supposée pour sa fille qu'à-fin que je fisse plus d'impression sur votre cœur. Vous n'êtes pas la fille du Visir, dit l'Empereur en colere ? sa tête me répondra de son imposture. Pour vous, esperez tout de votre beauté, si vous êtes assez sincere pour me dire comment, à votre âge, vous con-

noissez si bien l'amour, & pourquoi vous prevenez mes sentimens qui sont peut-être très-differens de ceux qu'ont d'ordinaire les Sultans. Il la fit asseoir à côté de lui & Almansine lui dit.





HISTOIRE D'HASSAN & DE ZATIME.

MOn pere Haſſan & ma mere Zatime avoient l'un pour l'autre l'ardeur la plus vive. Fruit unique de leur tendreſſe, j'ai toûjours été témoin de leur paſſion mutuelle: ils m'ont appris, Seigneur, le bonheur d'un amour réciproque. Uſſin ne m'a que trop fait ſentir par les malheurs où il nous a plongés, combien l'amour eſt à redouter lorſque l'autorité prétend s'emparer d'un cœur qui s'eſt déja donné. Haſſan Bacha de l'Iſle de Chio aſſuré du cœur de ſon épouſe ſe plaiſoit à l'admettre dans la compagnie de ſes amis & à la faire manger avec eux. Uſſin étoit malheureuſement de

ce nombre; il aima Zatime, & voulut s'en faire aimer. Il n'épargna rien pour s'en faire écouter; Ma mere, esperant que ses refus le rebuteroient, differa quelque tems de découvrir à Hassan l'insolence d'Ussin; mais enfin lasse de se voir obsedée, elle obligea mon pere d'éloigner cet importun. L'exil de cet amant irrité, augmenta son chagrin, il se rendit à la sublime Porte, où il vint à bout par ses intrigues de machiner la perte de son rival, & d'obtenir pour lui-même le Gouvernement de Chio. Fier de tant de succès, il vint prendre possession de son Emploi; suivi des muets qui avoient ordre de demander la tête du malheureux Hassan, qui n'eut que le temps de se sauver. Ma mere & moi fûmes exposées à l'encan avec tous nos biens:

Uſſin nous acheta. Zatime encore plus animée contre ce Tyran a toujours reſiſté à ſes efforts. Le Bacha pour punir ma mere de ſes refus m'a venduë à un Marchand de Conſtantinople où je ne ſuis arrivée que depuis deux jours.

Si je vous ai prévenu ſur l'amour, c'eſt pour vous inſtruire de mes ſentimens. Sçachez donc, Seigneur, que je ſuis fille de Zatime & que je n'ai pas moins de réſolution qu'elle, & quoique votre eſclave, je mourrai plûtôt que de vous obéïr ſi vous tentez d'arracher par la force ce que vous ne devez obtenir que de mon conſentement. Ainſi, Seigneur, ſi mes foibles attraits ont pour vous quelquecharme, il faut chercher à plaire avant que de commander.

Je n'ai jamais eu d'autre

dessein, répondit Soliman, & j'ai toûjours blâmé la folie des Musulmans de renfermer tant de femmes avant de s'assurer de leur cœur. Ma délicatesse m'avoit fait préferer la fille du Visir, parce que j'esperois que son éducation m'inspireroit plus d'attachement, & que cettefille, sensible à mon choix auroit pour moi une reconnoissance qui peu à peu inspire l'amour ; je ne la regrete point, puisque je trouve en vous tout ce qui me la faisoit désirer ; mais je punirai l'insolence de son pere.

Seigneur, réprit-elle, vous dites que vous voulez me plaire, & pour premiére preuve de votre complaisance vous condamnerez à la mort un homme dont tout le crime est de m'avoir procuré le bonheur d'être auprès de vous ? Puisque vous

vous y oppoſez, répliqua le Sultan, ſa vie eſt en ſûreté; mais reconnoîtriez-vous ſa fille? Oüi Seigneur, répondit-elle, & ſi vous formez quelques deſſeins violens contre elle, j'implore de nouveau votre bonté; elle ignore les projets criminels de ſon pere, j'en ſuis ſûre. Cette aimable fille a paſſé la nuit derniere à me parer. Ne craignez rien pour ſes jours, reprit Soliman, je ne veux que mortifier le pere dans la perſonne de ſa fille. L'Empereur charmé de l'eſprit & des graces de cette nouvelle Sultane, ne la quitta qu'avec peine, & en l'aſſurant d'un veritable amour. Cette belle paſſa la nuit à ſe rappeller les complaiſances de l'Empereur, elle eût ſouhaité le payer de quelque retour; mais ſon penchant pour Achmet

la determina à ſe donner la mort dès qu'elle perdroit l'eſperance de ſe conſerver à ce cher amant.

Le Sultan envoya ordre dès le grand matin au Viſir de ſe rendre ſur le champ au Serail. Amulaki partit avec toute l'impatience d'un Courtiſan qui attend des faveurs extraordinaires de ſon Prince. Il ne ſe promettoit pas moins que d'être le confident des plaiſirs de ſon maître. Son étonnement ne ſe peut exprimer, lorſque l'Empereur en couroux, lui dit : Amulaki vous m'avez ſupoſé une eſclave que vous achetates hier ; votre mort m'eut déja vengé ſi cette eſclave n'eut retenu ma juſtice : la peine que je vous reſerve ne vous ſera pas moins cruelle. Remettez-moi ce matin votre fille, ou vous & toute

votre famille payerez vos refus du plus cruel des supplices.

Le Visir désesperé se retira chez lui. Achmet vint le recevoir à la porte ; ce jeune homme, qui s'attendoit à expirer de douleur au récit des plaisirs du Sultan, étoit si affligé qu'il ne remarqua pas la tristesse de son pere. Amulaki le tirant à l'écart, lui dit : mon malheur est à son comble, l'Esclave a parlé & l'Empereur demande Attalide. Achmet charmé d'une nouvelle qui reveilloit les esperances presque éteintes de son amour, se persuada d'abord qu'Almansine n'avoit pû plaire au Sultan, puisque ce Prince demandoit qu'on lui remît Attalide ; il eut peine à moderer sa joye & à empêcher que le Visir ne s'aperçût de ce qui se passoit dans son cœur. Amulaki con-

tinuoit cependant à lui exprimer la colere de l'Empereur, & lui rapporta toutes les ménaces qu'il en avoit reçû.

Ce tendre fils invita son pere à tranquiliser l'émotion qui l'agitoit, & lui dit : Ma sœur & moi sommes inconnus au Serrail, Seigneur, & nous nous ressemblons assez pour qu'on nous prenne aisément l'un pour l'autre ; donnez-moi ses habits & me conduisez au Serrail. Que feroit de toi l'Empereur ? dit le Visir. Soliman, reprit Achmet, est trop en colere contre vous, pour élever votre fille à la dignité de Sultane favorite ; il ne veut que vous punir. Permettez que je represente ma sœur, j'en sortirai à mon honneur, soit par mon adresse, soit par le secours d'Almansine, si l'Empereur l'aime. Vous retarderez du moins

de quelques jours le malheur qui ménace Attalide. Amulaki aimoit ſon fils, mais ſa tendreſſe pour ſa fille étoit exceſſive; ainſi quoiqu'il connût tout le riſque de cette nouvelle ſéparation, elle flatoit trop ſon inclination pour s'y oppoſer plus long-temps.

Les graces & la jeuneſſe d'Achmet, ſous les habits de ſa ſœur, rendoient ſon déguiſément ſi naturel, que le Viſir lui-même crut ſe méprendre. Il le ména au Serrail, & Soliman, pour témoigner plus de mépris au pere, ne daigna pas faire dévoiler la fille: conduiſez-la, dit-il à Haly, chef des Eunuques noirs, chez Almanſine, & ſi elle la reconnoît pour fille d'Amulaki, vous la revêtirez d'un habit d'Eſclave. Pour vous, Viſir, votre Palais vous

ſervira de priſon, à vous & à votre fils juſqu'à nouvel ordre: votre fille ſera occupée des plus vils offices du Serrail. Sans les prieres d'Almanſine, vous & votre famille auriez déja ſubi la peine que merite un Sujet, qui abuſe de ma confiance.

Haly preſenta la nouvelle Eſclave à Almanſine, & lui dit, en levant le voile d'Attalide: Madame, le Grand Seigneur demande ſi c'eſt là la fille du Viſir? Almanſine reconnut Achmet, malgré ſes habits; ſon trouble penſa la déconcerter, le danger d'un objet ſi cheri la ſoûtint. Oui, répondit-elle à Haly; mais dites à l'Empereur, qu'il ne me connoît pas encore, s'il croit flatter ma vanité en m'envoyant cette eſclave: ſi cependant il veut punir le pere

ſur la fille, je ne m'oppoſe point à ſes volontez, mais qu'il n'attende pas de moi que je ſerve ſa vengeance. Haly donna un habit d'Eſclave à Attalide, & rapporta cette réponſe au Sultan. Almanſine ſeule avec ſon amant feignit d'abord de n'avoir pas reconnu ce déguiſement; & l'amoureux Achmet auroit penſé qu'elle s'y méprenoit, s'il n'eût remarqué ſur ſon viſage des mouvemens embarraſſez, qui ſembloient lui prometre quelque événément favorable : il attendit en la regardant tendrement, qu'elle parlât la premiere. Almanſine, les yeux baiſſez commençoit un diſcours qu'elle n'achevoit pas. Réveuſe & inquiéte, elle garda quelque temps le ſilence, & elle alloit enfin le rompre, lorſqu'on lui annonça l'Em-

pereur. Retirez-vous, dit-elle à la fauſſe Attalide, en la pouſſant dans la chambre voiſine, votre vûë irriteroit peut-être Soliman ; prenez votre nouvel habit, & ne vous préſentez que lorſque je vous appellerai. Achmet ſortit par une porte pratiquée dans la ruelle du lit, & entra dans la chambre où logeoient les Eſclaves deſtinées au ſervice de la Sultane favorite. Le reſte des Eſclaves du Serrail obéït indifferemment aux autres Sultanes, ſans être attachées à pas une. C'eſt à cet état humiliant, que le Sultan deſtinoit la fille du Viſir.

Almanſine prit un air gai pour recevoir l'Empereur, & elle lui dit : la fille du Viſi[r] ſoûtient ſa diſgrace, ave[c] tant de douceur qu'elle [a] excité ma compaſſion. Ell[e]

met ſon bonheur à ne dépendre que de moi ; je lui ſuis aſſez redevable pour chercher à adoucir ſa condition, accordez-la moi, je vous prie, j'aurai ſoin qu'elle ne ſe préſente pas devant vous ; cette nouvelle preuve de votre bonté augmentera ma reconnoiſſance. J'avois réſolu, répondit le Sultan, de l'humilier davantage, mais dès qu'elle vous plaît, vous êtes la maîtreſſe de ſon ſort ; il ſuffit à ma vengeance que ſon pere la croye malheureuſe, & qu'il n'eſpere plus de la revoir. Il entâma enſuite une converſation des plus tendres; Almanſine y répondit avec tant de diſcretion, que Soliman en conçut une ſecrete joye, & qu'il ſe flatta d'un bonheur prochain. Cette belle craignoit qu'il ne prît envie au Sultan

de voir la fille du Visir & de l'entretenir, & qu'il ne reconnût facilement le jeune Achmet caché dans le Serrail sous les habits d'Attalide; pour éviter un coup si dangereux, la Sultane tourna la conversation sur d'autres sujets dont elle amusa l'Empereur jusqu'au moment qu'il la quitta.

Pour comprendre toute l'inquiétude d'Almansine, il faudroit être femme, & que l'ennuyeuse conversation d'un mari que l'on n'aime pas rétardât une premiere entrevûë avec un amant cheri, qui pour preuve de son amour a tout hazardé, & qui court risque dans ce moment, sur le plus leger soupçon, de perir par la main d'un jaloux tout-puissant. Cette situation est trop rare, & il n'y a que celles qui l'ont éprouvée, qui en peuvent

vent exprimer toutes les allarmes. Achmet colé contre la porte de la chambre écoutoit leur entretien ; il ne s'imaginoit pas qu'on s'en tînt à de vaines paroles ; tant de retenuë dans un Sultan lui sembloit un prodige.

Après le départ de Soliman, Almansine apprit à son Esclave qu'elle resteroit à son service. Elle avoit pris le parti de continuer de feindre, soit pour se conserver plus de liberté avec lui, soit pour s'éviter l'embarras d'une premiere déclaration. Une fille différe toujours l'aveu de sa défaite, & sur-tout lorsqu'elle ressent pour la premiere fois le pouvoir de l'amour. Achmet transporté de joye se jetta à ses pieds : Madame, lui dit-il, vous me reconnoissez. Je ne me flatte pas assez

pour me perſuader que ma préſence vous ſoit agréable : ma vie eſt entre vos mains, mais je ne puis plus être malheureux, puiſque je n'ai d'autre voye pour ſortir du Serrail que la mort. Que votre empreſſement à me demander au Sultan me combleroit de joye, ſi un autre motif que la pitié vous portoit à adoucir ma condition !

Je ſuis trop ſincere, lui repondit Almanſine, pour vous dire que je vous ai pris pour votre ſœur, quoique vous lui reſſembliez beaucoup. J'avois d'abord penſé que j'étois deſtinée pour vous, & que le Viſir m'achetoit dans ce deſſein, ne doutant pas qu'il n'eut aſſez de femmes pour lui.

Dans cette penſée je vous avois examiné avec attention; vous pouvez même vous en

être apperçû. Ma ſurpriſe & mon affliction furent à l'excès, quand j'entendis qu'il me retenoit pour lui, & qu'il m'emmenoit ſans vous rien dire ; elles augmenterent encore le lendemain, quand il m'apprit qu'il me deſtinoit au Serrail : je fais ſi peu de cas de cet honneur, que je ne trouvois de conſolation pour moi que dans l'eſperance de ne point plaire au Grand Seigneur, qui avoit promis de me renvoyer, en cas qu'il ne fût point touché de mes foibles attraits. Il en eſt arrivé tout autrement, le Sultan après m'avoir vûë, a réſolu de me garder, & quoique juſqu'ici j'aye lieu de me flatter qu'il aura pour moi plus d'égard que les Sultans n'en ont ordinairement pour leurs eſclaves, il eſt aiſé de prévoir que les choſes ne peuvent pas

ſubſiſter long-temps ſur le pied où elles ſont. J'avois pris un parti dont j'aurai le temps de vous parler ; mais votre arrivée ici , l'inquiétude qu'elle me donne , & la paſſion que vous me marquez , dérangent entierement mon projet.

Vous ne me parlez , Madame , que de mes ſentimens pour vous , lui dit Achmet ; j'ai été aſſez heureux pour trouver une occaſion de vous les prouver, ſans que vous puiſſiez en être offenſée ; mais vous ne me dites point s'ils vous ſont agréables , c'eſt de cela cependant que dependent ma vie ou ma mort.

Le danger que vous courez , répondit Almanſine , & auquel vous vous êtes expoſé ſi courageuſement, ce que vous avez penetré de mes ſentimens, & ce qui nous eſt deja arrivé

me persuadent que vous en êtes suffisamment instruit.

Quand j'aurois quelque lieu de me flatter, reprit Achmet, oserois-je le faire sans votre aveu, Madame ? ignorez-vous que l'on doute toûjours de son bonheur, quoique l'on ait lieu d'esperer ? Ce que j'ai fait est moins l'ouvrage de ma confiance que de mon désespoir, l'impossibilité de vivre sans vous m'a fait hazarder de vous donner une marque d'amour si convaincante que vous ne puissiez douter de mes sentimens, sans laquelle vous les auriés peut-être ignorés toute votre vie : je voulois en même-temps vous obliger à plaindre mon sort, car il n'est pas possible que je puisse cacher plus long-temps qui je suis.

Ces deux amans employe-

rent une partie de la nuit à s'entretenir de tout ce qui intereſſoit leur amour. Achmet lui rendit compte de ce qu'il avoit fait pour s'introduire dans le Serrail ; elle lui dit la maniere & le moyen dont elle s'étoit ſervie pour contenir la paſſion du Sultan. Ils paſſoient des mouvemens les plus vifs aux reflexions les plus triſtes. Le tendre Achmet ne pouvoit deffendre ſon cœur de quelque inquiétude ; le Sultan étoit jeune & bien fait, les marques d'amour qu'il donnoit à Almanſine par ſa retenuë & ſon reſpect, étoient plus grandes de la part d'un Maître abſolu, que tout ce qu'il venoit de faire : de plus, il falloit que ce reſpect ſe terminât un jour ou d'une façon tragique, ou d'une autre maniere qu'il trouvoit encore

plus fâcheuſe pour lui.

Almanſine de ſon côté etoit dans des allarmes cruelles ; elle achetoit bien cher le plaiſir de voir Achmet, par les craintes que ſa préſence lui donnoit.

Quelques jours ſe paſſerent ainſi ; le Sultan amoureux s'accommodoit aux volontés d'Almanſine, & elle employoit tout ſon eſprit à adoucir les manieres peu delicates du Serrail. Un jour ce Prince ſe fit un plaiſir de lui faire voir une pêche dont il avoit donné les ordres, & qu'il faiſoit faire exprès pour elle. La Mer borne les Jardins du Serrail, & baigne les murs d'une Terraſſe qui ſe termine à un Pavillon magnifique que les Sultans ont fait bâtir pour y venir prendre l'air ; car les Turcs n'ont au-

cun goût pour la promenade ; ils prennent ſeulement le frais aſſis ſur des carreaux, ou ſur des bancs auſſi bas que leurs Sophas.

Soliman conduiſit Almanſine dans ce Pavillon ; il lui fit remarquer la Mer toute couverte de barques de Pêcheurs, dont il y en avoit pluſieurs attachées par des anneaux de fer à la muraille de la Terraſſe.

Au premier ſignal toutes les barques ſe détacherent pour aller à la pêche. Elle fut magnifique, tant par la propreté des barques & les habillemens des Pêcheurs, que par la quantité de poiſſons que l'on prit. Almanſine parut ſatisfaite de cette galanterie ; elle admira la ſituation charmante de ce lieu, & demanda au Sultan la liberté d'y

retourner le lendemain ; elle le pria même de trouver bon qu'elle eût une clef de ce Pavillon, parceque le rivage de la Mer lui faiſoit plaiſir. Soliman y conſentit, & la pria ſeulement de n'y mener jamais aucune Sultane, parce qu'il vouloit qu'elle ſeule fût en droit d'y venir quand il y alloit pour ſe repoſer : elle n'eut aucune peine à le lui promettre, ce n'étoit pas là ſon deſſein.

Lorſqu'Almanſine fut de retour dans ſon appartement, elle appella ſon cher Achmet, & lui dit : je viens de voir une pêche que j'ai trouvée d'autant plus agréable, qu'elle m'a fait imaginer un moyen de ſortir d'ici avec vous ; elle lui dit qu'elle avoit remarqué que les barques des Pêcheurs arrivoient juſqu'au

pied de la Terrasse, & précisément au bas des fenêtres du Pavillon ; qu'elle en avoit demandé la clef au Sultan, & qu'elle iroit avec lui, dès la même nuit, visiter les lieux avec plus d'attention.

Achmet ne répondit rien à ce discours; il regardoit comme une chose presqu'impossible de sortir du Serrail ; il ne vouloit pas non plus contredire la Sultane, il avoit pris le parti de mourir quand il seroit temps ; sa seule inquiétude étoit pour elle, car il étoit inutile de vouloir détruire ses idées, c'est toûjours un plaisir présent que l'esperance.

Almansine en étoit cependant si occupée qu'elle fit un paquet de toutes les pierreries que le Sultan lui avoit donné, & les mit dans une cassette ; elle ne garda qu'un

diamant qu'elle enveloppa dans une lettre. Achmet la regardoit avec étonnement ; la gayeté que lui inſpiroient les preparatifs d'un voyage qu'il ne croyoit pas poſſible, & qui cependant pouvoit avancer leur perte, le plongea dans des reflexions triſtes ; la Sultane s'en apperçut, & lui en fit des reproches tendres.

Dès qu'il fut nuit nos deux amans ſortirent enſemble, & allerent dans le Pavillon ; Almanſine uniquement occupée de ſon projet gardoit le ſilence, & s'appuyoit ſur le balcon qui donne ſur la Mer ; le bruit qu'ils firent en entrant, fut entendu par un Pêcheur qui étoit dans ſa barque au-deſſous du Pavillon, & il dit auſſi-tôt à ſon fils ; allons-nous en, le Grand

Seigneur doit bien-tôt arriver dans ces lieux, puiſqu'on ouvre la porte du Pavillon : comme il ne vient jamais à des heures ſi indûës, il faut qu'il ait quelque affaire d'importance, il ſeroit ſans doute fâché de nous trouver ici ; nous pourrons accommoder nos filets à la pointe du jour.

La Sultane jugea que puiſqu'elle les entendoit, elle en pouvoit être entendue : achevez votre ouvrage, leur dit-elle, & recevez ſeulement le paquet que je vous jette, ce n'eſt qu'un échantillon de ma liberalité. Si vous êtes aſſez courageux pour exécuter ce que je vous propoſe, votre fortune eſt faite.

Le Pêcheur ramaſſa le paquet qui contenoit la lettre & le diamant ; il lut fort diſtinctement au clair de la Lu-

ne ce qu'Almanſine lui marquoit, il y rêva quelque temps, & lui répondit enſuite : ſi vous voulez, Madame, vous trouver ici demain à pareille heure, j'apporterai des cordes & des perches d'une longueur aſſez grande pour les porter juſqu'à vous ; nôtre Grand Prophéte fera le reſte.

Almanſine charmée de cette réponſe s'en retourna avec Achmet dans ſon appartement elle lui dit en y rentrant : Eh bien, Achmet, nous ſortirons demain d'eſclavage ? il lui reponditavec la même froideur, je le ſouhaite plus que je ne l'eſpere ; mais quand nous ſerions aſſez heureux pour ſortir du Serrail par cette voye, nous n'en ferons pas plus avancés, le Sultan nous pourſuivra, & nous ne pourrons lui échapper.

N'importe, répondit-elle, nous n'avons ni le tems ni l'occaſion de prendre des méſures plus exactes ; mais le Ciel nous ſera peut-être plus favorable que vous ne penſez. Ils paſſerent le reſte de la nuit à tout préparer pour leur fuite ; leurs projets étoient accompagnez de diſcours fort tendres, & de toute la fermeté que donne la neceſſité de vaincre ou de mourir.

Le Sultan vint prendre Almanſine le lendemain pour lui faire voir une nouvelle pêche ; elle étoit ordonnée differemment que la premiere, & ne lui cedoit ni en magnificence ni en beauté. Après la fête, Soliman ſe retira plus amoureux que jamais ; il avoit entretenu la Sultane longtemps de l'amour qu'elle lui avoit inſpiré ; Almanſine l'a-

voit écouté agréablement, & même lui avoit marqué plus de gayeté qu'à l'ordinaire ; elle lui laissa entendre aussi que les soins qu'il prenoit pour la divertir lui étoient agréables, & lui marquoient des sentimens dont elle étoit contente.

La nuit étant venuë, elle sortit avec Achmet comme la précedente nuit pour aller dans le Pavillon ; mais soit qu'elle fut arrivée de meilleure heure, ou que le Pêcheur n'eut pas encore pris son parti, la barque ne se trouva pas au lieu marqué ; jugez de leur inquiétude ! Achmet se seroit trouvé fort heureux dans ce moment, s'il en avoit été quitte pour la vie : la crainte que le Pêcheur n'eût trahi Almansine, & que le Sultan ne tournât son amour en fureur,

ne lui laiſſoit pas la force de parler.

Il étoit dans cet état lorſqu'Almanſine plus acceſſible à l'eſperance, lui dit qu'elle voyoit de loin quelque choſe, & que c'étoit ſans doute le Pêcheur. Achmet ne regardoit point du côté de la Mer, tant il étoit perſuadé que leur perte étoit ſûre, il approcha de la fenêtre, & jugea comme elle que c'étoit une barque; en effet c'étoit le Pêcheur qui venoit remplir ſa parole: il arrêta ſa barque ſous le Pavillon, & leur jetta des cordes, comme il avoit projetté; Almanſine deſcendit la premiere avec la caſſette qu'elle emportoit, Achmet deſcendit enſuite. Ils prirent l'un & l'autre en s'éloignant des habits que le Pêcheur avoit apporté pour eux, & ils jetterent les

leurs

leurs dans la Mer, de peur que le Pêcheur tenté de la valeur de celui d'Almanſine, n'en voulût conſerver quelque choſe, & que ce vêtement ne les fît découvrir dans la recherche qu'ils ne doutoient pas que l'on feroit d'eux.

Almanſine avoit eu la précaution de laiſſer ſur la table qui étoit au milieu du Pavillon, une lettre ouverte adreſſée au Sultan. Le lendemain ce Prince étant venu voir la Sultane ſelon ſa coûtume, & ne la trouvant point dans ſon appartement, il la fit chercher par tout le Serrail. Il ſe reſſouvint qu'il avoit trouvé bon qu'elle eût une clef du Pavillon, & crut qu'elle y pourroit être; mais il ne l'y trouva pas & il en frémit; ſon inquiétude augmenta lorſqu'il apperçut un papier ſur la table,

(c'étoit la lettre qu'Almansine y avoit laissée) elle étoit conçûë en ces termes.

ALMANSINE, à son Empereur & son Maître SOLIMAN.

Une passion malheureuse que j'ai sentie avant d'avoir éprouvé les bontés de votre Hautesse, m'a empêché de répondre à votre amour; il est juste que je prévienne le châtiment que je merite, & que vous seriez en droit de me faire : cette raison m'a fait prendre le parti de me jetter dans la Mer, trop Heureuse si je puis prouver à votre hautesse, parce que je fais contre moi-même, qu'elle ne doit pas condamner des sentimens involontaires. Attalide de son côté plus sensible à l'Esclavage qu'à la mort, veut suivre mon exemple : recevez donc, Seigneur, les dernieres marques de mon désespoir, & du regret que j'ai de paroître ingrate au plus

grand & au plus aimable Empereur qui ait jamais été,

ALMANSINE.

Le Sultan après avoir lû cette lettre plusieurs fois, ne put s'imaginer qu'Almansine eût préferé la mort au bonheur de lui plaire. La premiere chose qui lui vint dans l'esprit fut que la fille du Visir avoit conservé commerce de lettres avec son pere par le moyen de quelques Esclaves noirs, qu'elle en avoit fait part à Almansine, & qu'elles avoient pris des mesures ensemble pour sortir du Serrail. Il fut sur le point de faire mourir tous ses Esclaves dans des tourmens si horribles qu'ils fussent obligés de confesser la verité; mais trouvant quelque chose de trop barbare à sacrifier un si grand nombre

d'innocens pour un coupable, il jugea plus à propos d'envoyer à la maison du Visir, avec ordre de l'amener avec son fils. Ces ordres furent executés promptement, mais le Visir toûjours inquiet depuis qu'Achmet étoit dans le Serrail, courut à l'appartement du Jardin au premier bruit qu'il entendit, & fut assez heureux pour se sauver, avant que ceux que le Grand Seigneur envoyoit lui eussent fermé le passage. Les émissaires du Sultan ne trouverent que le prétendu Achmet qui étoit couché sur un sopha dans la Salle basse ; il en sortoit pour s'informer du bruit qu'il entendoit lorsqu'il fut arrêté & conduit devant le Sultan.

Dès que l'Empereur apprit la fuite du Visir, il fut confirmé dans sa pensée qu'il s'é-

toit enfui avec ſa fille & avec Almanſine, & que c'étoit lui qui leur en avoit fourni les moyens ; il ordonna au Chef des Eunuques de conduire Achmet dans un lieu reſerré, & de lui faire ſouffrir tous les tourmens imaginables juſqu'à cequ'il eût déclaré où étoient ſon pere & ſa ſœur.

Haly ſortit dans le deſſein d'exécuter les ordres du Sultan ; mais lorſqu'il voulut mettre la main ſur le feint Achmet : n'approche pas, lui dit-elle, je ſuis une fille, de pareils châtimens ne ſont pas convenables à mon ſexe ; fais-moi parler au Sultan, ou donne-moi la mort. Elle ôta en même temps ſon Turban, & ſes cheveux longs & naturellement friſés ſe répandirent ſur ſes épaules. L'Eunuque interdit retourna auprès du

Sultan pour lui apprendre cette nouvelle, & sçavoir sa volonté.

Ce Prince ordonna avec précipitation qu'on fît venir devant lui cette fille infortunée: je serai bien aise, dit-il, d'éclaircir par moi-même une avanture si surprenante. Haly rentra avec elle dans la chambre du Sultan.

Attalide avoit les cheveux épars; les yeux baissés, l'air noble & modeste. Soliman frappé de sa beauté comme d'un coup de foudre, & saisi d'un mouvement dont il ne fut pas le maître, se jetta à ses pieds pour lui demander excuse. Vous jugerez aisément quelle fut la surprise de cette aimable fille, lorsqu'elle vit dans cet état celui qui l'avoit traité indignement, & devant qui on la faisoit paroître en

criminelle, & dont elle n'attendoit que la mort, quoiqu'elle ne connût point son crime. La seule confiance qu'elle avoit en son innocence lui avoit fait demander de parler au Sultan sans esperer qu'il voulût l'entendre; elle s'en étoit même repentie, quand elle s'étoit vûë conduite devant lui. L'émotion & la frayeur dont elle fut saisie la firent tomber en foiblesse, & répandirent sur son beau visage une pâleur mortelle; elle fut promptement sécouru par les soins tendres & empressez du Sultan; les couleurs vives qui réparurent peu à peu sur ses levres firent connoître qu'elle étoit mieux.

Attalide ouvrit enfin ses beaux yeux, après avoir repris entiérement ses esprits; elle témoigna quelque honte d'être

avec l'habit d'un homme ; le Sultan lui fit apporter un habit magnifique, & la mena lui-même dans l'appartement qu'Almanſine venoit d'occuper, en la priant de ſe repoſer ; il feignit enſuite de ſe retirer pour ne pas la contraindre ; mais il reſta dans une chambre voiſine avec Haly qu'il retint ſeul.

Qu'elle eſt belle, lui diſoit le Sultan ! que j'en ai été frappé ! Que je crains de lui avoir déplû par l'état où mes ordres l'ont miſe ; elle me craindra, l'amour & la crainte ne vont point enſemble. Seigneur, lui diſoit Haly, vous n'aimez point en Sultan ; ce ſont les ménagemens que vous avez eus pour Almanſine qui lui ont donné la hardieſſe de vous offenſer. Je puis avoir eu tort, reprit le Sultan, à l'égard d'Al-

d'Almanſine ; mais pour celle-ci j'ai raiſon , elle m'a vû pour la premiere fois comme ſon perſecuteur , je ſuis cauſe des plaintes que je l'entends faire , & je tremble que les Noirs n'y ayent donné trop de ſujet. Non , Seigneur , elle ne nous a pas donné le temps d'exécuter vos ordres. Mes ordres étoient, reprit le Sultan en colere , pour Achmet , & non pas pour elle. Seigneur, répartit Haly, nous ſommes préſentement inſtruits de vos ſentimens, notre reſpect pour elle égalera notre obéiſſance pour vous.

Le Sultan fit ſigne à l'Eunuque de ſe retirer , & lui ordonna de faire ſçavoir qu'il coucheroit dans le Serrail & dans la chambre de l'Eſclave d'Almanſine. Il ne ſcavoit pas encore le nom d'Attalide , &

quoiqu'il eût une impatience extrême de l'apprendre, la crainte de l'incommoder en la faiſant trop parler, l'avoit obligé de remettre au lendemain à s'éclaircir de ſa curioſité.

Il diſoit en lui-même : j'étois la dupe d'Almanſine, parce que je l'aimois mediocrement, il y a une grande difference du goût à la paſſion, on ne ſçauroit en juger que lorſqu'on a ſenti l'un & l'autre ; l'on ſuit un goût de fantaiſie, mais une paſſion nous entraîne ; on eſt capable de réflechir quand on n'eſt point frapé vivement, mais une grande paſſion eſt plus forte que nous ; on eſt forcé de lui obéir, rien ne peut la contredire : il ne dépend pas de moi, par exemple, de ne pas demeurer ici ; la mort me ſeroit moins cruelle que de m'en

éloigner ; je n'étois pas ainſi pour Almanſine, je la voyois avec plaiſir, l'eſperance de lui plaire me flattoit, mais je la quittois tous les jours, je pouvois vaquer au ſoin de mes Etats juſqu'au moment que je devois la revoir. Quelle difference !

Pendant que le Sultan faiſoit ces réflexions, Attalide accablée des divers mouvemens dont elle avoit été agitée pendant toute cette journée, n'avoit pû fermer l'œil de toute la nuit. Le Sultan, qu'elle n'avoit vû que dans un moment de frayeur, & qu'elle n'avoit preſque pas enviſagé, étoit toûjours preſent à ſon eſprit, elle ſe rappelloit avec plaiſir qu'elle l'avoit vû à ſes pieds, & qu'il lui avoit marqué de l'inquiétude de ſon état, elle ſouhaitoit de le re-

voir le lendemain, & de le trouver aimable. La nuit se passa dans cette situation de part & d'autre. Dès la pointe du jour le Sultan, qui ne s'étoit pas couché & qui n'avoit pû dormir un moment, entendit Attalide qui sortoit de son lit & marchoit à tâton dans son appartement : il entra aussi-tôt dans sa chambre. Attalide qui se croyoit seule fut extrêmement effrayée de sentir un homme qui l'arrêtoit; mais l'Empereur la rassura tendrement, & lui dit : que voulez-vous faire, Madame ? qui peut troubler un sommeil aussi précieux que le vôtre ? voudriez-vous aussi me quitter ? Attalide qui l'avoit reconnu à sa voix répondit à toutes ces demandes, en lui disant : Seigneur, je ne puis dormir, & dans l'impatience de revoir la

lumiere, j'allois ouvrir une fenêtre pour voir s'il étoit jour & faire ma priere du matin; mais d'où ſortez-vous, ajouta-t-elle, je croyois être ſeule en cet appartement? Je n'ai voulu confier à perſonne le ſoin de vous ſervir, repartit le Sultan, & pour ne point troubler votre ſommeil, je m'étois retiré dans la chambre voiſine; mais l'amour que vous m'avez inſpiré ne m'a pas permis de m'éloigner davantage. Seigneur, lui dit Attalide, je ne devois pas me flatter de vous avoir donné de l'amour; l'état où vous m'avez vûë peut faire compaſſion, c'eſt, je croi, le ſeul ſentiment qu'il puiſſe inſpirer. Je vous ſupplie, lui dit le Sultan, d'oublier, s'il ſe peut, tout ce qui s'eſt paſſé: vous auriez horreur d'un homme qui vous a donné tant d'in-

quiétude, & qui, peu après; vous parle d'amour; mon ignorance est excusable, vous avez été prise avec les habits d'un homme qui m'a offensé; je ne pouvois deviner qui vous étiez; je suis même fort curieux de sçavoir quelle peut être la cause de votre déguisement. Seigneur, lui dit Attalide, je n'en ai jamais sçû la raison, je vous dirai seulement que mon pere m'a fait prendre les habits de mon frere, qu'il m'a ordonné depuis plusieurs jours de me servir de la ressemblance qui est entre nous pour tromper jusqu'à nos Esclaves; que mon frere est sorti de la maison avec mes habits, sans m'avoir jamais dit où il alloit.

Vous êtes donc la fille du Visir? oui, Seigneur, répondit Attalide, je croyois que vous

le ſçaviez ; les Noirs m'ont demandé, de votre part, des nouvelles de l'Eſclave Almanſine, mais je ne l'ai vûë qu'une nuit, je n'ai pû les inſtruire de ſon ſort. Je repoſois dans une ſalle baſſe, lorſque les gens que vous avez envoyé à la maiſon de mon pere m'ont arrêtée & conduite ici en criminelle.

Je ſuis fort obligé, dit le Sultan, à la fuite d'Almanſine, puiſqu'elle eſt cauſe que vous êtes ici, Madame ; je ſouhaite que vous n'en ſoyez point fâchée ; vous y ſerez Maîtreſſe abſoluë, tout vous y ſera ſoumis juſqu'à moi-même. Si cela eſt, Seigneur faites-moi la grace de me dire pour quelle raiſon j'y ſuis, & quel étoit le ſujet de la colere qui vous a obligé de m'y faire conduire indignement.

Le Sultan lui conta ce qui

s'étoit passé à son sujet, les deux supercheries que le Visir lui avoit faites, & la fuite d'Almansine avec la prétenduë Attalide; il lui dit ensuite que croyant que le Visir les avoit fait sauver, il avoit envoyé chez lui pour s'assurer de sa personne, & connoître la verité, que l'on n'avoit point trouvé le Visir, & qu'elle avoit été prise & amenée pour Achmet son frere.

Le Visir, lui dit Attalide, n'a point de part à la fuite d'Almansine; il n'est pas sorti de sa maison depuis que vous lui avez donné son Palais pour prison, & je m'étonne qu'on ne l'ait pas trouvé lorsque vous avez envoyé; mais, Seigneur, continua Attalide, vous étiez donc bien amoureux d'Almansine, puisque vous preniez tant de soin pour la

retrouver?je ne vous avois pas encore vûë, Madame, reprit le Sultan; de plus il entroit, dans l'ordre que j'ai donné, plus de colere contre le Visir, que d'amour pour elle: je pensois même au moment que vous vous êtes levée, combien ce que je sens pour vous est different du goût que j'avois pour Almansine. Seigneur, dit Attalide, passe-t-on dans un moment d'une passion à une autre? Non, Madame, répondit le Sultan, si elles étoient égales; on aime pas autant que l'on peut aimer, toutes les fois qu'on le croit; on est de bonne foi lorsqu'on le dit, mais l'experience apprend que l'on s'est trompé. Vous croyez donc, Seigneur, dit Attalide, m'aimer beaucoup plus que vous n'aimiez Almansine? Je fais plus que le croire, Madame, reprit le

Sultan, car j'en ſuis certain; c'eſt l'amour que j'ai pour vous qui me fait connoître que je n'ai point aimé Almanſine. Si ce que vous me dites eſt vrai, Seigneur, je ſerai fort heureuſe; je trouvois beaucoup de legereté à changer ſi ſouvent, & j'avois tout lieu d'apprehender qu'il ne parût demain un nouvel objet qui m'effaçât de votre eſprit.

Je diſſiperai facilement vos ſoupçons, Madame, lui dit le Sultan, ſi vous voulez bien ſouffrir que je ſuive vos pas; & que j'emploïe le reſte de mes jours à vous prouver les ſentimens que j'ai pour vous.

Seigneur, les Sultans ont plus d'une choſe à faire, lui répondit Attalide, je ſerai très-contente pourvû que vous ne donniez point à d'autres les heures que vous pouvez paſſer dans le Serrail. Le Sul-

tan répondit à un aveu ſi tendre par les aſſurances les plus vives. Attalide profitant de ces momens favorables lui parla du Viſir, & demanda ſa grace. Le Sultan charmé de lui donner cette marque du pouvoir qu'elle avoit ſur ſon cœur, lui ſacrifia ſans peine toute ſa colere, pardonna au Viſir & lui accorda la liberté de le voir quelquefois en ſa préſence : outre cette grace, ce Prince ajoûta à tous les titres du Viſir la charge de Grand Jardinier qui donne les entrées du Serrail ; mais laiſſons le Sultan & Attalide pour parler d'Almanſine.

Elle arriva heureuſement avec Achmet dans la cabane du Pêcheur, qui les cacha tous deux dans un réduit où il mettoit ſes filets, & les autres choſes neceſſaires à ſon

ménage ; il leur dit de ne point ſortir de-là qu'il n'eût été comme à ſon ordinaire vendre ſon poiſſon à la ville. Il ſortit quelques heures après la pointe du jour.

Almanſine prit alors la parole & dit : vous aviez raiſon, Achmet, je ne croi pas que nous ſoyons plus avancés pour être ici, il me paroît encore plus difficile d'en ſortir que du Serrail. Achmet lui répondit : nôtre Grand Prophête & votre courage qui nous a conduit, nous ſortirons peut-être de ce mauvais pas.

Almanſine rêva quelque temps, enſuite elle prit la parole : je me ſouviens, dit-elle, d'avoir vû faire chez mon pere une pommade, dont on ſe ſervoit pour les Eſclaves, elle leur rendoit la peau plus

noire & plus luisante, il faut en faire, elle peut nous déguiser au point de n'être pas reconnus de ceux qui seront chargés de notre recherche, ils ne nous peuvent chercher que sur le portrait qu'on leur aura fait de nous. Cela seroit bon, dit Achmet, si nous étions noirs en effet, & si nous avions les traits faits comme eux, mais la couleur de notre peau ne prendroit qu'une legere impression, & nous donneroit un déguisement qui deviendroit suspect; pour moi, je suis d'avis que nous nous tenions cachés; si le Pêcheur voit venir quelqu'un pour chercher chez lui, nous monterons aussi-tôt dans sa barque, & nous gagnerons la pleine mer, il faut seulement être alerte, heureusement on découvre d'ici tout ce qui peut y aborder.

Si nous pouvions tenir la mer dans une barque le jour & la nuit, cela ſeroit aiſez bien, reprit Almanſine, mais il faut revenir coucher ici, & l'on peut nous y attendre; ſi nous ne pouvons pas nous donner la couleur & les traits des Noirs, nous pouvons au moins imiter celle de ces peuples qui ſont aux côtes de Coromandel, qui n'ont qu'une demi-teinte, & qui d'ailleurs ont les cheveux & les traits réguliers; nos habits ne ſont pas remarquables, leur pauvreté jointe à ce déguiſement, peut nous ſervir pendant la vivacité de notre recherche. Almanſine appella le fils du Pêcheur pour l'envoyer à Conſtantinople acheter les drogues neceſſaires à ſon projet. Le pere revint pendant ce temps-là, & leur dit

qu'il n'avoit entendu parler de rien, & que tout étoit tranquille.

Il avoit apporté des provisions, Almanſine & Achmet mangerent avec lui ; cependant le fils du Pêcheur revint de la ville fort effrayé, & leur conta le deſordre qui regnoit dans Conſtantinople, que la garde du Grand Seigneur s'étoit emparée de la maiſon du Viſir, & qu'il avoit vû ſon fils qu'on menoit au Sultan, qui étoit, diſoit-on, dans une furieuſe colere ; qu'il vouloit le faire mourir, s'il ne lui faiſoit retrouver une Sultane qui s'étoit ſauvée du Serrail par le moyen du Viſir. Il ſe tourna enſuite du côté d'Almanſine : c'eſt vous, je croi, Madame, que l'on cherche ; ſi l'on vient ici, nous ſommes tous perdus.

Achmet à ce recit fut accablé de douleur, il crut son pere & sa sœur dans des tourmens horribles, pour confesser une chose dont ils n'avoient aucune connoissance; il se reprochoit d'avoir consenti aux projets d'Almansine; j'aurois péri tout seul, disoit-il, & j'entraîne après moi Almansine, mon pere & ma sœur.

Almansine de son côté pensoit à peu près la même chose. Mon cher Achmet, lui disoit-elle, je ne suis pas surprise de votre affliction, je serois de même si j'étois à votre place; ce qui me donne le plus de chagrin, c'est que vous allez me haïr à cause des malheurs que j'attire sur vous & sur votre famille; mais faites reflexion, je vous prie, que tout ce que j'ai fait n'a

n'a été que pour me conserver toute entiere à vous, je me flattois que le Sultan pourroit croire que je m'étois jettée dans la mer comme je lui ai écrit ; il étoit impossible de prévoir qu'il auroit du soupçon du Visir, puisque nous ne pouvions avoir de commerce avec lui ; c'est une chose faite, & s'il ne faut que me livrer au Sultan pour détourner ce malheur, je le ferai volontiers, & me donnerai la mort en sa présence, pourvû que vous me permettiez de sauver vos jours ; oüi je me donnerai la mort devant lui, car je ne puis me résoudre de retomber en son pouvoir sans avoir pris les précautions necessaires pour qu'il ne puisse pas me sauver la vie & me pardonner.

Je suis si éloigné de vous

haïr, Madame, lui dit Achmet, que ce que vous dites me fait frémir ; il faut ſuivre notre deſtinée, ne ſonger qu'à ce qui peut contribuer à votre ſûreté, j'y ſuis lié inſéparablement, & je vous jure que je ne ſuis ſenſible à la mienne que par l'interêt que vous y prenez ; voyez donc ce que vous voulez faire, car je ſuis incapable de rien par mòi-même, je ne ſçaurois me tirer de la douleur où je ſuis, que par la crainte de vous perdre ; prenez ſoin de vous & de moi.

Almanſine le remercia, & courut faire ſa pommade, elle jugea à propos d'en faire l'eſſai ſur elle-même, de peur de n'avoir pas bien réuſſi, & qu'il n'y eût quelque choſe qui pût faire du mal à ſon amant. Cette drogue lui donna une couleur

bazannée qui la changea entierement ; charmée d'avoir ſi bien réuſſi, elle ſe hâta d'en frotter le viſage & les mains d'Achmet, ce qui fit un effet ſi conſiderable que le Pêcheur & ſon fils les méconnurent quand ils les virent. Il n'en falloit pas davantage pour remettre l'eſperance dans le cœur d'Almanſine qui fit tout ſon poſſible pour la faire paſſer auſſi dans celui de ſon amant.

Le lendemain le Pêcheur alla à Conſtantinople, comme à ſon ordinaire, il avoit paſſé la journée à la pêche, pendant qu'Almanſine & Achmet faiſoient le guet pour n'être point ſurpris.

La confiance d'Almanſine en ſon déguiſement étoit ſi grande, qu'elle regardoit continuellement par la fenêtre

qui étoit du côté de la Ville pour voir revenir le Pêcheur; elle l'apperçut enfin quand il fut dans une diſtance à pouvoir le diſtinguer, elle ne trouva rien de triſte ni d'inquiet dans ſa démarche, & elle dit à Achmet: venez voir notre Pêcheur, il nous apporte de bonnes nouvelles, ſon viſage me l'annonce. Il a ſans doute bien vendu ſon poiſſon, lui dit Achmet, la ſeule bonne nouvelle qu'il nous peut apporter, c'eſt que l'on ne nous a pas encore trouvez, & nous le ſçavons ſans lui. Le Pêcheur arriva comme il finiſſoit cette parole, & leur dit: les nouvelles de la Ville ſont bien différentes aujourd'hui de ce qu'elles étoient hier. Le Sultan qui croyoit qu'on avoit pris le fils du Viſir, parce que ſa fille étoit revêtuë de ſes ha-

bits, l'a voulu voir, il en est devenu amoureux, il a passé la nuit avec elle, & ce matin on a publié la grace du Visir: il étoit caché dans une maison voisine, où on l'avoit déja découvert avant de sçavoir que le Sultan lui pardonnoit; je l'ai vû passer, il avoit le visage gay & content. L'avez-vous vû lui-même, lui dit Achmet en l'interrompant, & le connoissez vous? Je l'ai vû souvent, lui dit le Pêcheur, dans les ruës de Constantinople, & je le connois très-bien.

O nôtre grand Prophête, dit Achmet, que vous êtes juste! & que vous êtes bon! Almansine eut tant de joye de voir Achmet hors de l'inquietude qu'il avoit pour son pere & pour sa sœur, qu'elle oublia de s'informer si l'on ne disoit rien d'elle, mais Ach-

met revenu à lui le demanda avec empressement au Pêcheur, qui lui répondit que le Sultan faisoit chercher Almansine avec beaucoup de soin pour la punir. Almansine prit la parole : que cela ne vous inquiette point, mon cher Achmet, sa nouvelle passion rallentira ma recherche ; nous n'avons qu'à nous tenir ici quelque tems sans sortir, nous aurons tous les jours des nouvelles de la Ville, sur lesquelles nous prendrons nos mesures.

Quoique nos amans ne fussent pas loin du Serrail, ils étoient ensemble, & rien ne troubloit leurs plaisirs. Il ne leur en falloit pas davantage pour se trouver parfaitement heureux. Ils recevoient tous les jours par le Pêcheur de nouvelles confirmations de l'a-

mour du Sultan pour Attalide ; c'étoit autant de ſujets de ſécurité pour eux, ils n'ont peut-être jamais paſſé de plus doux momens. Au bout de quelques jours, Almanſine dit à Achmet, nous ne pouvons pas demeurer ici toute notre vie ; le Pêcheur veut, dit-elle, ſe défaire de ſon diamant, depuis hier il m'en a parlé dix fois : il faut que nous ſoyons partis pour qu'il le puiſſe vendre en ſureté pour lui & pour nous. J'ai imaginé qu'il faut que nous faſſions un pellerinage à la Meque pour voir le tombeau de Mahomet, & le remercier ; enſuite nous nous établirons dans quelque Iſle ; avec ce que nous avons de pierreries, nous aurons de quoi vivre paiſiblement.

Achmet approuva ce deſſein, & il chargea le Pêcheur

de s'informer s'il n'y avoit point de Vaiſſeau qui fît voile de ce côté-là ; le Pêcheur en trouva un , & fit marché avec le Capitaine pour deux voyageurs. Lorſque tout fut convenu, ils firent leurs préparatifs pour ce voyage , & après avoir récompenſé liberalement le Pêcheur, ils furent conduits heureuſement juſqu'au Vaiſſeau où ils s'embarquerent.

Lorſque le Pêcheur eut vû partir le Vaiſſeau, il retourna avec grande impatience dans la Ville pour vendre ſes diamans ; il s'adreſſa pour cela aux plus fameux Marchands, qui jugerent à leur beauté qu'ils ne pouvoient appartenir qu'au Sultan , & ne pouvant comprendre par quel hazard ils étoient entre les mains d'un Pêcheur, ils l'arrêterent; l'un

l'un d'eux alla porter les diamans à Soliman qui les reconnut pour être du nombre de ceux qu'il avoit donnés à Almanſine. Le Sultan dit qu'il vouloit parler lui-même à celui qu'on venoit d'arrêter ; le Marchand alla le chercher & l'amena devant le Grand Seigneur. La crainte & la préſence du Sultan firent tout avoüer au Pêcheur qui n'oublia aucune circonſtance, pas même celle du déguiſement des fugitifs. Sa bonne foi lui ſauva la vie, le Sultan lui pardonna, & ſe contenta de reprendre ſes diamans, qu'il porta dans le moment même à Attalide en lui racontant ce que le Pêcheur avoit dit d'Almanſine & d'Achmet ; car depuis qu'il s'étoit éclairci avec le Viſir, il ſçavoit toutes les métamorphoſes du jeune Ach-

met, & ne doutoit point que ce ne fut lui qui ſous l'habit d'Eſclave avoit ſervi la Sultane, & avoit prit la fuite avec elle.

Le Sultan fit partir en même temps une frégate des plus legeres, pour atteindre ce vaiſſeau qui venoit de ſortir du port, & il chargea le Capitaine de quelques ordres ſecrets. La frégate joignit bientôt le vaiſſeau, & après avoir reconnu le Pavillon, & avoir fait les ſignaux ordinaires, le Capitaine deſcendit dans ſa chaloupe, & vint à bord; ſon premier ſoin fut de faire enfermer tous les paſſagers, & de les examiner enſuite ſéparément l'un après l'autre. Achmet & Almanſine ne purent échapper à cette recherche malgré leur déguiſement; le jeune Amant fut tranſporté

aussitôt dans la frégate, & Almansine renfermée sous une garde assurée dans la chambre du Capitaine de Vaisseau. La frégate reprit ensuite le chemin de Constantinople, & le Vaisseau continua sa route pour Smyrne, avec ordre d'y attendre des nouvelles du Sultan au sujet de l'infortunée Almansine.

Cette tendre Amante ne put soutenir un si cruel revers, ni voir partir son cher Achmet; sa constance & ses forces l'abandonnerent, & l'on eût beaucoup de peine à la faire revenir. Elle se persuadoit que le Sultan ne les avoit fait séparer que par un reste de bonté pour elle, & pour avoir un pretexte de ne sauver la vie qu'à elle seule; mais elle avoit pris la résolution de se donner la mort, plustôt que de

ſurvivre un moment à ſon malheureux amant.

D'un autre côté Achmet qui ignoroit l'endroit où on le conduiſoit, n'étoit pas plus tranquille ; il arriva bientôt à Conſtantinople, mais à la vuë de cette ville, il ſentit augmenter ſes chagrins : cependant il avoit peu d'inquiétude pour lui, l'affliction d'Almanſine l'occupoit uniquement, & dans l'incertitude cruelle où il étoit de ſon ſort, il craignoit quelque ordre particulier contre elle. Ces triſtes reflexions l'occupoient tout entier pendant qu'on le conduiſoit au Serrail ; il étoit même devant le Sultan ſans le ſçavoir tant il étoit occupé de ces penſées funeſtes.

Le Sultan lui dit d'abord : Achmet, je ſçai ce qui eſt dû à votre inſolente temerité ;

mais je ne veux pas être votre Juge & votre Partie ; suivez-moi, vous apprendrez votre sort d'une autre bouche que de la mienne; il faut que ce soit dans le même lieu où vous m'avez offensé que votre condamnation soit prononcée. En achevant ces mots, il le mena dans l'appartement d'Attalide. Elle étoit assise sur un Sopha; mais dès qu'elle apperçut son frere, elle courut à lui les bras ouverts, avec une joye incroyable ; le Sultan m'a ordonné, lui dit-elle, de vous apprendre votre sentence, Achmet ; la voici. Ce Prince vous pardonne, il pousse sa bonté encore plus loin ; le Soudan d'Egypte vient de mourir, il vous envoye à sa place, & vous permet d'aller prendre Almansine qui est à Smyrne, & de l'emmener a-

vec. vous. La delicateſſe de ſes ſentimens pour moi l'a empêché de la faire conduire ici, il a cru que ſa préſence me pourroit donner quelque inquiétude.

Achmet étoit preſque ſans ſentiment, il ne pouvoit répondre à ſa ſœur, la préſence & les bontés du Sultan qu'il avoit offenſé lui ôtoient l'uſage de la parole. Il ſe jetta cependant à ſes pieds, & les tint long-temps embraſſés, & rappellant toutes ſes forces, il lui dit : vous connoiſſez, Seigneur, ma confuſion par mon ſilence, votre bonté & ma reconnoiſſance feront mon ſupplice à l'avenir. Si ma ſœur n'avoit pas été aſſez heureuſe pour vous faire connoître l'amour, je ne pourrois me juſtifier; je me flatte que mon reſpect & mon zele dans l'em-

ploi dont vous m'honorez, vous prouveront qu'il falloit une passion aussi tirannique pour obliger Achmet à manquer au plus grand & au plus aimable Empereur de l'univers ; c'est ce même aveuglement qui m'a conservé le cœur d'Almansine ; elle étoit prévenuë pour moi avant d'avoir vû votre Hautesse ; pardonnez-lui, Seigneur, de vous avoir préferé un miserable comme moi.

Le Sultan prit la parole, & dit : laissez le soin de votre justification à la Sultane ; embrassez votre pere que j'ai fait venir, & partez sur le champ ; l'inquiétude que doit avoir Almansine pourroit la rendre malade ; je vous enverai mes ordres pour le gouvernement de l'Egypte, lorsque vous serez arrivé à Smyrne. Achmet

ſortit après avoir dit adieu à la Sultane & à ſon pere, & s'embarqua ſur la même frégate qui l'avoit amené.

Il arriva à Smyrne ſans aucun accident, il y trouva Almanſine fort changée par l'inquiétude qu'elle avoit euë. La joye de revoir Achmet, la certitude de ne le jamais quitter, une grande fortune ſi peu attenduë; tout cela lui rendit aiſément ſon premier éclat. Ils partirent pour l'Egypte peu de temps après & ils y ſont depuis vingt-deux ans: leur paſſion eſt auſſi vive que le premier jour. J'ai oublié de vous dire, continua Gracieuſe, qu'Almanſine avoit retrouvé Haſſam & Zatime pendant l'abſence d'Achmet. Je vous dirai une autre fois par quelle avanture ils étoient venus à Smyrne; car j'entends du

bruit, & voilà le Genie Mahoufmaha qui vient.

En achevant ces paroles, Gracieuſe apperçût en effet le Genie qui arrivoit : ſoyez attentif, dit-elle à Zulma, à ce qu'il va faire. Ils remarquerent qu'il entroit par le haut du dôme, qui ſe levoit comme une calotte ; tout le reſte du Pavillon étoit ſcellé du Sceau de Laide des Laides, le Genie lui-même n'y auroit pas pû paſſer.

Gracieuſe fit deſcendre ſon char à côté des fenêtres, pour écouter ce qu'il diroit à la Princeſſe ; Mahoufmaha l'accabloit de reproches, & la menaçoit de la faire mourir ſi elle ne conſentoit à l'épouſer. Il ſçavoit bien cependant qu'il ne pouvoit rien ſur ſa perſonne que de ſon conſentement, par les précautions

que Gracieuse avoit prises après que la méchante Fée eut doüé la Princesse, mais la Princesse ignoroit ces circonstances, & quoiqu'elle eût une frayeur mortelle, elle resistoit courageusement, & le prioit même d'exécuter ses menaces.

Après quelques momens, Mahousmaha sortit par le même endroit dans une colere incroyable.

Gracieuse le laissa partir, & lorsqu'il fut suffisamment éloigné, elle leva comme lui la calotte du dôme du Pavillon, prit la Princesse entre ses bras, & la mit dans son char. Elle partit ensuite par une route opposée au Genie, la crainte qu'elle eût que Mahousmaha ne revînt sur ses pas, lui fit prendre la résolution de ne pas perdre un moment pour la confier aux

Nimphes. Elle éleva ſon char fort haut, & lorſqu'elle fut au milieu de la mer méditerannée, elle ſe précipita dedans avec une telle viteſſe, que la Princeſſe crut être perduë.

Le char, Gracieuſe, la Princeſſe & Zulma arriverent au fond de la mer en moins d'un inſtant. La ſurpriſe de la Princeſſe fut grande de ſe trouver au fond de l'eau, & d'y voir les plus belles habitations du monde. Pour Zulma il ne pouvoit plus être ſurpris de rien.

Le char de Gracieuſe s'arrêta à une grande porte de criſtal, qui fermoit une Ville de même matiere; elle étoit éclairée, quoiqu'elle fût au fond de la mer, par un beau ſoleil; cela n'eſt pas ſurprenant, puiſque c'eſt le même

que celui qui brille ſur notre horizon.

Je ſçai bien que des Aſtrologues prétendent qu'il tourne autour de la terre ; d'autre que la terre tourne elle-même, & qu'il éclaire l'autre partie du monde quand il ſe cache pour nous ; mais ils ſe trompent ; les anciens plus habiles convenoient qu'il alloit ſe coucher chez Tetys ; Or Tetys, les Naïades & toutes les Divinités de la mer dont ils ont eû une connoiſſance aſſez imparfaite, n'étoient autre choſe que les Nimphes dont je vous parle.

Je n'ai fait cette digreſſion que pour prévenir de mauvais eſprits entêtés des prétenduës découvertes qui ont été faites ſur les aſtres, qui pourroient me taxer d'ignorance, & pour leur faire voir que j'en

ſçai plus qu'eux, puiſque j'en parle de ſcience certaine.

Il eſt donc conſtant que le ſoleil rentre dans la mer quand il ceſſe de nous éclairer, & qu'il n'en ſort que pour nous rendre la lumiere; c'eſt ainſi que l'a ordonné le Deſtin.

Les peuples de la mer ont des nuits comme nous, auſquelles ils ſuppléent par des lampes de criſtal de même matiére que leurs Palais, qui leur donnent la plus agréable lumiere que l'on puiſſe voir.

Gracieuſe arriva donc à cette porte, elle deſcendit de ſon char avec Achmet, & la Princeſſe, & elle dit aux Aigles qui traînoient ſon char de revenir le lendemain à la même heure. Elle fut reçûë par un nombre infini de

Nimphes au moins aussi belles que les Sylphides. Elles l'avoient vû descendre, & elles venoient en foule lui demander ses ordres; Gracieuse leur dit qu'elle leur amenoit la Princesse de Perse pour leur en confier le soin jusqu'à ce qu'elle pût en disposer autrement.

Gracieuse se tourna du côté de la Princesse, qui n'avoit point encore parlé, & lui dit; pardonnez-moi la frayeur que j'ai été obligée de vous donner, je n'avois pas le tems nécessaire pour vous avertir de ce que je voulois faire pour vous; je vous avois même ôté l'usage de la voix pour vous empêcher de crier dans le premier moment de votre surprise, & il étoit d'une si grande conséquence d'observer ces formalitez, que le moindre

bruit auroit fait revenir le Genie ſur ſes pas ; il eſt auſſi prompt que nous à tout ce qu'il fait ; j'aurois eu un combat à livrer avec lui ; votre préſence & celle de Zulma m'auroit fort embarraſſé: vous êtes préſentement en ſûreté, & vous pouvez dire & faire tout ce que vous voudrez.

La Princeſſe à qui Gracieuſe venoit de rendre la parole, la remercia avec beaucoup de grace & d'amitié ; elle avoit apprit par le Genie ce que c'étoit que les Fées, parce qu'il s'étoit vanté de ſa naiſſance & du pouvoir qu'il tenoit de ſa mere ; il lui avoit dit auſſi pluſieurs fois que le Deſtin lui avoit donné un ſouverain empire ſur elle, mais il ne lui avoit pas dit qu'elle étoit ſous la protection de Belle des Belles, afin qu'elle

n'eût aucune esperance de sortir du lieu où elle étoit.

Cependant ils arriverent dans le plus beau Palais de la Ville, il appartenoit à la Nimphe Meline, qui en fit les honneurs. Elle les reçut dans un appartement magnifique, & après quelques momens de repos, elle fit servir à manger à la Princesse & à Zulma. La Fée & les Nimphes qui l'accompagnoient firent un cercle autour d'eux, & la conversation roula sur l'évenement qui rassembloit une si brillante compagnie. La Princesse rêvoit & paroissoit peu attentive, elle rougissoit, elle vouloit parler, mais elle refermoit aussi-tôt la bouche avec un air embarassé; Gracieuse qui étoit auprès d'elle, & qui l'examinoit connut bientôt ses pensées les plus

plus ſecrettes, & lui dit : avoüez, Princeſſe, qu'on eſt bienheureuſe d'avoir affaire à gens qui entendent ſans qu'on ait la peine de s'expliquer, ſur-tout quand il eſt queſtion de certaine matiere ; elle approcha enſuite de ſon oreille, & lui dit : ma ſœur Agréable qui a préſidé à la naiſſance du Prince Ormoſa a reçû ordre de Belle des Belles d'aller à ſon ſecours, & de le tirer de la peine où l'a mis la douleur de vous avoir perduë ; il ne tiendra pas à nous que vous ſoyez heureux l'un & l'autre.

La Princeſſe lui baiſa la main, pour lui marquer ſa joye & ſa reconnoiſſance, & la pria de ne la pas laiſſer auſſi long temps dans cette Ville, qu'elle avoit été dans ſon Palais.

Gracieuſe ſourit, & lui dit qu'elle y ſeroit peu, mais qu'elle étoit ſûre que le temps lui paroîtroit beaucoup plus long. La Princeſſe rougit encore à ce diſcours; Gracieuſe pour la tirer de l'embarras où elle l'avoit mis, adreſſa la parole à la Nimphe, pour lui apprendre combien cette Princeſſe étoit chere à Belle des Belles.

Gracieuſe paſſa la nuit à donner les ordres pour la garde de la Princeſſe, & pour ſon divertiſſement; Meline s'en chargea, mais la Princeſſe étoit trop occupée d'Ormoſa pour croire que toute autre choſe que ſa préſence lui pût être bien agréable.

Quand le Soleil fut de retour, Gracieuſe dit aux Nimphes qu'elle vouloit partir ſans voir la Princeſſe, de peur

qu'elle ne lui fît quelques questions ſur le Prince Ormoſa, à quoi elle ne pouvoit encore lui répondre.

Les Nimphes reconduiſirent Gracieuſe & Zulma, juſqu'à la porte par où elle étoit arrivée ; elle fit remarquer à Zulma l'extrême beauté de cette Ville, la voûte de criſtal qui en formoit le ciel, & qui ſoutenoit ce prodigieux volume d'eau, que nous appellons Mer, les differentes couleurs qui y paroiſſent attachées par la reflexion des raïons du Soleil qui venoit de ſe coucher pour nous, & de ſe lever pour eux ; ce peuple qui habitoit ſous cette même voûte beau & bien fait ; en un mot un peuple nouveau qui n'avoit d'autres occupations que le plaiſir.

Gracieuſe montra auſſi à

Zulma une infinité de mortels, que le Deſtin avoit favoriſé dans les naufrages, & qu'il avoit ordonné aux Nimphes de retirer dans leurs habitations, pour leur procurer l'immortalité; on les diſtinguoit aiſément, parce que leur figure étoit infiniment moins belle.

Ils arriverent cependant à la porte, où ils trouverent le char; & après avoir dit adieu aux Nimphes, Gracieuſe partit avec Zulma, elle perça la voûte & l'eau, avec autant de rapidité qu'elle avoit fait en deſcendant; elle prit la route qui lui avoit été marquée par Belle des Belles par le milieu de l'air. En traverſant l'Egypte, elle s'arrêta ſubitement au-deſſus d'une des Piramides, Zulma en fut ſurpris, & la regarda pour

lui en demander la raiſon, mais la Fée lui fit ſigne de ſe taire, en mettant le doigt ſur ſa bouche; il remarqua qu'elle étoit fort attentive, & ſembloit écouter quelque choſe d'importance; pour lui il n'entendoit qu'une voix peu diſtincte qui proferoit quelques paroles d'un ton triſte.

Arrêtons-nous ici, dit Gracieuſe, je vois dans cette Piramide ruinée deux hommes qui ont beſoin de mon ſecours, je veux y deſcendre; mais pour attirer leur confiance, il faut que je ne paroiſſe pas ce que je ſuis, ni vous non plus.

Elle fit deſcendre ſon char à la porte de cette Piramide, & paſſa la main ſur le viſage de Zulma, enſuite ſur le ſien, & l'un & l'autre prirent la figure de deux vieillards très caſſés.

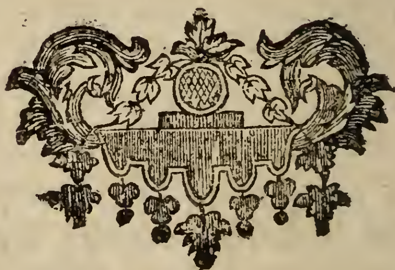
Gracieuſe entra la premiere dans le bas de cette Piramide, & dit à Zulma de la ſuivre. Deux hommes étoient aſſis ſur du jonc, dans le fond de cette eſpece de cave faite comme un tombeau. Tout le monde ſçait que les anciens Rois d'Egypte n'avoient point d'autres Mauſolées : le temps en a détruit pluſieurs, & ce qu'il en reſte eſt abandonné, comme le ſont toutes les vieilles mazures. L'un de ces deux hommes parut à Zulma, beau, bien fait & d'une mine très-haute : l'autre étoit courbé au point d'avoir preſque la tête à ſes pieds ; ſon viſage étoit difforme, les yeux rouges & chaſſieux, & les autres traits horribles.

Ils parurent l'un & l'autre ſurpris de voir entrer quelqu'un dans ce lieu ; celui qui

étoit bien fait prit la parole, & dit : Qui que vous soyez, sortez d'ici, vieillards, & nous y laissez seuls ; nous y sommes avant vous, & vous nous disputeriez la place avec peu de succès.

Gracieuse prit la parole avec un ton de voix cassée, & qui n'articuloit presque que des sons, & lui répondit : nous ne venons pas, mon frere & moi, pour vous importuner ; un orage nous a fait entrer ici, trouvez bon que nous y demeurions jusqu'à ce qu'il soit fini ; nous ne vous écouterons point, & vous pourrez parler en liberté. Après avoir ainsi gagné leur bienveillance, ils prirent place sur une pierre à quelque distance, & ils entendirent que celui qui leur avoit parlé, disoit au vieillard qui étoit assis auprès de lui :

Abenſaï, recommencez ce que vous me diſiez ; auſſi bien je ne ſçai encore que votre nom, & puiſque vous êtes malheureux ; ſoyez certain de ma compaſſion, ainſi que de mon ſecret ; je vous donnerai la même marque de confiance ſur ce qui me regarde, après que vous aurez parlé.





HISTOIRE D'ABENSAI.

LE Vieillard prit la parole en ces termes : je vous ai dit, Seigneur, que je suis fils du Roi de Tombut: j'étois né avec assez de grace, (quoique cela soit difficile à croire par l'état où vous me voyez). Pour l'esprit, vous en jugerez par vous-même.

Mon pere, qui vit encore, est un homme d'un sçavoir profond : il ne se communique à personne, & de son cabinet il gouverne avec sagesse un peuple très-grossier. On ne connoissoit avant son regne à Tombut aucune des commodités de la vie ; les bâtimens, & les habillemens y étoient negligés. On vendoit les enfans comme des esclaves

aux étrangers en échange des vivres dont on avoit bésoin ; depuis soixante & dix ans qu'il regne, il a défendu cet usage sous des peines rigoureuses, & il a réussi à faire observer cette loi, en fournissant par lui-même à chacun ce dont il a bésoin. Il a fait faire des habitations ; il a reglé l'Etat de façon que le travail fournit présentement avec abondance aux besoins des habitans, & que ses ordonnances en arrêtant la barbarie & le libertinage ont adouci & policé les mœurs. On ignore cependant d'où ce Prince tire tous les secours qu'il donne journellement à ses peuples. On ne lui voit aucune femme, quoiqu'on soit assuré qu'il a plusieurs enfans parmi lesquels il y en a de très-jeunes, dont il confie l'édu-

cation à un favori, qui seul de toute la Cour, a son logement dans le Palais.

Les premieres années de ma vie se sont écoulées très-heureusement. Mon pere du milieu de son cabinet gouvernoit sa maison de même que le Royaume de Tombut. Son favori nous présentoit à lui tous les matins dans une salle qui précede le cabinet du Roi. Ce Prince nous embrassoit avec tendresse, & après quelques discours sur la sagesse, il passoit dans une chambre voisine où il avoit coutume d'entretenir seul son favori, & de lui donner ses ordres pour la journée. Après cet entretien le Roi nous renvoyoit dans notre appartement, & le favori assembloit les Ministres du Roi, à qui il répétoit tout ce que mon

pere lui avoit dit. On admire la ſageſſe & la prudence de ſes loix. C'eſt dans ce conſeil que l'on diſtribue l'or & l'argent que le Roi envoye à tous ceux qu'il juge en avoir beſoin. Les choſes étoient ſur ce pied lorſque je ſuis ſorti de Tombut ; je ſuis perſuadé qu'elles ſubſiſtent de même.

J'avois environ dix - huit ans lorſqu'un accident , ou plûtôt ma curioſité,me précipita dans une abyme de maux. Mon pere prevenu en ma faveur , ſur le récit de ſon favori dont j 'avois gagné l'amitié , peut-être auſſi à cauſe que j'étois blanc , quoique lui-même & tous ſes enfans ſoient noirs ; mon pere , dis-je , me témoignoit beaucoup plus d'amitié qu'aux autres , & il me parloit ſouvent en particulier , quoique toûjours

en préſence de mes autres freres, pour leſquels il n'a jamais eu cette diſtinction. Son cabinet, ainſi que je vous l'ai dit, étoit à côté de la ſalle où nous le venions voir tous les jours, & la porte en reſtoit ouverte quand il en ſortoit pour venir à nous, & pour entretenir ſon favori. La confiance que j'avois en ſon amitié, & la curioſité ordinaire à la jeuneſſe, m'y firent entrer un jour; je n'y trouvai qu'une table de bois fort ſimple, une chaiſe de paille, & beaucoup de livres; j'en pris un qui étoit ſur la table, je l'ouvris au hazard & je prononçai deux mots que je n'entendois point. Dans le moment un petit homme parut à mes yeux; il étoit haut environ de deux pieds, habillé d'une veſte de Satin vert bor-

dée d'or ; ſon viſage étoit charmant, ſa tête blonde, ſes cheveux courts & friſés, & il portoit ſur l'oreille un bonnet bordé d'or comme ſon habit. Il avoit la taille, les jambes & les pieds proportionnés à ſa grandeur, enfin c'étoit une très-jolie poupée. Il monta ſur la table d'un air fort étourdi, & me dit : que me voulez-vous, mon Maître ? Il avoit monté apparemment ſur cette table ſans me regarder, croyant que c'étoit Orma (c'eſt le nom de mon pere) qui l'avoit appellé. Mon ſilence lui fit connoître qu'il s'étoit trompé ; il me lança un regard furieux, en me diſant avec colere: jeune homme, qui vous a rendu ſi téméraire, d'entrer ici, & de m'appeller ? J'allois lui répondre, mais il ne m'en donna pas le temps :

vous en ſerez puni de façon à vous en repentir long-temps, ajoûta-t'il, d'un ton de voix effroïable; enſuite il ſauta legérement ſur mes épaules, & alors il me parut ſi peſant que je fus obligé de me courber comme vous voyez. Il me paſſa enſuite ſa méchante petite main ſur le viſage, & je devins tel que je ſuis aujourd'hui: Va, me dit-il enſuite, te montrer à ton pere & à tes freres dans l'état où tu es. Quand il fut deſcendu de deſſus mes épaules, je me mis à ſes pieds pour le prier de me pardonner, & je lui dis que je n'avois fait cette faute que par ignorance & par hazard; il me répondit qu'il falloit inſtruire la jeuneſſe à ſes dépens, & diſparut en finiſſant ces paroles.

Je pris le parti de me ca-

cher, & de fuir pour toûjours de la présence de mon pere, & de celle de mes freres; mais je fus très-embarrassé pour exécuter cette résolution, & je ne vis aucun moyen de les éviter qu'en me jettant par la fenêtre; elle donnoit sur un jardin fermé par de grandes murailles, qui empêchoient qu'on ne pût voir Orma quand il s'y promenoit. Je fis le tour de ce jardin deux ou trois fois, afin d'en chercher l'issue, & m'en aller ensuite si loin que je ne pusse revenir dans la maison paternelle; mais ne trouvant point de porte, je revenois désesperé à la fenêtre par laquelle j'étois descendu, lorsqu'une femme à-peu-près de même grandeur que le petit homme qui m'a mis dans l'état où je suis, sortit de terre à mes yeux; elle me prit

par la main en pleurant, & frappa du pied deux fois ; aussitôt il parut devant nous un abîme, dans lequel elle se précipita en m'entraînant après elle. Je ne sçai quelle fut la suite de cette avanture, car je perdis connoissance à l'instant. Lorsque je revins à moi je me trouvai seul au milieu d'un grand chemin ; je parcourus des yeux tous les environs, & je ne pûs les reconnoître, quoique j'eusse très-souvent chassé dans toutes les campagnes de Tombut. J'apperçûs de très loin une Ville, & je pris le parti d'y aller, mais il étoit nuit quand j'arrivai, & ne pouvant aller plus avant, à cause de l'accablement & de la lassitude où j'étois, je restai sous la porte de la Ville où je m'endormis jusqu'au lever du Soleil, Il entroit déja beau-

coup de monde, & je me hâtai de les ſuivre; je demandai à ceux que je pûs joindre le nom de la Ville où j'étois, mais perſonne ne me répondit, & quelques uns ſe mirent à rire en me voyant, d'autres retournoient la vüë avec compaſſion. J'arrivai de cette façon à la porte d'une Moſquée, dans le temps qu'un Yman étoit prêt d'y entrer. Il marchoit d'un air grave, & il étoit ſuivi d'un nombre infini de peuple qui paroiſſoit lui porter beaucoup de reſpect. Je me mis ſur ſon chemin, & ſoulevant ma tête autant qu'il étoit en mon pouvoir, je lui fis la même queſtion que j'avois faite juſques-là inutilelement au peuple de la Ville. Il s'arrêta, & m'ayant fait une profonde reverence, en mettant la main à ſon turban,

il me dit : Seigneur, vous êtes à Bagdad. A ce mot de Bagdad, Zulma tréſaillit ; mais Gracieuſe lui fit ſigne de ſe contenir. Je fus ſurpris, continua Abenſaï, & avec raiſon de ce que cet homme m'appelloit Seigneur, avec la figure que j'avois. Je lui répondis de mon côté avec reſpect, & je lui fis encore quelques queſtions ; mais au lieu d'y répondre préciſément, il me dit : Seigneur, ſi vous me jugez digne de vous recevoir chez moi après la priere, je pourrai vous ſatisfaire ſur ce que vous avez envie de ſçavoir. Il entra en même temps dans la Moſquée, je le ſuivis, & j'aſſiſtai à la priere, après laquelle l'Yman vint droit à moi, & m'ayant encore ſalué, il me conduiſit chez lui, & me fit donner à

manger ; il ſe mit à table avec moi, & me ſervit avec beaucoup de reſpect. Je le priai de me dire à quoi je devois attribuer tant de marques de ſon attention ; & il me répondit : Seigneur, vos malheurs ne m'empêchent point de reconnoître le Sang dont vous êtes ſorti ; vous n'en ſçavez pas encore toute la grandeur, mais il ne m'eſt pas permis de vous l'apprendre ; je vous dirai ſeulement que vous vous appellez, Abenſaï, que vous êtes fils du Roi de Tombut, & que votre imprudence vous a mis dans l'état où vous êtes, & vous n'en pouvez ſortir qu'en recevant une piéce d'or de la main d'un homme ruiné ; il doit vous la donner par un pur motif de compaſſion, ſans que vous la lui demandiez. Si vous pouvez trou-

ver cet homme genereux, vous reprendrez votre premiere figure, & vous ſerez auſſi heureux que vous êtes à plaindre.

Je le remerciai de ſon avis, & l'eſperance de trouver quelque jour un adouciſſement favorable à mes maux, ralluma dans mon cœur quelques reſſentimens de joye. Où trouver, diſois-je en moi-même, un homme aſſez charitable pour ſe priver d'une piéce d'or par un pur motif de compaſſion, lorſque lui-même en aura un béſoin extrême? je n'en dois pas deſeſperer cependant, continuois-je, puiſque l'Yman ſçait que je dois reprendre ma figure par ce moyen. Après ces réflexions interieures, je dis à cet homme venerable que j'avois reſolu de demeurer quelque

temps à Bagdad, pour y chercher celui de qui je devois esperer la guérison & le soulagement à mes maux, & je le priai de me permettre de me retirer tous les soirs chez lui pour y prendre le repos dont j'aurois besoin. L'Yman me marqua qu'il consentoit avec plaisir à toutes mes demandes.

J'avois déja passé quelque temps à Bagdad, lorsqu'un jour je rentrai de meilleure heure qu'à l'ordinaire, parce qu'il avoit fait une extrême chaleur, & que j'étois très-fatigué; je cherchois un lieu frais & tranquille pour y reposer, & par hazard je pénétrai jusqu'à la porte du cabinet de mon hôte, où je l'apperçus debout parlant à l'oreille d'un homme qui avoit la phisionomie agréable, &

qui paroiſſoit âgé d'environ quarante ans. L'Yman parloit avec action, mais celui qui l'écoutoit ne s'en échauffoit pas davantage. Pour ne pas les interrompre, je tournai d'un autre côté, & j'apperçus une jeune fille aſſiſe dans un coin du cabinet ; ſa beauté me frappa. Je m'en approchai avec reſpect, & la ſaluai humblement, mais elle ne fit pas ſemblant de me voir. Ma figure eſt ſi extraordinaire que je n'avois encore trouvé perſonne qui pût me regarder ſans quelque émotion. Après lui avoir fait mon compliment, je lui fis excuſe d'oſer l'aborder malgré la frayeur que ma figure pouvoit lui inſpirer ; j'attendois ſa réponſe, mais elle garda encore un ſilence obſtiné. Ma ſurpriſe fut extrême, & je ne pûs concevoir

pourquoi elle ne faiſoit aucun mouvement. Mon Hôte tournant alors la tête,& me voyant parler dans cette poſture reſpectueuſe à une perſonne immobile , ſe mit à rire , & me dit : Abenſaï , vous perdez votre temps ; cette ſtatuë ne peut vous voir ni vous répondre ; tout autre que vous s'y méprendroit , & la croiroit vivante : elle eſt faite par un ouvrier ſi habile que l'on peut s'y tromper.

La ſtatuë à laquelle je parlois , eſt pareille à celle à qui vous adreſſiez votre compliment ; elle repreſente un ſage avec lequel je ſuis en grande liaiſon , & par ce moyen , ſans ſortir de mon cabinet , quand je parle à l'oreille de cette figure , mon ami m'entend , il répond pareillement à une autre figure qu'il tient de

de moi, & je l'entends de mẽme. Celle que vous voyez aſſiſe repreſente la fille de ce ſage ; il m'a chargé de ſon éducation , & ſans qu'il ſoit néceſſaire que je ſois auprés d'elle, je lui donne des préceptes de ſageſſe.

Ce diſcours augmenta encore ma ſurpriſe ; je le priai de m'inſtruire du nom du pere & de la fille , mais il me répondit qu'il ne lui étoit pas permis de ſatisfaire ma curioſité là-deſſus , & il m'invita à cacher avec plus de ſoin les empreſſemens que je reſſentois. Il avoit raiſon ; dans le triſte état où j'étois , & accablé de maux , je devois me trouver trop heureux de pouvoir parler à cette belle par une voye qui ne m'obligeoit pas à montrer mon infortune. Cependant je continuai de

parcourir la Ville tous les jours, moins pour chercher la perſonne charitable qui devoit me rendre ma premiere figure, que pour rencontrer le pere de la beauté que j'adorois, & faire connoiſſance avec lui pour m'introduire enſuite dans ſa maiſon. C'étoit tous les ſoirs un chagrin nouveau pour moi de ne l'avoir point rencontré ; je rentrois dans la Maiſon avec une triſteſſe mortelle, & ne manquois pas d'en faire part à ma ſtatuë; car l'Yman m'avoit laiſſé la liberté de la voir tous les jours, de l'entretenir de mon amour & de chercher auprès d'elle quelque conſolation. Je paſſai quelque tems dans cette yvreſſe d'amour qui ne laiſſe pas de donner du plaiſir, quoique les objets n'en ſoient pas réels; j'étois ſûr que cette perſonne

m'entendoit, qu'elle étoit persuadée par mes discours que j'étois infiniment amoureux ; il est vrai qu'elle ne me répondoit pas, & que je ne pouvois sçavoir si mon amour lui étoit agréable ; mais d'un autre côté je pensois que nul homme n'avoit la liberté de la voir. Je me flattois quelquefois que l'Yman vouloit la préparer par mes soins & mes discours à me voir sans horreur ; il me trouve peut-être, disois-je en moi-même, un assez bon parti pour cette fille, malgré le triste état où le sort m'a réduit ; le temps m'éclaircira de tout, ne songeons maintenant qu'à jouir du plaisir de la voir, & de lui parler.

Au bout de quelques mois, le Sage me dit : Abensaï, vous perdez ici votre temps ; si

vous aviez dû trouver dans Bagdad la perſonne qui vous tirera de l'état où vous êtes, vous l'auriez rencontrée; vous vous amuſez à parler d'amour ſans qu'on puiſſe vous répondre; il faut être en état de plaire lorſqu'on eſt amoureux. Faites vos réflexions ſur ce que je vous dis; je ne veux pas vous preſſer de partir, mais je ne veux pas auſſi que vous ayez à me reprocher de ne vous avoir pas dit ce que je penſe.

Je vous ſuis fort obligé, lui dis-je, je me ſuis fait la même leçon, mais j'avois b-ſoin de votre conſeil pour m'arracher à une image ſi parfaite.

Je pris auſſitôt la réſolution de ſortir de Bagdad, & dès le lendemain à la pointe du jour j'allai trouver le Sage, pour prendre congé de lui,

& parler encore une fois à la personne dont j'étois charmé. Je me jettai ensuite à genoux devant cette statuë, je lui dis les raisons de mon départ ; je l'assurai de l'excès de mon amour, & j'employai les termes les plus vifs pour la persuader, qu'il n'y avoit que la mort qui pût changer les sentimens que j'avois pour elle.

Le Sage avoit passé dans la chambre prochaine pour me laisser la liberté de parler sans témoin, il en avoit usé de même tout le temps que j'avois demeuré chez lui. Je ne pus m'empêcher, en lui disant adieu, de lui témoigner mon inquiétude sur le peu de moyens que j'avois pour faire mon voyage ; je le consultai ensuite sur les lieux où je devois aller : à cet égard, me dit-il, c'est à vous, Abensaï,

à vous déterminer, la Puiſſance ſuprême vous inſpirera. Vous ne devez pas avoir moins de tranquillité ſur vos beſoins; avez-vous manqué depuis que vous êtes ſorti de la maiſon paternelle ? Je compris qu'il avoit raiſon, je le priai d'oublier mon peu de confiance, & après mille proteſtations d'amitié & de reconnoiſſance, je l'embraſſai tendrement, & je ſortis de Bagdad à la pointe du jour. Je ne vous ennuyerai point, Seigneur, du récit de mes derniers voyages, & de tous les maux que j'ai ſouffert. Je vous dirai ſeulement qu'il ne m'eſt rien arrivé de remarquable depuis quatre ans que je n'ai ceſſé de marcher. Je ſuis arrivé ici après avoir fait le tour de l'Afrique, en ſuivant les côtes. J'ai coutume de paſſer les nuits, ou la

grande chaleur du jour dans le premier lieu que je trouve commode, & j'y séjourne quelquefois quand l'extrême lassitude m'ôte le pouvoir de marcher. Cette piramide que j'ai trouvée dans mon chemin m'a paru propre à me retirer ; je vous y ai trouvé, Seigneur, c'est le premier bonheur que j'ai senti depuis que je suis sorti de Bagdad ; vous avez eu plus de compassion de moi que de frayeur, & j'ai senti pour vous tout le respect que vous imposez par votre présence. Le plaisir d'apprendre les raisons qui vous obligent de vous cacher dans un endroit si peu convenable, me donnera une seconde consolation ; je vous supplie, Seigneur, de ne me point faire languir dans cette impatience,





HISTOIRE D'ABULMER.

JE m'appelle Abulmer, Seigneur, je ſuis fils du Soudan d'Egypte qui commande dans le pays où vous me voyez dans un état ſi malheureux, que vous conviendrez que vous êtes moins à plaindre. Il vous reſte la flateuſe eſperance de voir changer votre état ; vous aimez, & vous ne ſçavez point ſi vous êtes haï, moi je n'en puis douter, & ce qui augmente mon déſeſpoir, c'eſt que je ſerois heureux ſi j'avois été auſſi ſage que je ſuis amoureux.

Je ſuis né, continua-t-il, avec toutes ſortes d'eſperances ; mes parens avoient pour moi une amitié qui égaloit l'amour

l'amour qu'ils avoient l'un pour l'autre ; jamais paſſion n'a été plus conſtante, puiſqu'elle ſubſiſte encore. Ils m'ont élevé avec beaucoup de ſoin, & j'ai été aſſez heureux pour réuſſir dans tous mes exercices, & répondre aux eſperances qu'ils avoient conçuës de moi.

Ma paſſion dominante a été la chaſſe ; j'étois moins flatté des applaudiſſemens que je recevois dans mes exercices publics, que d'avoir tué quelques bêtes feroces.

Un jour que la pourſuite d'un taureau ſauvage m'avoit éloigné de mes gens, glorieux de l'avoir vaincu, j'en rapportois la tête, & je revenois au petit pas, le long des bords du Nil ; j'apperçus de loin une femme qui fuyoit, & qui étoit pourſuivie par

un de ces animaux dangereux, qui ne ſortent du Nil que pour chercher une proye. Mon cheval étoit preſque rendu; mais ne pouvant refuſer le ſecours que je devois à cette femme, je le pouſſai de vîteſſe ſur la bête, & je la fis rentrer dans le fleuve avec épouvante. La femme qu'elle avoit pourſuivie couroit toûjours, quoique je lui criaſſe de toute ma force qu'elle n'avoit rien à craindre; elle arriva à l'entrée de cette pyramide où nous ſommes préſentement. Je la ſuivis, & je la trouvai couchée à terre, comme une perſonne à qui les forces avoient manqué, & preſque évanoüie de frayeur & de laſſitude; mais cet état n'avoit rien diminué de ſa beauté, & j'en fus ſi vivement touché que

je ne pus prononcer un ſeul mot. Cependant les forces lui revenant peu-à-peu, elle ſouleva la tête, & me regardant avec un air fort doux, elle me dit : je vous dois la vie, Seigneur, & je ne ferai aucune façon de vous dire que l'on eſt heureuſe d'être engagée par reconnoiſſance à aimer une perſonne comme vous. Ces paroles étoient prononcées avec tant de grace, & ſortoient d'une bouche ſi charmante, qu'elles allerent juſqu'à mon cœur.

L'amour commence toûjours par nous flatter, il ne fait ſentir ſes peines que lorſque nous ne ſommes plus à portée de l'éloigner : il n'y a que l'experience qui puiſſe nous apprendre à nous tenir ſur nos gardes contre des commencemens qui ſont ſi ſédui-

ſans : hélas ! je n'avois encore aucune connoiſſance des effets cruels de cette paſſion.

Le commerce des femmes eſt interdit aux jeunes gens parmi nous, & je n'ai jamais eu de goût pour celles qui ſont trop communes; mon éducation m'en avoit eloigné. Je ſentis tout le charme de ce premier moment qui nous porte à aimer, & mon cœur ſe livra tout entier à cette paſſion qui cauſe aujourd'hui tous mes malheurs : cette perſonne étoit parfaitement belle ; ſes diſcours étoient flatteurs ; & quoiqu'ils fuſſent un peu trop libres pour un homme qu'elle ne connoiſſoit point, la magnificence de ſes habits ne me permettoit pas de croire qu'elle fût une femme du commun.

Je lui preſentai la main

pour la relever sans lui rien dire, elle la reçut avec une politesse noble qui me confirma dans les reflexions que je venois de faire ; sa beauté s'augmenta à mes yeux ; ses graces & la liberté de sa taille, y donnoient encore un nouvel éclat.

Mais, Seigneur, admirez mon innocence ; je disputois tous les jours avec succès contre les plus sçavans du Caire, & cependant il me fut impossible d'exprimer ce que je sentois, tant j'étois agité. Cette aimable personne fut encore obligée de reprendre la parole, & me dit : je juge à votre habit & à votre turban que je dois vous nommer Seigneur ; le secours que vous venez de me donner, me fait esperer que vous serez assez genereux pour me remener ici-

près dans une habitation qui m'appartient, & où l'on eſt ſans doute en peine de moi. Vous avez raiſon, lui repondis-je, Madame, de croire que je ferai tout ce qu'il vous plaira de me commander; mais ſi le lieu où vous voulez que je vous conduiſe eſt aſſez loin pour ne pouvoir pas y aller à pied, je ne puis vous offrir qu'un cheval hors d'haleine, qui peut-être expire à cette porte. Puiſque cela eſt, me répondit-elle, il vaut mieux paſſer ici la nuit, à moins que vous ne craigniez de déplaire à quelqu'un qui vous attend ſans doute ce ſoir avec impatience. Je ne crains, Madame, que de vous quitter, & ſi vous le trouvez bon, je demeurerai non ſeulement cette nuit, mais tout le reſte de ma vie auprès de vous. Je me trou-

verois trop heureuſe, Seigneur, me dit-elle, mais je ſerois bien fâchée de vous mettre à une épreuve ſi rude ; je ſçai diſtinguer un diſcours poli de ceux qu'on doit prendre à la lettre. Non, Madame, lui répondis-je, celui-ci ne vient point de ma politeſſe, & puiſque vous ſcavez ſi bien connoître la verité, vous devez démêler mieux que je ne ſçaurois faire moi-même, ce que je penſe dans ce moment. Je vous avoüerai, Seigneur, me dit-elle, que je dois être ſurpriſe du tems que vous avez été ſans parler, car il me ſemble que vous n'avez point ſujet d'être timide.

N'en devinez-vous point la raiſon, Madame, lui répondis-je ? mon peu d'experience m'empêche d'en juger, & je vous ſerois infiniment

obligé de me la developper : la crainte de vous dire quelque chose là-dessus que vous n'approuveriez peut-être pas.. Je vous entends Seigneur, me dit-elle en m'interrompant, vous ne me connoissez point ; vous vous trouvez seul avec une femme qui vous a dit sans doute trop promptement qu'elle vous trouvoit aimable ; je n'avois point eu le tems d'y faire réflexion, & vous avez jugé un peu trop legerement sur une verité que je n'ai pû retenir dans le premier mouvement de ma reconnoissance ; mais, Seigneur, je ne suis pas en peine, avec le tems, de vous donner meilleure opinion de moi. Si vous continuez une connoissance que le hazard a commencée, je suis sûre que vous concevrez pour moi l'estime que je merite.

J'ai pour vous, Madame, lui répondis-je, tout le respect que l'on doit au sexe, lorsque l'on est bien né; cela ne m'empêche pas d'admirer votre beauté : je pretends vous marquer mes sentimens par ma retenuë, vous reglerez mes actions, & si je ne puis regler ma pensée, je prendrai soin de vous la cacher. Je veux à l'avenir n'avoir d'autre dessein que celui de vous plaire; j'en fais mon unique bonheur. En quelque lieu que vous vouliez que je vous conduise, pourvû que je ne vous quitte plus, les deserts de l'Arabie n'auront rien d'affreux pour moi.

Quoi, Seigneur, me dit-elle, si vous ne pouviez me voir que dans cette masure, vous y viendriés avec plaisir, & vous quitteriez pour moi le Caire & votre Maîtresse? car

ſans doute, vous n'avez point encore de femmes à vous. Je n'ai jamais ſouhaité d'en avoir, lui repondis-je ; je mepriſe celles qui ſe plaiſent avec le premier venu, & je ne compte point ſur le cœur de celles que l'on enferme après les avoir achetées. J'approuve fort ce ſentiment, me dit-elle ; & puiſque vous avez de la délicateſſe, Seigneur, vous êtes capable d'une vraie paſſion : je ne veux pas cependant que vous demeuriez ici ſans en ſortir ; mais j'éxige de vous d'y venir tous les jours : j'aurai ſoin de m'y rendre, je ſerai avertie quand vous partirez du Caire. Vous feindrez d'aller à la chaſſe, vous quitterez vos Gens, comme vous faites quelquefois, & vous reviendrés ſur vos pas me trouver ici.

Tant que ce commerce vous conviendra, il ne finira pas ; mais ſi vous êtes capable de me faire la moindre infidelité, vous ne me reverrez jamais ; je ſuis bien-aiſe de vous avertir auſſi que je ne bornerai pas là ma vengeance, & qu'il n'y a rien que je ne ſois capable de faire pour vous marquer combien cette offenſe me ſera ſenſible. Songez-y bien avant de me répondre, & de vous engager avec moi.

J'étois ſi determiné à me conformer à toutes les volontés de cette aimable perſonne, que je n'eus aucune peine à lui faire tous les ſermens que je crûs capable de la raſſurer ſur la crainte qu'elle paroiſſoit avoir de quelque inconſtance de ma part.

Nous paſſâmes la nuit en converſation, ſans qu'elle

voulût me dire ſon nom, ni ſa condition, quoique je l'en preſſaſſe extrêmement. A la pointe du jour elle me dit: voilà l'heure qu'il faut que nous nous ſéparions, Seigneur; conduiſez-moi ſeulement juſqu'à une avenue de palmiers qui eſt devant ma maiſon, je ne veux pas que mes Eſclaves vous voyent; comme je puis diſpoſer de moi, je ſuis libre de ſortir ſeule pour me promener, j'en uſe de même tous les jours, & il ne m'étoit encore arrivé aucun accident.

Elle ſe leva enſuite, & je ſortis avec elle, pour l'accompagner par un petit ſentier juſqu'à cette allée de palmiers, dont elle m'avoit parlé, au bout de laquelle j'apperçus en effet une maiſon qui me parut très-belle, & que je ne pus reconnoître, quoique j'euſſe

chassé souvent de ce côté-là. Elle me dit adieu, & m'ordonna de me trouver le lendemain dans cette pyramide : elle voulut, je crois, me donner plus d'impatience de la revoir, par la défense qu'elle me fit d'y revenir le même jour, sous pretexte de le donner tout entier à rassurer ma famille qui auroit sans doute trouvé mauvais que j'eusse passé la nuit dehors.

Je la quittai avec peine, & voulois la conduire plus loin, mais elle s'y opposa ; je la suivis des yeux tant que je pus la voir. Si elle m'avoit paru belle à la lueur sombre qui est ici, elle m'éblouit au grand jour ; sa démarche legere & la grace qui étoit repandue dans toute sa personne, acheverent de me charmer.

Je demeurai quelque tems immobile après l'avoir perdue de vûë ; mais enfin, lorſque mes eſprits furent plus tranquilles je repris le chemin du Caire ; mon cheval, que je n'avois pû trouver en ſortant de la pyramide ſe preſenta devant moi à cent pas de là ; il étoit couché au pied d'ün arbre, & ſembloit m'attendre.

Un moment après, je rencontrai pluſieurs Eſclaves diſperſés qui me cherchoient par ordre de mon Pere ; je leur dis que mon cheval s'étoit rendu trop loin de la ville, & que j'avois trouvé à propos de le laiſſer repoſer pendant quelques heures ; ils me crurent & l'un d'eux courut annoncer mon retour.

Mon pere me fit quelques tendres reproches, ſur ma fureur pour la chaſſe ; je m'ex-

cuſai le mieux qu'il me fut poſſible, & je lui promis de la moderer. Sa réprimande ſervit de prétexte à l'inquiétude qui m'agita pendant toute la journée ; je ne pouvois demeurer un moment dans la même place ; je repaſſois dans mon eſprit juſqu'aux moindres paroles de la perſonne que j'avois vûë. Je croïois dans des momens que le rendez-vous qu'elle m'avoit donné pour le lendemain, n'étoit qu'un amuſement, & que ſe voïant ſeule avec un jeune homme dans un lieu auſſi retiré, elle avoit voulu me tenir dans le reſpect, en me donnant une eſperance qui me fît remettre au lendemain, ce qu'elle avoit peur que je ne tentaſſe dans la même nuit, ſi j'avois crû ne la revoir jamais ; l'affectation qu'elle avoit eue

de cacher ſon nom, après m'avoir fait dire le mien, me rendoit la verité ſuſpecte: enfin je paſſai cette journée & la nuit ſuivante dans des agitations que je ne puis exprimer; mais l'heure étant venuë où j'avois accoûtumé d'aller à la chaſſe, je partis du Caire, & je diſperſai d'abord mes gens, de façon que je me trouvai en liberté de venir ici. J'attachai mon cheval au palmier qui eſt auprès de la porte, & j'entrai, Seigneur, avec un battement de cœur qui faiſoit trembler mes jambes, & qui me mettoit hors d'état d'avancer. Je fis cependant quelques pas, & je tombai dès l'entrée de la voute; la perſonne qui devoit m'attendre étoit ici: elle fit un grand cri en me voyant à bas, &

vint promptement à moi pour me relever.

Rien ne peut exprimer, Seigneur, ce que je ſentis dans ce moment par le plaiſir de la revoir, & par l'interêt qu'elle paroiſſoit prendre à ce qui venoit de m'arriver : non, Seigneur, on ne meurt point de plaiſir, puiſque je ſuis encore en vie; je demeurai à ſes pieds, je les tins long-tems embraſſez ſans répondre aux queſtions qu'elle me faiſoit ſur ma chute; mon tranſport étoit trop grand pour qu'elle en ignorât la cauſe; toute autre que l'amour, & l'amour le plus violent, ne ſçauroit produire un ſi grand effet.

Je ne vous ennuierai point, Seigneur, de nos converſations: je venois ici tous les jours; il me paroiſſoit qu'elle n'avoit aucun doute ſur la verité de

ma paſſion ; elle me donnoit toutes les marques que je pouvois ſouhaiter, que celle qu'elle avoit pour moi, étoit auſſi vive ; j'étois par conſequent, Seigneur, le plus heureux de tous les hommes, puiſque j'étois, ſans doute, le plus amoureux.

Un jour venant ici à mon ordinaire, je m'égarai & ne pus jamais trouver un chemin que je faiſois tous les jours. Je tournai & retournai très-longtemps ſans voir cette pyramide. Le ſoleil étoit ſi violent que ne pouvant plus le ſoutenir, & me trouvant auprès d'une maiſon, je frappai à la porte : un Eſclave me vint ouvrir ; je lui dis que je m'étois égaré à la chaſſe, & je lui demandai la permiſſion d'entrer pour prendre quelques momens de repos, & rappeller

mes forces, parce que je ſentois que je m'affoibliſſois; il me répondit que j'étois le maître; que je pouvois me repoſer dans une ſalle baſſe où il n'y avoit perſonne, & que pendant ce temps il auroit ſoin de mon cheval; je le remerciai, & lui dis que je ne reſterois que le moins qu'il me ſeroit poſſible, parce que j'avois une affaire preſſée qui m'appelloit au Caire.

Au Caire, Seigneur? reprit l'Eſclave; ſçavez vous qu'il y a plus de vingt lieuës d'ici? je ne crois pas que vous ni vôtre cheval y arriviez aiſément d'aujourd'hui. Je fis un cri horrible à ces paroles, & me laiſſai tomber ſur un ſopha, penetré de douleur. Vous n'aurez pas de peine à croire, Seigneur, que j'étois au deſeſpoir; je croïois ne m'être égaré que

par ma faute & j'apprehendois que la personne qui m'attendoit ne me soupçonnât de lui preferer quelqu'autre plaisir ; je me ressouvenois qu'elle m'avois dit que si je lui faisois la moindre infidelité, je ne la reverrois jamais. Qui pourra lui persuader, disois-je en moi-même, que je me suis perdu dans un chemin que je fais tous les jours depuis un mois ? quoique cela soit vrai, cela n'est pas vraisemblable. J'étois dans ces tristes reflexions lorsqu'une jeune fille très-belle, ayant une couronne de fleurs sur la tête, un habit blanc bordé de fleurs, pareilles à celles dont elle étoit coëffée, entra avec des rafraîchissemens dans la chambre où j'étois; elle me dit en m'abordant, Seigneur, ma Maîtresse vient de vous voir entrer ici, elle

eſt dans le bain, elle m'envoye vous preſenter ces rafraîchiſſemens, & elle va venir tout à l'heure faire elle-même les honneurs de ſa maiſon.

Je lui ſuis fort obligé, répondis-je, mais il faut que je ſorte d'ici dans le moment; j'ai une affaire preſſée qui m'empêche de profiter de l'honneur qu'elle veut me faire. Seigneur, me répondit cette fille, vous ne commettrés pas une ſi grande impoliteſſe. Je me levai cependant ſans lui répondre, & je demandai mon cheval à l'Eſclave qui m'avoit ouvert. Comme j'entrois dans la cour, j'apperçus la Maîtreſſe de la maiſon qui venoit à moi: je voulus faire ſemblant de ne l'avoir point vûe; mais elle m'arrêta & me dit: je ſuis ſortie de mon bain, Seigneur, pour vous voir,

je me flatte que vous voudrez bien me donner un moment d'audience, j'ai quelque chose d'important à vous dire : je lui répondis que j'étois très fâché d'être obligé de la quitter, & de ne pouvoir l'entendre ; elle m'arrêta encore & me dit en colere ; vous pouvez ſans doute ne me pas écouter, mais il ne dépend plus de vous de ſortir d'ici. Que l'on ferme les portes, dit-elle, à cet Eſclave qui m'avoit ouvert, je veux voir ſi ce brutal mettra le ſabre à la main contre des femmes & un vil Eſclave. Ces paroles me firent rentrer en moi-même, je lui fis des excuſes de mon peu de politeſſe ; je l'aſſurai que ſi elle ſçavoit les affaires que j'avois, elle me pardonneroit.

Quelles affaires peus-tu avoir à ton âge, me dit-elle ? tu ne

dois ſonger qu'à l'amour; ſi c'eſt un rendez-vous on peut t'en dédommager. Elle me dit enſuite beaucoup de choſes fort preſſantes pour m'arrêter: mais j'avois ſi peu envie de l'entendre, que je ne faiſois aucune attention à ce qu'elle me diſoit. Elle s'en apperçut & s'en fâcha. Elle paſſa pluſieurs fois de la colere à la tendreſſe; elle étoit belle, elle parloit très-bien, elle me marquoit une paſſion très-vive, mais rien ne pût me retenir; je perſiſtai à lui demander en grace de me laiſſer ſortir: ma reſiſtance la choqua de telle maniere qu'elle s'évanouit; & je profitai du moment où l'on étoit occupé à la ſecourir pour monter à cheval, & ſortir de cette maiſon fatale. Quand j'eus fait environ quatre ou cinq cens pas, je crus recon-

noître le païs où j'étois, & y avoir chassé, mais il étoit directement opposé au lieu où je voulois aller; je poussai vivement mon cheval, & quelque diligence que je pus faire, je n'arrivai ici que lorsqu'il fut entierement nuit. Je trouvai la personne qui m'y avoit attendu qui en sortoit: je mis pied à terre pour lui conter mon avanture, mais elle ne voulut point m'entendre. Elle ceda cependant à mes prieres, & m'écouta froidement, & ensuite elle me dit, vous m'avez fait rentrer ici, Abulmer, pour me conter une fable; si vous n'avez rien autre à me dire, je ferai mieux d'en sortir: vous sçavez ce que je vous ai dit, songez-y. Elle me quitta en achevant ces paroles; je voulus la retenir, mais elle s'échappa de mes mains, avec tant

tant de legereté que je la perdis de vûë en un moment. Je retournai au Caire dans un desespoir incroïable ; je revins le lendemain ici, elle n'y étoit point ; je fis plusieurs jours de suite le même voïage inutilement. J'ignorois son nom, & je ne pouvois imaginer aucun moïen d'apprendre de ses nouvelles, & de lui donner des miennes ; cependant mon innocence ne pouvoit me rassurer, parce que toutes les apparences étoient contre moi. Ces reflexions me causerent un chagrin si violent, que j'en fus très-dangereusement malade, & je serois mort sans doute, si elle n'avoit pas trouvé le secret, de me faire tenir un billet où il y avoit ce peu de mots.

Je ne pousse pas la colere jusqu'à la mort, songez à rétablir vôtre santé : la premiere fois qu'elle vous permet

tra de sortir du Caire, vous trouverez votre amie dans le mémelieu où vous l'avez cherchée inutilement.

Ce billet me rappella à la vie ; cependant je doutois qu'il vint de la personne qui possedoit mon cœur : en effet, je n'avois vû entrer dans ma chambre que des gens attachés à mon pere ; je m'imaginai qu'il avoit fait épier mes actions depuis la nuit que j'avois couché dehors ; qu'il avoit appris mes rendez-vous à la pyramide ; qu'il avoit penetré le secret de mon amour en observant ma conduite ; enfin qu'il avoit conclu de toutes ces circonstances ramassées, que ma maladie provenoit de chagrin, & qu'il avoit resolu de me donner quelque esperance : j'étois d'autant plus confirmé dans cette pensée que je trouvois la lettre trop courte & trop

froide pour une perſonne qui m'avoit donné tant de marques d'une ſincere paſſion.

Malgré mes raiſonnemens, l'eſperance prit le deſſus & ma ſanté ſe rétablit ; mon impatience ne me permettant pas d'attendre qu'elle fût parfaite, je me fis mettre à cheval trois jours après pour venir ici, & j'eus le plaiſir d'y trouver ma maîtreſſe, qui pleinement convaincuë de mon innocence, calma mes chagrins par les plus tendres careſſes. La ſatisfaction qui brilloit dans mes yeux à mon retour, perſuada mon pere & ma mere que la chaſſe étoit abſolument neceſſaire à ma ſanté.

Je paſſai encore quelque temps dans cet état heureux ; je venois ici tous les jours, elle y étoit avant moi, mon bonheur

& mon amour remplissoient tout mon cœur & croissoient à chaque visite.

Un jour que je retournois au Caire au petit pas mon cheval s'arrêta & recula comme s'il avoit eu peur; je le piquai de l'éperon pour le faire avancer, il se cabra si brusquement qu'il me desarçonna & me renversa à terre sans me faire aucun mal. Dés qu'il se vit en liberté, il partit comme un trait, & je le perdis de vûë. Ma chute m'étourdit un peu, mais je repris bientôt mes sens & je me levai pour achever ma route à pied ; j'avois déja fait quelque chemin lorsqu'un Esclave noir se jetta à mes pieds, en versant un torrent de larmes: Seigneur, me dit-il, que vôtre valeur & vôtre generosité vous engagent

à venir avec moi délivrer une jeune Princesse de la tyrannie d'un monstre qui lui fait souffrir tous les jours mille maux ; vous avez peu de chemin à faire, elle n'est qu'à un mille d'ici : je lui repondis que je tenterois volontiers une pareille avanture, si je la pouvois croire veritable, mais qu'il étoit difficile de me persuader, qu'il se passât si proche du Caire, quelque chose d'injuste & de tyranique sans que le Soudan en fût informé, & qu'il en fût informé, sans y avoir mis ordre. Il le sçauroit sans doute, Seigneur, me dit l'Esclave, si on avoit pû le lui apprendre ; mais nous sommes arrivés hier en ce pays & nous changeons de demeure presque de jour à autre. Nôtre tyran est un Genie qui transporte la Princesse d'un lieu

dans un autre, comme il lui plaît; nous avons déja parcouru l'Afrique & l'Asie, sans qu'on ait jamais sçû où nous étions; il n'y a qu'une Gouvernante & moi qui soyons attachez à la Princesse, & l'on nous retient avec beaucoup de précaution; le Palais est gardé par des bêtes feroces qui ne laissent approcher personne. Je lui demandai comment il avoit pû faire pour en sortir, & me venir trouver? Seigneur, me répondit l'Esclave, ce sabre a le pouvoir d'éloigner les bêtes feroces; je suis sorti par son moyen, & je me suis caché pendant le jour dans ce petit bois où vos gens chassoient; l'un d'eux m'a assuré que vous passeriez par ici, & je vous y ai attendu; ce qu'il m'a dit de la bonté de votre cœur, m'a donné quelque espoir que vous

voudriez bien venir avec moi délivrer la Princeſſe, & je vous ai reconnu, Seigneur, quoique vous fuſſiez à pied, à l'extrême beauté dont ils m'ont dépeint vôtre perſonne.

Je vous trouve trop flatteur pour être veritable, lui dis-je, mais je ne veux pas que vous me ſoupçonniez de feindre quelque incredulité à deſſein de fuir une avanture auſſi extraordinaire que celle dont vous me parlez ; montrez-moi ſeulement le chemin que je dois tenir, & je le ſuivrai.

L'Eſclave marcha devant moi ſans me répondre. Après avoir traverſé une partie du bois dans lequel il m'avoit conduit, j'apperçûs de la lumiere à quelque diſtance de nous ; l'Eſclave ſe retourna & me dit : Seigneur, voilà le Pa-

lais dont je vous ai parlé ; vous trouverez à la porte des animaux de toutes eſpéces qui en défendent l'entrée ; mais vous les diſſiperez facilement avec ce ſabre que j'ai dérobé au Genie. Quand je fus muni de cette arme, le Noir me conduiſit à une porte qui me parut de fer ; deux lions d'une groſſeur prodigieuſe étoient couchés en travers vis-à-vis l'un de l'autre ; je marchai à eux le ſabre à la main, ils firent des rugiſſemens affreux & vinrent ſe coucher à mes piéds ; l'un d'eux frappa la porte avec ſa queue, & à l'inſtant elle s'ouvrit ; un grand nombre d'autres animaux, & de bêtes feroces ſortirent de pluſieurs petites loges de bois pour venir à moi ; je levai le ſabre en l'air pour les frapper, ils s'abaiſſe-

rent à mes pieds de même que les Lions, & je traverſai enſuite ſans autre difficulté une très-grande cour fort bien éclairée par des lumieres qui paroiſſoient des quatre côtés du bâtiment, qui me parut d'une beauté ſinguliere. Vis-à-vis de la porte par où j'étois entré, je trouvai quatre marches qui conduiſoient dans un ſalon éclairé de mille bougies jaunes; une porte ouverte oppoſée à celle par où j'entrois, me laiſſa voir un appartement tendu de noir comme le ſalon, & éclairé de même. J'entrai dans cet appartement qui étoit fort long, je traverſai toutes les chambres ſans y trouver perſonne : l'Eſclave qui m'avoit conduit avoit diſparu ſans que je m'en fuſſe apperçu; je trouvai au bout

de cet appartement lugubre un autre ſalon qui n'étoit point tendu de noir, il étoit éclairé par des bougies blanches, des colones de marbre blanc ſoutenoient la voûte; entre chaque colonne il y avoit une niche, & ſur un pied d'eſtal une figure noire comme l'Eſclave qui m'avoit conduit; elles avoient toutes le ſabre à la main, mais elles n'avoient aucun mouvement. Je m'arrêtai quelque temps à les examiner, & les voyant toûjours dans la même attitude, je jugeai qu'elles étoient de marbre. Au bout de ce ſalon il y avoit un tombeau de marbre noir élevé de terre par trois marches de marbre blanc; au bas de la premiere marche étoit aſſiſe une vieille femme, la tête dans ſes mains, & les coudes appuyés ſur ſes

genoux ; elle pleuroit amerement, & quoique j'approchasse près d'elle, elle ne parut pas y faire aucune attention. Je montai jusques au tombeau, & je soulevai un tapis de drap d'or qui couvroit une femme d'une beauté singuliere, dont le cœur, percé d'une fléche, paroissoit encore répandre quelque goute de sang. Je me doutai que c'étoit la malheureuse Princesse pour qui l'Esclave m'avoit demandé du secours. Il faut, dis-je en moi-même, qu'il ait appris que le Genie l'a tuée & abandonnée, puisqu'il m'a quitté ; c'est sans doute ce qui est cause que je suis arrivé dans ce lieu sans y trouver d'obstacles : dans l'état où le Genie a mis cette beauté, il ne se soucie point de la garder

puisqu'elle ne sçauroit plus lui donner de jalousie. Je voulus lui prendre la main pour juger à peu près du temps qu'il y avoit qu'elle étoit morte, elle fit un mouvement qui me fit juger qu'elle vivoit encore. Quoique je ne dusse pas me flatter de lui sauver la vie en lui donnant du secours, je voulus essayer de lui ôter la fléche qui lui perçoit le cœur; je la pris par le bout, je la tirai de toute ma force, & je l'arrachai; la personne couchée fit un soupir, & ouvrit les yeux. La vieille femme qui étoit assise sur le degré se leva avec un visage gai, & me cria: courage, Seigneur, que votre valeur acheve cette avanture; je retournai la tête pour regarder celle qui me parloit, j'apperçus en même temps toutes ces fi-

gures que j'avois crû de marbre, qui étoient descenduës de leurs pieds-d'estaux, & qui venoient m'attaquer : j'allai à eux le sabre levé pour les combattre, mais dans le même moment elles se jetterent à mes pieds, & demanderent grace. La personne qui étoit dans le tombeau se leva sur son seant, & s'écria en m'adressant la parole : quoi ! ce n'est point mon persecuteur qui me tire aujourd'hui du malheureux état où il me met tous les jours ? non, Madame, lui répondis-je. Si vous êtes en état de vous lever, je vous sortirai d'ici avec l'aide de cette femme qui me paroît prendre interêt à ce qui vous regarde ; vous êtes en Egypte, mon pere y est le maître, & nous ne sommes pas loin du Caire.

Seigneur, me répondit-elle en ſortant du tombeau d'une maniere fort legere, nous n'avons plus rien qui nous preſſe; vous avez dû juger partout ce que vous avez vû, qu'il y a quelque choſe qui n'eſt pas naturel dans une guériſon auſſi prompte que la mienne. La fléche que vous m'avez arrachée, & le ſabre que vous avez me tirent des mains du Genie; vous êtes preſentement en droit de commander dans ce Palais; vous vous en apperceverez même par les changemens que vous trouverez dans l'appartement tendu de noir: elle me prit enſuite par la main, & repaſſant par les mêmes chambres, je les trouvai magnifiquement meublées, & éclairées par d'autres bougies & des lampes de criſtal. Ma ſurpriſe fut

trop grande pour la cacher; elle s'en apperçut, & me dit, en continuant ſon chemin : ne ſoyez point étonné, Seigneur, de ce que vous voyez; vous trouverez encore des choſes plus extraordinaires dans mes avantures, que je vous conterai quand nous ſerons arrivés au lieu que je vous deſtine cette nuit. J'oſe me flatter que vous voudrez bien demeurer avec moi plus d'un jour. Si je vous étois encore utile à quelque choſe, Madame, lui répondis-je, j'y demeurerois avec plaiſir, mais il me ſemble que vous m'avez dit que vous êtes ſortie du pouvoir du Genie, & que vous êtes la maîtreſſe ici; dès que vous m'aurez fait la grace de me dire vos avantures, je recevrai vos ordres, & je partirai pour retourner au Caire,

Je ſuis dans une ſituation que je ne ſçaurois m'en abſenter, ſans livrer des perſonnes, à qui je dois beaucoup, à des inquiétudes fâcheuſes.

Il me parut à ce diſcours un chagrin fort marqué ſur le viſage de la Princeſſe ; elle ne me répondit rien : je la ſuivis dans le lieu où elle avoit deſſein de s'arrêter ; elle s'aſſit ſur un ſopha, & m'invita d'y prendre place auprès d'elle.

La vieille qui nous avoit toûjours ſuivi, ſe mit à genoux devant elle, & lui dit ; ma belle Princeſſe, laiſſez-moi conter vos avantures à ce genereux Prince ; il y a mille choſes que vous ne lui direz point par modeſtie, & je ſuis bien aiſe qu'il les apprenne. La Princeſſe y ayant conſenti, la vieille ſe leva, & me parla ainſi.

La Princesse que vous voyez, Seigneur, est fille du Roi de Congo ; elle s'appelle Mélissienne. Son extrême beauté vient de sa mere qui étoit Européene ; vous voyez qu'elle est blanche, & vous sçavez que les peuples parmi lesquels elle est née sont ordinairement noirs. Outre la beauté dont elle est pourvuë, elle a toutes les vertus que l'on peut desirer même au plus honnête homme : le courage, l'esprit, le secret, la droiture, l'amitié, la moderation, la generosité, toutes ces qualitez sont en elle dans leur plus grande perfection.

Le Roi son pere, qui a beaucoup d'esprit, a toûjours reconnu en elle toutes ces qualitez dès sa plus tendre jeunesse, & moins en pere préoccupé, qu'en homme habile,

il lui a toûjours confié ſes ſecrets, & ne l'a point tenuë enfermée comme les autres femmes. Elle vivoit au milieu de ſa Cour avec une grande liberté; elle avoit des amies à qui elle procuroit la même ſatisfaction : elle diſpoſoit preſque de toutes les graces, parce que le Roi n'en accordoit aucune ſans la conſulter, & que ſon avis le déterminoit toûjours; elle les diſtribuoit avec tant de juſtice & de diſcernement, qu'elle ne s'eſt jamais fait un ennemi. Il y a environ deux ans qu'il parut à la Cour un homme extraordinaire, tant pour ſa figure que pour ſes mœurs; il ſe diſoit Prince d'une Souveraineté en Europe, & il n'eut pas de peine à le perſuader : la couleur de ſon tein prouvoit qu'il étoit de cette par-

tie du monde dont le Roi a toûjours aimé les habitans, par rapport à la Reine sa femme.

Ce Prince fut long-temps à faire sa cour, & à donner des fêtes à la Princesse, sans en déclarer le sujet : un jour que le Roi tenoit conseil pour répondre à plusieurs Envoyés des Royaumes voisins, qui, de part & d'autre, venoient demander du secours pour une guerre qui s'allumoit entre eux, le Prince entra dans la chambre du Conseil, & dit au Roi qu'il venoit offrir de soutenir celui des concurrens que le Roi voudroit favoriser, qu'il lui fourniroit autant d'hommes & d'argent qu'il en auroit besoin ; mais il demandoit la Princesse pour récompense, & la permission de l'emmener dans ses Etats. On lui

répondit qu'il falloit du temps pour déliberer ſur une affaire ſi importante, & aprés cette réponſe le Roi ſortit du Conſeil, & alla chez la Princeſſe pour lui faire part de ces propoſitions. La Princeſſe en fut effrayée; cet homme ne lui plaiſoit pas, & elle n'avoit pas deſſein d'abandonner le Roi ni le Royaume. Elle remercia le Roi des bontés qu'il lui marquoit en cette occaſion, & après lui avoir témoigné qu'elle conſentiroit à cette demande avec plaiſir, ſi le ſalut de l'Etat en dépendoit en quelque choſe; elle lui fit voir qu'en cette occaſion il n'y avoit aucun interêt preſſant qui pût l'obliger à un pareil ſacrifice, & que ſon inclination n'étant pas d'accord avec les ſentimens du Prince, elle oſoit eſ-

perer qu'il ne vouloit pas la contraindre à ce mariage. Le Roi ſur les inſtances de ſa fille reſolut de remercier le Prince, & de le congedier, afin d'éviter les ſuites de cette démarche ; mais la Princeſſe craignant que ce refus n'attirât un puiſſant ennemi à ſon pere, le ſupplia de lui accorder la permiſſion de s'expliquer elle-même avec le Prince, afin de lui faire agréer plus aiſément les raiſons qui s'oppoſoient à ſes deſirs. Le Roi y conſentit, mais la Princeſſe fut bien ſurpriſe d'entendre cet amant parler en maître, & la menacer des malheurs les plus terribles, ſi elle ne conſentoit à l'épouſer : il lui fit valoir ſa moderation & ſa retenue depuis qu'il étoit à la Cour ; les attentions qu'il avoit euës pour lui plai-

re ; en un mot, il lui dit tout ce qu'il falloit pour l'intimider en cas qu'elle le refusât, & tout ce qui pouvoit la flatter si elle l'acceptoit : la Princesse outrée de cette insolence, lui ordonna de sortir, & lui défendit de paroitre jamais devant elle.

Le Roi nous apprit que le Prince avoit pris son parti plus honnêtement que l'on ne devoit attendre de la violence de son temperament & des menaces qu'il avoit faites, & qu'il étoit enfin parti ; mais peu de jours après, le Roi étant avec la Princesse dans sa chambre, l'endroit du plancher où étoit le Roi, s'enfonça, nous fûmes transportés en l'air, l'éfroi & la crainte nous saisirent, & nous perdîmes connoissance. Lorsque la Princesse revint à elle, elle

ſe trouva dans ce Palais ambulant avec ce prétendu Prince, qui lui dit : vous êtes preſentement en ma puiſſance, Madame ; vos refus ne peuvent m'allarmer, puiſque rien ne peut ſortir d'ici, & que j'y ſuis le maître. La Princeſſe encore effrayée & incertaine de ce qu'elle devoit répondre, aima mieux garder le ſilence ; vainement il la preſſa de s'expliquer, il ne put en tirer un ſeul mot. Il la mena enſuite promener par tout le Palais, & lui fit voir des richeſſes immenſes, il lui apprit ſa veritable condition, & lui dit qu'il étoit un Genie. Il nous fit voir les précautions qu'il avoit priſes pour la garde de la Princeſſe, & pour lui ôter, diſoit-il, toute eſperance de recouvrer la liberté que par lui-même ; vous jugez bien

qu'un pareil traitement ne pouvoit qu'augmenter l'aversion que Mélisienne ressentoit pour le Genie. Enfin outré de tant de refus, le cruel a fait depuis quelques jours l'appartement d'où vous sortez, & tous les soirs avant de se retirer, il perce le cœur de la Princesse avec cette fléche, il la couche dans le tombeau où vous l'avez trouvée, & nous laisse l'une & l'autre sous la garde de ces esclaves noirs. Le lendemain il retire la fléche, la blessure est aussi-tôt guérie, & la Princesse revient à elle; alors il la persécute jusqu'au soir qu'il la remet dans le même état, pour lui faire souffrir, dit-il, une partie des maux que sa beauté lui cause, puisqu'il lui est défendu d'user de toutes ses forces pour la soumettre.

La

La vieille ayant fini ſon recit, je rendis compte à Méliſſienne de la façon dont l'eſclave m'avoit parlé, & des motifs qui m'avoient engagé à le ſuivre, malgré le peu de confiance, que j'avois en lui. La Princeſſe, qui n'avoit point parlé depuis que nous étions dans cette chambre, me remercia de nouveau & me fit un long diſcours ſur le pouvoir des Genies & ſur celui des Fées; elle me parla auſſi de la ſubordination des Eſprits élementaires envers ceux du prémier ordre, & du caractere de ces Genies. Je trouvai dans ce qu'elle me dit beaucoup d'eſprit & des connoiſſances fort au deſſus de celles que les femmes de ſa nation ont ordinairement.

Après cette converſation la vieille me conduiſit dans

une chambre richement meublée & me laiſſa en liberté de repoſer. J'avois tant de choſes dans la tête que je ne pus dormir ; je ſouhaitois le jour avec une impatience extrême pour pouvoir me retirer ; la crainte de manquer encore une ſeconde fois à mon rendez-vous, & de fâcher la perſonne que j'aimois, me tourmenta toute la nuit. Le jour arriva enfin, & je me préparois à partir, lorſque la vieille me vint avertir que Melliſſienne demandoit à me parler. Je ſuivis cette femme avec empreſſement juſques à la chambre de ſa maîtreſſe, dans l'idée de profiter de ce moment pour arranger mon départ avec elle, & en prendre congé. La Princeſſe étoit levée ; le jour ſembloit ajouter un nouveau luſtre à l'éclat de

ſa beauté, ſes yeux paroiſſoient plus vifs & plus brillants & ſa taille plus legere & plus majeſtueuſe. Elle me reçut avec un viſage riant & me fit aſſeoir ſur un Sopha où elle-même prit place auprès de moi.

Après les prémieres civilités réciproques, la Princeſſe ouvrit une converſation où elle s'efforça de faire briller tout ſon eſprit & toute ſa délicateſſe ; elle y réuſſiſſoit à merveille & m'auroit charmé ſans doute ſi mon cœur n'eût été prévenu pour un autre objet; le ſujet de nôtre entretien étoit interreſſant & bien plus agréable que celui ſur lequel nous avions ſi long-tems parlé la veille. Meliſſienne donnoit à ſes penſées un tour libre & naturel qui plaît infiniment, même dans les bagatelles.

Quoique cette conversation méritât toute mon attention, la Princesse s'apperçut aisément que j'étois fort distrait; elle me demanda ce que je voulois faire pendant la journée? je veux vous mener au Caire, Madame, lui répondis-je, si voulez bien y venir, & vous confier au Soudan jusqu'à ce que vous puissiez retourner dans vos états.

Quoi! dit-elle, n'avez vous pas encore souhaité une seule fois de passer ici quelques jours avec moi? Cette demande m'embarassa, elle étoit très opposee à mes sentimens. Je tâchai de lui faire entendre que j'aurois profité avec plaisir du bonheur que le hazard m'avoit procuré, si des devoirs indispensables ne m'appelloient ailleurs. La Princesse ne se rebutta point,

elle me sollicita de nouveau de demeurer quelque jours dans ce Palais; elle prit mon silence pour un consentement; & se tournant du côté de la vielle, elle demanda des raffraîchissemens, & ordonna que tout se sentît de l'absence du Genie, & de la presence de son liberateur. Les Esclaves noirs nous servirent des liqueurs qui furent accompagnées d'une simphonie très-agréable: mais comme je rêvois perpetuellement à la façon dont je pourrois obtenir mon congé de la Princesse, elle s'en apperçut, & me dit qu'elle étoit étonnée qu'une musique aussi parfaite ne pût me tirer de ma distraction.

Je pris occasion de ce reproche pour lui dire naturellement le sujet de mon inquiétude. Ma réponse la cha-

grina : elle prit la vieille en particulier & lui parla long-tems à l'oreille. Je voulus profiter de ce moment pour sortir ; mais toutes les portes étoient fermées, & je fus obligé de revenir sur mes pas prier la Princesse de me faire ouvrir : elle ne me répondit point, son chagrin parût augmenter ; elle sortit avec cette vieille & me laissa seul. Je demeurai quelque temps à me promener à grands pas.

J'étois dans cet état lorsque la vieille rentra, & me dit en m'embrassant : avez-vous bien resolu, Seigneur, de vous en aller ? Oui, lui répondis-je. Quoi ! reprit-elle, la beauté ni l'esprit de la Princesse ne peuvent vous retenir un seul jour ? Si j'étois necessaire à son service, repliquai-je, je demeurerois ; mais la

Princeſſe m'a dit elle-même qu'elle n'avoit plus rien à craindre ; & je m'en apperçois, puiſque ſes ordres ſont ſi bien executez, que je n'ai pas la liberté de ſortir de cette chambre, par le ſoin que l'on a eu d'en fermer toutes les portes.

Le motif qui fait agir la Princeſſe n'a rien d'offenſant pour vous, reprit la vieille, vous n'êtes pas aſſez novice pour ne pas vous appercevoir qu'elle vous aime plus qu'elle ne veut, & peut-être plus qu'elle ne doit ; c'eſt le moins que vous puiſſiez faire que de ſacrifier quelques jours à ſa tendreſſe.

Si ce que vous me dites eſt vrai, lui répondis-je, je ne puis partir trop tôt, il ne faut point la tromper ; ni l'entretenir dans ces ſentimens, &

qu'il ſeroit inutile de fortifier. Mais, ajouta la vieille, ſi vous vous en alliez aujourd'hui, je vous jure, de l'humeur dont je la connois, qu'elle ſe donneroit la mort; & ſi vous demeurez, cette maque d'attention & de complaiſance, aidera peut-être à la guérir. Si elle eſt capable de ſe guérir en ſi peu de tems, repris-je, ſon amour eſt leger; l'abſcence la guérira mieux que ma preſence. J'ai oui dire que les années affoibliſſent les paſſions, mais que peu de jours ne ſervent qu'à les augmenter. Cependant malgré toute ma réſolution, je ne pus refuſer aux empreſſemens de cette femme, de paſſer le reſte du jour avec ſa maîtreſſe & de ne partir que le lendemain. La vieille charmée d'avoir obtenu cet article, ajouta, en me baiſant la

main, au nom de ce que vous avez de plus cher, Seigneur, parlez naturellement à la Princesse sur l'état de votre cœur; ne la flattez pas & ne paroissez pas triste; c'est le seul moïen de lui rendre sa tranquilité.

Nous allâmes ensuite rejoindre la Princesse dans son appartement où elle attendoit ma réponse; elle parut embarassée en me voyant, & de mon côté je ne l'étois pas moins. Nous nous entretînmes de differentes choses pendant la journée: la Princesse contente de me voir auprès d'elle avoit repris tous les agrémens de son esprit, & l'esperance de sortir de captivité en peu de tems avoit tranquilisé mes craintes.

Nous nous trouvâmes seuls sur la fin du jour, sans autre lumiere que celle de la Lune,

qui donnoit ſur les fenêtres de cette chambre : la muſique avoit recommencé dans le jardin, je l'écoutois avec plaiſir & ne penſois plus à l'inquiétude que mon abſence devoit cauſer à ma maîtreſſe. Cet état tranquille me plongea dans une douce réverie ; la Princeſſe étoit ſans doute dans le même état, car elle fit un grand ſoupir ; j'y répondis par un autre : Seigneur, me dit-elle, nous ſoupirons tous deux, mais la difference eſt grande dans la cauſe qui nous fait ſoupirer : je lui répondis avec plus de ſenſibilité que je n'avois fait toute la journée. .... Abulmer s'arrêta en cet endroit, il paſſa la main ſur ſon viſage pour en cacher le trouble & la rougeur & demeura un moment ſans parler.

Il reprit enſuite ſon diſcours.

Je ne veux point, Seigneur, vous faire un détail de ma foiblesse ; la Princesse me marqua une tendresse si vive qu'à la fin j'y fus sensible, & je lui en donnai des marques réelles malgré mon indifference : mon cœur y eut moins de part, que la compassion qu'il est naturel d'avoir pour une passion malheureuse. Aussi-tôt un éclat de tonerre se fit entendre, le Palais me parut en feu, j'apperçûs des flammes qui sortoient des lambris, & du plancher, je crus que je n'avois pas un moment à perdre pour me sauver & pour dérober la Princesse, au feu qui embrasoit la maison. Je voulus la prendre entre mes bras, mais elle me repoussa avec violence ; regarde moi, dit-elle, tu peux me reconnoître, nous sommes mieux éclairez que par la lune.

Qu'elles furent ma douleur & ma surprise de trouver au lieu de la Princesse, celle que j'adorois & que je venois d'offenser ! elle me laissa quelques momens dans la confusion ou sa presence me jettoit ; & voïant que je ne parlois point, elle prit la parole, & me dit : tu me vois, Abulmer, pour la derniere fois ; juge de la grandeur de la perte que tu fais par le pouvoir que tu me connois. Elle se précipita dans le moment au milieu des flammes ; mon premier mouvement fut de la suivre & de perir ; mais une main invisible plus forte que moi, me ferma les yeux & m'arrêta. Lorsque je fus en liberté de les ouvrir, je me trouvai au bord du même bois dont je vous ai parlé. Je me laissai tomber à terre

accablé de douleur; & je passai le reste de la nuit en cet endroit. Je fus tenté cent fois de me donner la mort; mais, outre que je n'avois point d'armes, je me souvins que ma Maîtresse m'avoit dit plusieurs fois qu'elle ne borneroit pas sa vengeance à ne la plus voir, & je voulus lui laisser le plaisir de se venger à son gré.

La lueur du Soleil me tira de mes reflexions; il falloit prendre mon parti sur ce que j'avois à faire, puisque je n'avois personne pour me donner conseil. Je ne pus me résoudre à retourner au Caire & je formai la resolution de venir m'enfermer ici, & de me laisser mourir de faim. Je crus que ce lieu, souvent témoin de mon bonheur, me donneroit encore plus de remords & de desespoir, & qu'il avanceroit ma mort.

J'en pris le chemin & j'y arrivai ſans rencontrer perſonne. Il y a pluſieurs mois que j'y ſuis, dans une ferme reſolution de n'en jamais ſortir.

La mort, unique ſecours des malheureux, auroit terminé depuis long-temps mes chagrins, ſi une voix pareille à celle de la perſonne que j'ai offenſée ne m'avoit ordonné de vivre. Depuis ce tems, une main inviſible me ſert à manger tous les jours.

Abulmer avoit achevé cette hiſtoire & Abenſaï alloit prendre la parole, lorſqu'un bruit éclatant attira toute leur attention, & les fit lever l'un & l'autre. C'étoit Gracieuſe qui avec une petite trompette de diamant, appella d'une voix haute & claire Olindine, trois fois de ſuite: elle ajoûta: venez, Olindine recevoir les

ordres que je vous apporte de la part du Destin. Ces paroles furent suivies d'un coup de tonnere & d'une flamme très-brillante qui parut à l'entrée de la Pyramide. Gracieuse reprit sa figure ordinaire & rendit à Zulma la sienne. Toutes ces merveilles ne surprenoient pas peu les deux vieillards. Le Destin vous ordonne, ajoûta la Fée en parlant à Olindine, de pardonner à ce Prince, la faute qu'il a commise; elle est excusable, les hommes ne sont pas faits d'une essence aussi pure que la vôtre, il faut leur passer les défauts où le cœur n'a point de part.

Il sortit de cette flamme une voix qui répondit: la faute de ce Prince est aussi grande qu'elle puisse être, puisqu'il étoit persuadé que j'étois la Princesse Melissienne ; mais je

ſuis ſoumiſe aux ordres du Deſtin, & je n'en murmure point. Il pouvoit même, répondit Gracieuſe vous impoſer une peine plus rude pour avoir trompé un Prince qui vous aime, & qu'il vous avoit donné lui même: vôtre hiſtoire apprendra à toutes les Salamandres à ne pas hazarder leur bonheur ſi legerement, & à ne piont tenter la fidelité des hommes.

Gracieuſe, après cela, changea la Pyramide en un Palais magnifique,& ordonna à Olindine d'y demeurer, & d'y recevoir Abulmer comme elle faiſoit auparavant dans la Pyramide. Enſuite elle ſe tourna du côté d'Abenſaï & lui dit: Prince, je laiſſe le ſoin à vôtre mere de vous tirer de l'état où vous êtes; recevez ſeulement cette canne de ma main;

elle vous conduira, & elle ſoulagera la peine que vous avez à marcher, vous n'avez qu'à la ſuivre ; toutes les fois que vous aurez beſoin de quelque choſe, enfoncez là dans la terre, & vous aurez auſſi-tôt tout ce que vous voudrez. Je ſuis bien fâchée de ne pouvoir rien faire de plus pour vous préſentement. Abulmer, pendant que Gracieuſe parloit au Prince de Tombut, étoit à genoux devant Olindine, & lui baiſoit les mains avec un tranſport qui ne ſe peut exprimer. Gracieuſe le fit lever, & conduiſit tout le monde dans le Palais. Elle permit à Abulmer de faire part de ſon avanture à ſon pere, & à ſa mere ſeulement ; elle convint qu'il vivroit au Caire comme auparavant & qu'il viendroit voir O-

lindine tous les jours, & lui ſeroit fidele à l'avenir. Elle ordonna auſſi à Olindine de lui rendre ſon amour & ſa confiance. Olindine aſſura la Fée qu'elle lui obéiroit d'autant plus volontiers qu'elle avoit été punie elle-même de l'épreuve malheureuſe à laquelle elle s'étoit engagée.

Après cela toute la compagnie ſongea à ſe ſeparer ; Gracieuſe monta dans ſon char avec Zulma ; Abenſaï prit le chemin que la canne lui marquoit ; & Abulmer & Olindine demeurerent dans le Palais.

Gracieuſe, en continuant ſon voïage, rencontra Agreable ; elles s'arrêterent toutes deux & deſcendirent dans une Iſle où elles s'aſſirent ſur l'herbe au bord d'un ruiſſeau, qui couloit au milieu d'une prairie très-agréable, entre deux

rangs de grenadiers couverts de fleurs & de fruits

Gracieuſe demanda à ſa ſœur Agreable ce qu'elle avoit fait pour le Prince Ormoſa; Agreable alloit le lui dire, & Zulma lui prêtoit une attention, qui marquoit l'interêt qu'il prenoit à ce malheureux Prince, lorſqu'une muſique raviſſante attira leurs regards d'un autre côté. C'étoient pluſieurs perſonnes de ſexe differens qui parurent dans la prairie & qui chantoient cet hymne.

O Deſtin, quelle puiſſance
Ne ſe ſoumet pas à toi?
Tout flechit ſous ta loi,
Tes ordres n'ont jamais trouvé de reſiſtance;
O Deſtin, qu'elle puiſſance
Ne ſe ſoûmet pas à toi?
Malgré nous tu nous entraînes
Où tu veux;
C'eſt toi qui nous amenes
Tous les évenemens heureux ou malheureux.

Tu les a liez entr'eux
Avec d'invisibles chaines ;
Par des moïens secrets
Ton pouvoir les prepare ;
Et chaque instant déclare
Quelqu'un de tes Arrêts.
C'est envain qu'un mortel pleure, gemit, soupire,
Un Roi voudroit envain t'opposer sa fierté,
Rien ne change les loix qu'il te plaît de prescrire.
Ton inflexible dureté
Fait la grandeur de ton empire,
Ton inflexible dureté
En fait la majesté.

Malgré la curiosité que Zulma avoit de sçavoir la fin de l'histoire du Prince Ormosa, il ne pût s'empêcher de demander à Gracieuse quel étoit ce peuple. Ces hommes, lui répondit la Fée, ne sont point comme les autres hommes ; ils peuvent nous voir comme vous les voiez.

Cette Terre est une Isle

inacceſſible à tous les mortels; le Deſtin l'a reſervée pour la demeure de ceux dont le travail, la ſageſſe, & le commerce qu'ils ont eu avec les eſprits élementaires, ont merité l'immortalité.

Il les laiſſe plus longtemps que les autres hommes ſur la terre qui leur eſt commune, parce qu'il ordonne au temps de les reſpecter juſqu'à ce qu'il lui plaiſe de les délivrer de leur dépouille mortelle, & de tranſporter ici leurs ames dans des corps faits exprès pour eux, & auſquels il donne tous les ſens qui ſont agreables, & retranche tous ceux qui provoquent la douleur : ils ne ſont ſujets à aucune neceſſité humaine, & cependant leurs plaiſirs n'en ſont pas moins vifs. C'eſt une erreur très commune parmi les hommes de croire

que les beſoins augmentent la ſatisfaction ; le deſir eſt un beſoin qui n'a point de bornes; il manque aux hommes le pouvoir de le pouſſer plus loin que la ſatieté. Vous concevrez aiſément, par ce que je vous dis, le bonheur de l'immortalité. Ces hommes épurez revivent ici dans la plus parfaite union; ils y ſont tous égaux, parce qu'ils arrivent ici tous par la ſageſſe qui ne ſouffre aucune ambition; leur conduite eſt égale, quoique leurs plaiſirs ſoient diverſifiez : en un mot vous êtes dans le lieu de la ſuprême felicité, où vous ſerez aprés le nombre d'années que le deſtin vous a marqué pour demeurer ſur la terre, ſi vous continuez à meriter par vôtre conduite les faveurs prematurées dont il vous a honoré juſqu'ici. Zulma répondit à Gracieuſe, qu'il

n'avoit beſoin, pour devenir parfait, que de l'extrême envie qu'il avoit de lui plaire. Il alloit continuer, mais les ames bienheureuſes appercevant les deux Fées approcherent avec reſpect. Une grande levrette blanche, que les Fées n'avoient pas remarquée, vint les flatter, & ſe coucher devant elles avec des plaintes qui attendrirent Zulma; un jeune homme beau & bienfait la tenoit en leſſe.....

La ſuite de cette Hiſtoire n'eſt point encore parvenuë juſques à moi, j'eſpere que je pourrai un jour en faire part au public.



APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un manuſcrit qui a pour titre *Les Voiages de Zulma dans le Païs des Fées.* Et j'ai cru que cet Ouvrage pourroit plaire au Public, & l'amuſer comme les autres Livres de cette nature. Fait à Paris ce 16 Décembre 1732.

DANCHET.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amez & feaux Conſeillers, les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes Ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT : Notre cher & bien amé le Sieur Abbé NADAL, de nôtre Academie Royale de Belles Lettres ; Nous ayant fait remontrer qu'il ſouhaitteroit continuer à faire réimmer & donner au Public *L'Hiſtoire des Veſtales, & autres Diſſertations Academiques. Les Voiages de Zulma dans le Pais des Fées ;* s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce néceſſaires, offrant pour cet effet de les faire réim-

primer en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la feuille imprimée & attachée pour modele ſous le contre-ſcel des Preſentes. A CES CAUSES voulant traiter favorablement ledit Sr. Expoſant, & lui donner des marques de nôтre eſtime, & de la diſtinction que meritent ſes talens & ſes applications qu'il s'eſt donné depuis pluſieurs années, & au Public des Ouvrages qui y ont toûjours été reçus avec applaudiſſemens; Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire réimprimer leſdits Livres ci-deſſus ſpécifiez en un ou pluſieurs Volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, ſur papier & caracteres conformément à ladite feuille imprimée & attachée pour modéle ſous le contre-ſcel, & de les faire vendre & débiter par-tout notre Royaume pendant le tems de ſix années conſecutives, à compter du jour de la date deſdites Préſentes; faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéïſſance: Comme auſſi à tous Libraires-Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire leſdits Livres ci-deſſus expoſés en tout ni en partie, ni en faire aucuns extraits ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmen-

tation, correction, changement de titre, ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Sieur Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Sr. Expoſant, & de tous dépens, dommages & interêts; A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion de ces Livres ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs; & que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixiéme Avril 1725. Et qu'avant que de l'expoſer en vente, les manuſcrits ou imprimés qui auront ſervi de copie à l'impreſſion deſdits Livres, ſeront remis dans le même état où les Approbations y auront été données ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur CHAUVELIN; Et qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur CHAUVELIN. Le tout à peine de nullité des

Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit Sr. Expoſant ou ſes aïans-cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites Préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Livres, ſoit tenuë pour dûëment ſignifiée; & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & neceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. Donné à PARIS le trente-un jour du mois de Janvier, l'an de grace mil ſept cent trente-trois, & de notre Regne le dix-huitiéme. Par le Roi en ſon Conſeil.

SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre VII. de la Chambre Royale & Syndicale de la Librairie & Imprimerie de Paris, N°. 485. fol. 474. conformément au Réglement de 1723. qui fait défenſes art. IV. à toutes perſonnes de quelque qualité qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter & faire afficher aucuns livres pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir les Exemplaires preſcrits par l'art. CVIII. du même Réglement. A Paris le 1 Février 1733.

G. MARTIN. *Syndic.*

